samusocialInternational | samusocialSénégal

Nàndité

ENQUÊTE SUR LES ENFANTS DES RUES À DAKAR

Fatou Dramé

Nàndité

ENQUETE SUR LES ENFANTS DES RUES A DAKAR

Par Fatou Dramé

Sociologue, Samusocial Sénégal

Sous la direction scientifique d'Erwan Le Méner, Sociologue

Etude réalisée grâce au concours de l'UNICEF Sénégal

Nàndité : terme wolof qui qualifie celui qui est « initié »

Nàndité

TABLE DES MATIERES

Remerciements 5
Introduction 7
1. De qui parle-t-on ? 7
2. Que sait-on des enfants des rues au Sénégal ? 19
3. Que sait-on des enfants des rues d'autres pays d'Afrique ? 28
Méthodologie 39
1. Terrain et conditions de l'enquête 41
2. Le recueil des données et la sélection des enquêtés 41
3. Les modalités du recueil 46
Partie I – Arriver dans la rue 52
Chapitre 1 – Des enfants *poussés* dans la rue 52
1. La fragilisation de liens familiaux 53
2. Des fugues qui s'éternisent 60
3. Violences familiales et migrations 64
Chapitre 2 - Des enfants *attirés* par la rue 69
1. Les attraits de la grande ville 70
2. Initiation et hospitalité 74
Partie II – Des conditions de vie extrêmes 81
Chapitre 3 – Expositions et vulnérabilités 81
1. Précarité et perméabilité de l'environnement 83
2. Les maladies 85
3. La stigmatisation 93
4. La violence 99
5. La mort 102
Chapitre 4 – Le groupe comme adaptation aux conditions de vie 106
1. La constitution des groupes 107
2. Le groupe comme ressource 114
3. Des relations électives 116
Intermède – Installations dans l'espace public 132
Installation 1 - Le refuge (site W) 133
Installation 2 – La niche de verre (site X) 139
Installation 3 – Le quartier (site Y) 144

Installation 4 - La cour des miracles (site Z) 146
Partie III – Vivre dans la rue 151
Chapitre 5 – Les activités économiques. 153
1. Mendier 153
2. Voler 157
3. Exercer des petits métiers 165
Chapitre 6 - Les usages des drogues 171
1. Initiation 172
2. Accoutumance 174
3. Effets de la consommation 176
4. Tentatives d'abandon 179
Chapitre 7 - Sociabilités 184
1. Jeux de société 185
2. Des fêtes incontournables 195
Totalisation – Une sous-culture de rue 199
1. Les apprentissages liés aux activités économiques 202
2. L'apprentissage lié à la consommation de drogue 206
3. L'apprentissage linguistique 208
4. Le *Nàndité* 213
Conclusion 217
Piste d'actions et de réflexion 222
Bibliographie 228
Annexes 235

Avertissement

Dans le souci de préserver leur identité et de garantir leur sécurité, tous les prénoms des enfants, ainsi que les sites de rassemblement ont été changés. Le choix des illustrations dans le cahier central a été soumis la même exigence. C'est pourquoi, nous avons opté pour des photos sur lesquelles les enfants ne peuvent être reconnus.

Remerciements

Les recherches et la rédaction de cette enquête ont été assurées par Fatou Dramé, sociologue, sous la direction scientifique du Samusocial International, représenté par Erwan Le Méner, sociologue, Institut des sciences du Politique, ENS Cachan. Le rapport d'enquête a été relu et révisé par Marie Hildwein, chargée de programmes et Charlotte Boisteau, chargée des Etudes et de ces Enseignements, Samusocial International ainsi que par Isabelle de Guillebon, directrice du Samusocial Sénégal.

Le Samusocial tient à remercier toutes les personnes et organisations qui ont contribué à ce travail de recherche, notamment :

Le Comité de Pilotage, qui s'est réuni à plusieurs reprises au cours des 18 mois d'enquête :

- L'Unicef Sénégal
- Le Samusocial Sénégal, Mme Mariétou Diongue Diop, Présidente – Mme Isabelle de Guillebon, Directrice
- Le PARRER (Partenariat pour le Retrait et la Réinsertion des Enfants de la Rue), Mr Cheikh Hamidou Kane, Président - Mme Mame Diarra Gaye, Directrice
- La CAPE (Cellule d'Appui à la Protection de l'Enfant, Etat du Sénégal), Madame Ramatoulaye Ndao Diouf
- La Direction de l'Action Sanitaire et Sociale (DASS), Ville de Dakar
- La Direction de la Protection des Droits de l'Enfant (Ministère de la Famille, de la Sécurité alimentaire, de l'Entreprenariat féminin, de la Microfinance et de la Petite enfance), Mme Nafissatou Sar Sow, Directrice - Mr Mohamed El Mansour Gaye
- Le Projet de lutte contre les pires formes de travail des enfants (Ministère de la Famille, de la Sécurité alimentaire, de l'Entreprenariat féminin, de la Microfinance et de la Petite enfance)
- Madame Awa Djigel Sy, Présidente du Tribunal pour Enfants, Tribunal Régional de Dakar
- Docteur Aïda Sylla, Psychiatre, Centre Hospitalier National Psychiatrique de Thiaroye

Les associations, organisations et institutions qui ont accepté de nous rencontrer et de répondre à nos questions :

- Solidarité pour les Enfants de la Rue (Sper), Dakar
- La liane, St Louis
- Perspective Sénégal, Dakar
- Empire des Enfants, Dakar
- Assea, Dakar
- Clairenfance, St Louis
- Enda Jeunesse Action, Kaolack
- Mak W-fet, Kaolack
- La Direction de l'Education Surveillée et de la Protection Sociale (Ministère de la Justice) ainsi que les AEMO de Dakar et des régions du Sénégal
- Le Codesria

Que soit également remercié Mr Mame Thierno Cissé, Chef du Département de linguistique générale et de langues Négro-africaines, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, pour son aide précieuse dans l'élaboration du lexique des mots en Wolof.

Le Samusocial remercie tout particulièrement les maîtres coraniques, les familles et les enfants eux-mêmes qui ont accepté de partager leurs histoires.

Enfin, cette enquête n'aurait pu se faire sans l'aide constante et attentive des collaborateurs du Samusocial Sénégal – travailleurs sociaux, médecins, psychologues, infirmières, éducateurs et ménagères – qui ont partagé leurs expériences et connaissances des enfants des rues et de leurs territoires de survie.

INTRODUCTION

En août 2008, le Samusocial Sénégal, grâce à un partenariat financier avec l'Unicef Sénégal et à un partenariat scientifique avec le Samusocial International, s'est engagé sur une durée de 18 mois à mener une étude sur les enfants des rue à Dakar, sur leurs origines et leurs modes de vie.

A travers cette enquête ethnographique, nous visons une connaissance rapprochée des enfants de la rue. Quels sont les processus d'exclusion les menant dans la rue (d'où viennent-ils ? comment sont-ils arrivés dans la rue ?) ? Quelles sont leurs conditions de vie (comment vivent-ils ? dans quels types de lieux ? qu'y font-ils ? avec qui ?). Le travail de terrain vise à saisir les perspectives et les épreuves ordinaires des enfants.

Cet enjeu descriptif est immédiatement tourné vers l'action. Nous faisons le pari que de meilleures descriptions des enfants des rues, c'est-à-dire des descriptions qui enrichissent notre compréhension de leur expérience, nous donneront plus de prises pour agir efficacement auprès d'eux, en adéquation avec leurs problèmes quotidiens et en continuité avec les solutions qu'ils déploient pour y faire face.

Cette recherche prend sens au regard de la littérature sur les enfants des rues au Sénégal, qui est à la fois rare et dispersée. Un constat semblable peut être fait au sujet de la recherche africaine sur cette population, qui offre toutefois des appuis plus conséquents pour envisager les processus d'arrivée dans la rue des enfants, ainsi que leurs modes de vie. Mais avant toute chose, qui sont ces enfants ? De qui parle-t-on ?

1. De qui parle-t-on ?

La littérature scientifique est unanime sur la nécessité de distinguer les enfants que l'on rencontre dans la rue en fonction du rapport qu'ils

entretiennent avec cet espace. Mais la difficulté à définir cette population est le second point sur lequel s'entendent les auteurs. Comme le résume Jacinthe Rivard, dans un article d'analyse du discours international sur les jeunes des rues, malgré l'abondance de la littérature au niveau mondial « de grandes interrogations demeurent quant à la définition des jeunes/enfants des rues, du phénomène en soi et des concepts connexes » (Rivard, 2004 : 127).

Ce qui nous conduit à considérer, avec Riccardo Lucchini (1998), les enfants des rues comme un « concept à la recherche d'un objet » : il est aussi évident de parler d'enfants des rues que difficile de définir cette population et ses contours locaux. Un premier ancrage, pour caractériser le phénomène, est alors de prêter attention à la dimension urbaine du phénomène : il ne s'agit pas seulement d'un phénomène visible en ville, mais d'un phénomène propre à la ville. Un second appui peut être trouvé, auprès d'auteurs qui ont recours à des catégories indigènes pour pallier la difficulté de catégorisation des enfants des rues. Les définitions proposées se rapprochent alors davantage des enjeux auxquels sont confrontés les enfants. Dans cette perspective, nous reviendrons sur la classification développée au Samusocial Sénégal, fondée sur son travail quotidien aux côtés des enfants des rues.

« Un concept à la recherche d'un objet » (R. Lucchini)

Riccardo Lucchini, pour parler des difficultés pratiques pour définir les enfants des rues, déclare que « la notion même d'enfant de la rue est un concept à la recherche d'un objet » (Lucchini, 1998 : 34), pour dire le flou qui entoure cette notion, ou plutôt les contours incertains de la population qu'elle désigne. Sous le vocable « enfant de la rue » paraît rangée une réalité complexe et variée, alors que l'expression pourrait d'abord sembler renvoyer à un critère d'âge. Jusqu'à quel âge peut-on être considéré comme enfant de la rue ? Y a-t-il un âge au-delà duquel on sort de la catégorie ?

En 1989, la Convention internationale des Droits des enfants définit un enfant comme étant, « tout être humain âgé de moins de dix-huit ans, sauf si la majorité est atteinte plus tôt en vertu de la législation qui lui est applicable » (Convention internationale des droits de l'enfant, 1989 : 1 ; Charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant, 1990 : 4). Mais la caractéristique juridique suffit-elle à donner l'âge, qui définit enfant ? Le statut social de l'enfant est-il seulement déterminé par le nombre des années ? S'il est vrai que l'enfance désigne un âge au sens sociologique du terme, pour autant un critère d'âge suffit-il à déterminer qui est enfant et qui ne l'est pas ? Surtout quand on sait que l'identité sociale de l'enfant en Afrique dépend plutôt de son statut et de la place qu'il occupe dans la société (Erny, 1987 : 12). Le concept d'enfant implique donc également des déterminants culturels qui peuvent alimenter la conflictualité des représentations sociales (Stoecklin, 2000 : 34). Le fondement idéologique de cette déclaration onusienne repose sur la conception de l'enfant en tant qu'être fragile qui mérite protection. Réduire la définition de l'enfant à sa caractérisation juridique c'est sans doute gommer les définitions sociales de l'enfant qui, comme en Afrique, tendraient à le considérer comme un acteur social, et pas simplement comme un être à protéger.

Quant aux institutions et services amenés à prendre en charge ce public, ils font face à la nécessité de définir leur population cible pour des raisons pratiques. Cependant, il existe des conséquences pour les principaux concernés de se voir ainsi encastrés dans des catégories rigides alors que la réalité mouvante de leur quotidien autorise des allers-retours entre les différentes catégories. Or, nombre d'enjeux institutionnels sont liés à ces définitions et statistiques produites.

Les législations qui imprègnent de telles définitions de l'enfance ont sans doute des implications pratiques sur la prise en charge des enfants des rues par les services publics, les organisations internationales et les organisations non gouvernementales. On peut alors penser que les différentes catégorisations institutionnelles sont calquées sur les différentes formes de prise en charge, à leur tour déterminées par l'âge

des bénéficiaires. Etre considéré comme un enfant par les institutions de prise en charge a des implications pratiques, dans la mesure où cela peut donner accès à des prestations particulières. Pourtant, au sein de cette population que certaines institutions nomment sans distinction «enfants des rues », il n'est pas rare de rencontrer des individus qui, civilement, sont majeurs. Dans le cadre de cette enquête nous avons à la fois rencontré des enfants juridiquement mineurs et d'autres qui sont majeurs. Nous verrons que les enfants des rues aidés par le Samusocial Sénégal reflètent bien cette diversité de profils et rendent compte de la difficulté à proposer une définition basée sur le seul critère de l'âge. Il est certes un critère objectif qui peut servir à distinguer les enfants, mais il ne fonde pas à lui seul la logique des interactions au sein de notre population d'étude. Par ailleurs d'autres tentatives de différenciation ont cherché à catégoriser les enfants en fonction du rapport entretenu avec l'espace public.

Distinguer les enfants en fonction du rapport à l'espace et à la famille

Une distinction devenue classique différencie les enfants « de » la rue de ceux « dans » la rue. Elle date du Forum de Grand Bassam, organisé en 1985, en Côte d'Ivoire, par l'ONG ENDA Tiers-monde et le Bureau International Catholique pour l'Enfance, en collaboration avec l'UNICEF. Elle semble avoir permis une grande avancée du point de vue de la définition de la notion d'« enfants des rues », tant elle est reprise à leur compte par les instances en charge de la question des enfants de / dans la rue.

Comme le souligne Bernard Pirot, cette distinction a ainsi plus servi à l'action sur le terrain qu'à l'appréhension scientifique, puisqu'elle a visé à spécifier les enfants des rues pour la définition de programmes de prise en charge ou de réinsertion à la carte, (2004 : 17). On peut toutefois se demander si la frontière entre ces deux catégories est assez étanche pour

définir deux populations totalement distinctes. Comment faire la différence entre, par exemple, un enfant des rues, et un enfant dormant dans l'espace public, toute une saison, avant de rentrer au village pour la récolte ? Ces notions qui sont aujourd'hui de plus en plus utilisées par commodité d'usage (Pirot, 2004 : 17-19) sont-elles alors à même de décrire (plutôt que de prescrire) la réalité des enfants que nous étudions ? Doit-on inventer des typologies intermédiaires ?

Par exemple, nous dit encore B. Pirot : « Les enfants de la rue désignent ainsi un enfant en rupture totale avec sa famille, dans laquelle il ne peut pas ou ne veut pas retourner, de ce fait il vit et dort en permanence dans la rue. […] A la différence des enfants de la rue, les enfants dans la rue ne sont pas en rupture totale avec leur cellule famille et ils gardent le plus souvent un contact régulier avec leurs parents. Ils passent cependant la grande partie de leur temps dans la rue pour y travailler, jour et nuit s'il le faut » (Pirot, 2004 : 17). Mais entre ces deux grandes catégories, dit-il, « on peut ranger les enfants en situation transitoire : certains ne font plus que des apparitions irrégulières au domicile familial ; d'autres sont en situation de fugue plus ou moins longue. Certains auteurs proposent une troisième étiquette, celle des enfants « à » la rue. Cette catégorie renvoie à une situation transitoire où l'enfant en fugue plus ou moins longue, n'est pas pour autant définitivement installé dans la rue. Les limites entre ces trois catégories ne sont pas toujours très claires, mais il semble important d'essayer de les distinguer, surtout lorsqu'on se situe dans une perspective et une logique d'action orientée vers la réinsertion » (Pirot, 2004 : 17).

Toujours selon le même auteur, certains analystes préfèrent l'emploi du concept « d'enfants en situation difficile », jugé moins stigmatisant. Seulement, ce concept paraît bien trop vague pour faire ressortir la différence entre la situation des enfants des rues, et celle d'autres enfants pauvres ou défavorisés. Il ne rend pas totalement compte de la situation de marginalité dans laquelle se trouvent les enfants en question.

Un autre concept semble plus usité, chez les travailleurs de l'humanitaire, c'est celui d' « enfant en situation de rue ». Ce concept présente l'intérêt de lier la problématique à la géographie du phénomène, mais également d'être moins stigmatisant : il permet d'indiquer que la particularité, le « statut », est lié non pas à la nature de l'enfant lui-même mais à sa situation, ce qui implique dès lors que l'enfant n'est pas intrinsèquement différent des autres enfants mais simplement confronté à une autre situation de vie. Ce concept permet également de suggérer la possible réversibilité de la situation, de ne pas s'arrêter à l'idée que l'enfant aurait, par nature, vocation à rester définitivement en rue. Celui-ci appréhende donc mieux l'enfant en tant qu'acteur et rend plus compréhensibles ses interactions avec les autres acteurs sociaux.

A propos des difficultés de classification des enfants des rues, Lewis Aptekar (1994 : 96-97) passe en revue les différentes classifications en usage. Aussi rapporte-t-il entre autres la classification de M. Lusk qui distingue quatre catégories d'enfants des rue en fonction des caractéristiques psychologiques qui les définissent : en premier lieu, les enfants issus des familles pauvres qui travaillent dans la rue et retournent chez eux le soir. Ce sont probablement des enfants qui vont à l'école et ne sont pas délinquants. En second lieu, les enfants indépendants, travaillant en rue, dont les liens avec la famille sont en passe de se briser, avec une assiduité scolaire décroissante, alors que s'accroît leur propension à la délinquance. En troisième lieu, les enfants de familles dans la rue qui vivent et travaillent avec leurs familles dans la rue. Leur situation est à rapporter à la pauvreté. Enfin en dernier lieu, les enfants qui ont rompu le contact avec leurs familles et qui vivent en permanence dans la rue. De l'avis de l'auteur ce sont là les « véritables » enfants des rues. Ainsi les enfants des rues sont à considérer comme l'une des typologies d'enfants qui vivent ou travaillent dans la rue. Ce qui retient notre attention ici, c'est que Lusk introduit une catégorie d'enfants qui de plus en plus fait son apparition dans les rues des grandes villes : ce sont les enfants issus de famille de la rue. Dans les différentes classifications que nous avons ici rapportées, les enfants sont répertoriés en fonction

du lien avec la famille, la présence dans la rue matérialisant la distance avec celle-ci. La présence simultanée des enfants avec leurs familles dans la rue, oblige à opérer un changement de perspective car dans ce cas de figure la rue est le milieu de vie « naturel » de l'enfant. La rue ne peut pas seulement être considérée comme un endroit menaçant mettant en péril la vie de ces enfants. L'opposition spatiale entre la rue (de tous les dangers) et la demeure familiale (sécurisante) est ici brouillée car l'espace public et l'espace privé s'ajustent et se confondent.

Toujours cité par Lewis Aptekar, John Cosgrove introduit deux dimensions : le comportement déviant et la prise en charge familiale. Ainsi dit-il : « un enfant de la rue est tout individu en dessous de l'âge de la majorité, dont le comportement est en grande partie différent des normes de la communauté, et dont la famille ou un substitut de celle-ci ne pourvoie pas aux besoins fondamentaux » (Aptekar, 1994 : 97). Dans cette définition les enfants sont appréhendés sous l'angle de conduites délinquantes auxquelles ils ne s'adonnent pourtant pas tous. Par ailleurs le Forum de Grand Bassam avait pour vocation de lutter contre les approches en termes de délinquance, de déviance et de criminalité. Les conduites des enfants sont très vite considérées comme déviantes sans prêter attention aux rationalités qui les fondent. De surcroît ce sont ici les manifestions du phénomène qui servent à le définir.

Les catégories institutionnelles, en dépit de leurs différences, ne paraissent donc pas tout à fait satisfaisantes pour définir la population de ceux que nous appellerons dorénavant, par commodité et par provision, enfants des rues. Les auteurs qui s'en sont servis pour mettre en forme leurs propres observations empiriques, paraissent également pris dans les limites inhérentes des débats qui avaient présidé à l'émergence des catégories. Convient-il d'abandonner pour autant toute tentative de catégorisation ?

Mobiliser les catégories indigènes

J. Ennew (2003) montre l'intérêt de s'appuyer sur les idiomes locaux pour mieux cerner les enjeux attenant à la situation des enfants. Elle rapporte ainsi le travail empirique de catégorisation des bénéficiaires d'un programme pour enfants des rues en Ethiopie : « Les membres du programme à Addis Abeba ont tendance à employer l'expression « sans-abrisme » (*streetism*) pour désigner des modes de vie qui se rapportent à l'espace de la rue, plutôt que de dire être « dans » la rue / « de » la rue, ce qui n'a pas grande signification dans une ville dont la taille s'est multipliée par deux dans les 18 mois qui ont précédé l'enquête en question, et où il est rare de pouvoir travailler avec des enfants hors d'un contexte de rue. Il y a eu d'autres tentatives en Afrique pour se défaire de la distinction enfant « dans / de » la rue. Ainsi, à Kampala, on utilise le terme d' « enfants citadins ayant quitté prématurément l'école », bien qu'il laisse entendre que tous les enfants ayant quitté les bancs plus tôt que prévu se retrouvent nécessairement dans l'espace public. En d'autres lieux, on emploie des termes locaux, comme ceux de « promeneurs (*strollers*), qui renvoient aussi bien aux enfants qu'aux adultes sans-logis à Cape Town » (Ennew, 2003 : 207-208). La fréquentation rapprochée et régulière des enfants, autorisée notamment par la démarche ethnographique, permettrait ainsi de redéfinir des catégories de perception et d'action, de façon plus adéquate aux contextes locaux.

Un anthropologue T. K. Biaya, note également une porosité des frontières entres ces catégories quand il soutient que « le passage d'un groupe à l'autre s'effectue dans le sens d'une intégration progressive du jeune suivant un mécanisme psychologique fait d'ambivalence : crainte d'une correction parentale (s'il retourne à la maison) et attrait que le monde des pairs, fait de liberté et de jeux, exerce sur lui » (Biaya, 2000 : 6). Le basculement d'une catégorie à une autre tient à un fil. Par conséquent, l'appariement des enfants observés à des catégories définies au préalable, à des fins précises, risque de gommer les transformations

des situations, qui apparaissent pourtant essentielles pour comprendre l'expérience des enfants.

Pour pallier la difficulté à définir et mieux cerner les enfants dans leur diversité, T. K. Biaya se sert d'autres critères, dans son ethnographie kinoise (Biaya, 2000) : il s'agit de l'âge (dans un sens sociologique d'étape de la vie) et de l'activité exercée dans la rue. Ainsi peut-on voir que la vie dans la rue est rythmée par un cycle d'étapes où chaque âge correspond à une activité. La typologie établie par l'auteur est la suivante : les « moineaux » (4-7ans), mendient à tour de rôle et partagent leur butin. Filles et garçons vivent ensemble, partagent leur condition d'enfance de la rue sans complexe lié au sexe ; les « bana shege » (9-12 ans), mendient de l'argent ou de la nourriture en apitoyant les passants avec leur histoire pathétique alliée à leur attitude malheureuse ; les « bana imbwa » (13-17 ans), aident au chargement et au déchargement des bateaux industriels, commerciaux et aident aussi les passagers. Lorsqu'ils écoulent leur butin sur le marché, ils partagent l'argent. Ils constituent des bandes organisés vivant de la délinquance; les « phaseurs » (15-20 ans), fumeurs de chanvre, ils sont souvent des enfants qui ont grandi grâce à la mendicité et aux petits larcins ; les « ballados » (13-17 ans), constituent une catégorie de jeunes vivant de vols à la tire, et d'agressions contre des passants ; les « ngiriba » (20-30 ans), organisent et participent aux coups de force, vols et agressions armées avec des « ballados ». Receleurs, ils revendent aux marchands à bas prix les objets volés avec le concours des jeunes « bana shege » ou des « ballados ».

Les catégories ainsi rapportées par Tshikala K. Biaya sont celles utilisées par les enfants eux-mêmes pour se distinguer. Les enfants sont donc conscients des réalités qui les rassemblent mais aussi des caractéristiques qui les distinguent. S'appuyant sur une corrélation entre l'âge et l'activité de rue, elles ont le mérite de montrer l'importance de ces deux modalités dans l'évolution de la carrière de rue. Surtout, cette typologie, empiriquement fondée, permet de représenter de façon réaliste et

compréhensive, un monde peuplé de personnes et d'enjeux plus variés que des catégories prédéfinies ne l'auraient certainement fait apparaître.

Toutes ces tentatives de déconstructions des catégories d'enfants définies *a priori* et donc empiriquement peu fondées, visent à lutter contre les représentations adulto-centrées de travaux qui se limitent souvent à la description de ce dont un « enfant des rues manque » (Ledésert 2009 : 61). A la place, elles utilisent « une approche plaçant l'enfant, son discours et ses représentations au cœur de la méthodologie de recherche » (Ledésert 2009 : 63). Avec cette approche appelée « Child centered » l'enfant est désormais considéré comme producteur de sens, d'où une volonté de plus en plus affichée de recueillir sa définition de la situation.[1]

Les différents profils identifiés par le Samusocial Sénégal

Nous retenons que les catégories ainsi définies ne sont pas satisfaisantes *a priori*, pour définir les enfants rencontrés. La distinction des enfants de/dans/à la rue aplatit la diversité des observations et ne restitue pas le processus même de l'exclusion. Il s'agit plutôt, en nous appuyant sur notre connaissance du terrain, de faire émerger au fur et à mesure de

[1] La notion de « définition de la situation » est issue d'un texte de 1923 de William I. Thomas, *The Unadjusted Girl* (Thomas W. I., 2006). Ce concept renvoie à une réalité difficilement mesurable par les questionnaires et la statistique : « la phase d'examen et de délibération qui précède toute conduite auto-déterminée », l'homme, au contraire de l'animal, se caractérisant par une capacité à prendre des décisions réfléchies. Cette phase possède une double dimension, de définition du présent, mais également d'aiguillage de la conduite future. Comme le dit Thomas, « c'est toute une ligne de vie, toute une personnalité qui découlent peu à peu d'une série de telles définitions ». Néanmoins, Thomas précise immédiatement que l'individu ne peut établir de telles définitions sans interférer avec le reste de la société et les agents de socialisation, telles la famille et la communauté, « qui ont déjà défini toutes les grands types de situation susceptibles de se présenter » : la définition de la situation, formulée subjectivement, n'est pas moins conditionnée par des instances sociales préexistantes. L'analyse de chaque définition de situation passe donc par l'articulation d'une perspective indigène sur le fait d'être dans la rue, et de contraintes exogènes pesant sur le point de vue indigène.

l'enquête de terrain, des typologies aussi fidèles que possible à cette expérience et à ses transformations (Emerson et al., 2010).

Le Samusocial Sénégal, comme la plupart des institutions de prise en charge des enfants des rues au Sénégal, a identifié différents profils d'enfants des rues pour mieux rendre compte de ses bénéficiaires et des prises en charge réalisées, et pour mieux adapter son assistance à leurs besoins.

Il s'agit d'une première approche, fondée sur une connaissance de terrain des enfants des rues à Dakar. Dans le rapport annuel 2008 du Samusocial Sénégal, nous pouvons distinguer des profils d'enfants qui les différencient, dans les comptes-rendus d'activités, comme dans les échanges entre membres de l'association. Voici la typologie établie par le Samusocial Sénégal et les définitions qu'il en donne :

- Les *« fakhmans »* : le nom est dérivé du mot wolof *Fakh* qui signifie briser, casser, rompre. C'est ainsi que les enfants s'appellent eux-mêmes car ils ont rompu les liens avec leur famille, la société l'école, le marabout pour des raisons qui sont propres à chacun. Avec une moyenne d'âge de 16 ans, ils se retrouvent alors à errer dans les rues de la capitale, une ville qui les attire par les potentialités économiques qu'elle promet. Ils s'enferment alors dans leur microcosme : leur bande, leur drogue (diluant, chanvre indien, drogue) et les petits boulots pour survivre. A 90% originaires du Sénégal, ils vivent en bandes structurées et hiérarchisées dans des lieux marginaux. (Samusocial Sénégal, 2008 : 7-8)
- Les « talibés » ou « enfants mendiants » : ce sont les enfants des écoles coraniques. Envoyés au *daara* pour y apprendre le coran, ils passent une partie de la journée à mendier pour leur pitance quotidienne. L'âge moyen des talibés rencontrés par le Samusocial Sénégal en 2008 est de 14 ans sachant qu'il n'est pas rare de trouver des enfants mendiants de 4 ou 5 ans. Selon le rapport, ils mendient par petits groupes, les plus grands encadrent les plus petits. Ils sont

soumis à des châtiments corporels s'ils ne rapportent pas la somme prévue. Certains d'entre eux fuguent et intègrent des groupes de fakhmans. (Samusocial Sénégal, 2008 : 8)

- Les « jeunes travailleurs » sont de jeunes « adolescents » qui vivent de petits boulots (porteurs, cireurs, laveurs de voitures, récolte de ferraille,…) ou qui sont en apprentissage (non rémunéré le plus souvent). D'après le Samusocial Sénégal, ils dorment dans la rue ou dans les épaves de voitures (en général au alentour des marchés et des gares). Ils ont foi dans l'avenir et ont tous un rêve de « réussite ». Ils se retrouvent en bande mais ne se droguent que rarement. Cependant, « la frontière » entre eux et les fakhmans est très fine et certains basculent dans la délinquance au bout de quelques temps. (Samusocial Sénégal, 2008 : 9)

- Les « jeunes filles » particulièrement fuyantes, sont difficilement repérables. Elles vivent de mendicité et/ou de prostitution. Certaines côtoient des groupes de fakhmans et tombent dans la drogue et la délinquance. (Samusocial Sénégal, 2008 : 8). Par ailleurs, les chercheurs comme les acteurs associatifs sont unanimes sur la visibilité des garçons dans la rue et la quasi-invisibilité des filles. Etat de fait que nous avons pu vérifier sur le terrain, car très peu de jeunes filles en situation de rue ont été rencontrées. Durant les 18 mois de l'enquête, nous n'en avons rencontré que deux, venues se faire soigner au centre du Samusocial Sénégal. Aucune n'a accepté de nous accorder un entretien.

Quelques conclusions peut-on émettre face à ces différents profils ? Elle paraît distinguer les enfants selon leurs modes de vie, et en particulier leurs activités de subsistance. Les frontières entre les groupes, comme le démontrent les définitions du Samusocial Sénégal, ne sont pas imperméables et peuvent être très ténues. Néanmoins, ces définitions, sans doute opérationnelles sur le terrain de la pratique quotidienne, ne renseignent pas sur le processus d'arrivée dans la rue, ni sur les usages

différenciés de l'espace urbain, qui apparaît plus comme un espace économique qu'un espace de vie. Ces définitions conduisent à être attentif à la force structurante des activités des enfants.

Tout en reconnaissant les limites d'une telle typologie, nous nous permettons d'utiliser les termes ci-dessus évoqués, à titre provisoire tout au moins, en attendant de les soumettre à un travail réflexif nourri par les observations de terrain. Dans la logique de Georges Simmel, il convient de souligner que les catégories administratives ne sont pas sans incidences sur les modes de vie des assistés – ce qui légitime leur usage (critique) par le chercheur (Simmel, 2005). Les termes de fakhman, de talibé, de talibé fugueur, d'enfant mendiant, pourront être ainsi employés dans des contextes de signification où ces mots prennent sens pour les acteurs. Plus généralement, l'expression « enfants des rues » sera utilisée pour désigner des processus, des situations, des enjeux, qui paraissent concerner les enfants, indifféremment des catégories par lesquelles ils peuvent être perçus ou traités par le Samusocial Sénégal (ou d'autres organisations).

En quoi ces premières caractérisations des enfants des rues à Dakar font-elles écho à la littérature spécialisée sénégalaise ?

2. Que sait-on des enfants des rues au Sénégal ?

Le chercheur qui s'intéresse au phénomène des enfants des rues au Sénégal est frappé par la rareté de la littérature le concernant, qui contraste avec sa visibilité croissante dans l'espace public. Pourtant, si l'on accorde du crédit aux différentes informations recueillies à travers les quelques articles et comptes-rendus officiels, la présence des enfants dans la rue a été relevée depuis la période coloniale. D'après M. C. Diop (1990 : 10-14), le phénomène apparaît comme une question d'ordre public, liée à la mendicité d'étrangers et de talibés, dès la seconde moitié

du 19ème siècle[2]. La rue fait l'objet de réappropriation par divers acteurs qui l'investissent pour en tirer des ressources. Les logiques des acteurs sont souvent contrées par l'expression de la puissance publique qui justifie son action par la nécessité du maintien de l'ordre public. Ses acteurs souvent installés dans l'espace public sont considérés comme des « encombrements humains » dont il faut débarrasser. Les enfants mendiants englobés dans cette catégorie font l'objet de répression policière plus que de politique sociale, les poussant davantage à la marge. Ousseynou Faye et Ibrahima Thioub (Thioub et Faye 2003 : 6) qui ont travaillé sur les rapports entre l'Etat postcolonial et les marginaux, montrent qu'à l'instar des autres capitales africaines, Dakar est une construction coloniale dont l'expansion est allée de pair avec la construction d'une certaine marginalité sociale. Ce sont souvent des mesures répressives qui ont été prises pour éradiquer la mendicité entre autres « fléaux ». Ce style de traitement de la marge sociale est considéré par les auteurs comme un héritage colonial. Car disent-ils : « C'est également dans cette sous-population et dans ces espaces de pauvreté que l'État postcolonial a repéré des citadins et des néo-citadins jugés particulièrement dangereux pour la construction du « socialisme africain ». Ces personnages sont également les principales victimes des mesures d'ajustement structurel dictées par les bailleurs de fonds extérieurs. On dénombre parmi eux les acteurs de l'économie informelle

[2] M. C. Diop relève ainsi qu'une décision du 28 novembre 1856 interdit la mendicité à Saint-Louis: "considérant qu'un grand nombre d'étrangers vivant aux dépens de la charité des gens de Saint-Louis et vu la cherté excessive des vivres, le Gouverneur avertit le public que la mendicité sera désormais réprimée conformément à la loi. Les mendiants étrangers devront immédiatement quitter Saint-Louis, les talibés devront cesser de parcourir en mendiant de porte à porte" (Diop, 1990). Plus loin, l'auteur rapporte que le problème de la mendicité avait été signalé par l'administration de la circonscription de Dakar en 1943, en ces termes, au gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française: "J'ai l'honneur de vous rendre compte de l'augmentation sans cesse croissante de la mendicité à Dakar, mendicité pratiquée surtout par de tout jeunes enfants au bénéfice du marabout, c'est ainsi que le 08 février, 62 mendiants âgés de 6 à 8 ans ont été appréhendés et conduits au service d'hygiène pour y être vaccinés. La plupart d'entre eux sont originaire du Cercle du Fouta Toro et ont été conduits à Dakar par des marabouts à qui ils ont été confiés » (Diop, 1990 : 11).

Nous renvoyons aussi à Faye et Thioub (2005) et Biaya (2005).

et de la sébile tendue. La politique de gestion brutale de l'espace urbain en a fait des cibles, tandis que le commerce ambulatoire, la prostitution et la mendicité figurent au nombre des activités répréhensibles. Les reportages et les enquêtes de la presse ainsi que les discours des autorités gouvernementales et municipales ont ciblé leurs auteurs comme des «bêtes» à abattre par la brigade de police chargée de la voirie ou à dompter par la médecine des mœurs. » (Thioub et Faye 2003 : 2)

Pourtant le phénomène n'a guère éveillé, semble-t-il, la curiosité de chercheurs en sciences sociales[3]. La visibilité du phénomène[4] mobilise davantage l'Etat et les acteurs de la société civile que le monde académique. On peut faire l'hypothèse que les enfants des rues sont un objet peu légitime de recherche, au même titre que les sans domicile fixe l'ont longtemps été en France (Firdion et al., 1995), ce qui expliquerait la minceur du dossier académique sur la question. Pour rencontrer des travaux portant sur les enfants des rues à Dakar, c'est alors du côté des rapports officiels et de la littérature grise commise notamment par des ONG que nous nous sommes tournés. Nous avons également cherché à comprendre ce qui pouvait distinguer les enfants des rues d'autres figures de la marginalité urbaine.

Les apports de la littérature institutionnelle

La littérature sénégalaise sur la question est essentiellement institutionnelle, faite de rapports d'activités et d'études plus

[3] Au début de notre recherche, en août 2008, nous avons demandé au CODESRIA une compilation de toutes les publications sur les enfants de la rue à Dakar et en Afrique de façon générale. Sur une liste de 70 publications, seule une étude concernait directement le Sénégal. Bop C, « Les laissés pour compte », in *Vie et Santé*, n° 3, avril 1990, P27-29.

[4] Ainsi, dans une étude commanditée par l'Unicef, la Banque Mondiale et le BIT sur les enfants mendiants de la région de Dakar, datée de novembre 2007, on peut lire que le phénomène de la mendicité touche environ 7 600 individus. Voir : Unicef, Banque Mondiale et BIT, 2007.

approfondies, mais toujours dispersée entre ses commanditaires et prestataires, souvent des organisations en charge de cette problématique.

Les rapports d'activités sont une première source d'informations. Ainsi trouvons-nous une littérature grise d'organisations comme Plan international (2006), Enda Graf (2008), l'Unicef (Unicef, Banque Mondiale et BIT, 2005), le Parrer (2007) ou encore Tostan (2007), qui mènent des réflexions sur l'amélioration de la prise en charge des enfants et qui nous informent sur la perspective institutionnelle de la prise en charge du phénomène des enfants des rues au Sénégal. La question des enfants des rues y est exposée sous diverses rubriques thématiques, qui correspondent soit aux programmes mis en place par les différents acteurs, soit à différents types de problèmes sanitaires et sociaux. La question a ainsi été abordée sous l'angle de l'exploitation sexuelle des enfants et de leur vulnérabilité aux IST/ Sida (Diouf et Samusocial Sénégal, 2005), de la mendicité (Réseau global action jeunesse, 2005) et des pires formes de travail (Enda Graf, 2008). Il y est aussi question des actions en faveur de la réduction de la vulnérabilité des enfants et des tentatives de réinsertion, professionnelle ou familiale (Enda Graf, 2008 ; Samusocial Sénégal, 2008).

Cette documentation est orientée très largement vers le plaidoyer et l'amélioration des conditions de vie des enfants. Elle n'a pas de prétention scientifique mais a le mérite d'attirer l'attention sur des problèmes cruciaux de la vie dans la rue, dont la visibilité publique du phénomène ne suffit pas toujours à rendre compte. Cette littérature nous intéresse particulièrement, d'abord parce que notre enquête se déroule dans un cadre institutionnel similaire, ensuite parce qu'elle informe sur la manière dont cette question a été prise en charge par la société civile, enfin, parce que ce travail a pour finalité l'amélioration des actions en faveur des enfants à partir une connaissance claire de leur univers.

Du côté des difficultés quotidiennes, ces rapports mentionnent les périls (Parrer, 2007 : 2) - accidents de la route, rafles de la police pour

vagabondage, petits délits ou « assainissement », bagarres de rue, inhérents aux conditions de vie précaires, et les abus sexuels (Diouf et Samusocial Sénégal, 2005 : 3) - que les enfants subissent dans la rue. Ils exposent aussi les nombreuses stratégies développées pour survivre (les petits boulots, le vol, la mendicité) en même temps que les valeurs de sociabilité qui servent à adoucir la dureté de la vie en rue (solidarité, partage, assistance.).

Toutefois, cette littérature n'est pas sans présenter certaines limites, dont nous devrons tenir compte.

Les limites de la littérature institutionnelle

La recherche institutionnelle au Sénégal comme ailleurs occupe une large part dans le corpus des connaissances sur les enfants des rues. La majeure partie de cette recherche provient d'institutions intergouvernementales et non gouvernementales (Ledésert, 2009 : 18). Elle a beaucoup servi au plaidoyer et à la sensibilisation des Etats sur le phénomène des enfants des rues. Pour avoir produit les premiers matériaux concernant les enfants des rues, « les organisations internationales s'imposent dans la littérature, en tant que groupe d'acteurs collectifs qui produisent un discours et des pratiques » (Rivard, 2004 : 128). On comprend dès lors que la question de la quantification ait été l'une des premières démarches entreprises pour montrer l'ampleur du phénomène et définir des programmes d'action. Seulement, « les chiffres changent en effet considérablement d'une source à l'autre, et à l'intérieur d'un même pays ou d'une même ville, les estimations peuvent souvent varier du simple au triple. Le thème de l'enfance touchant, il est vrai, une corde sensible dans l'opinion publique, sans doute a-t-on exagéré certains chiffres, de manière à faire augmenter les financements », comme le conçoit B. Pirot (2004 : 19). Il se pose donc la question de la fiabilité des données sur les enfants des rues. Cette remarque n'est cependant pas spécifique aux Sénégal, car des auteurs ont

noté dans d'autres pays que, selon les intérêts qui sont en jeu, le risque de surévaluation, de sous-estimation et même de « négation » (Stoecklin, 2000) du phénomène est loin d'être négligeable. Stoecklin qui a travaillé sur la Chine fait part de cette tentation de nier l'existence du phénomène des enfants des rues. Marie Morelle qui a fait une étude comparative des enfants des rues de Yaoundé et d'Antananarivo, nous apprend pour sa part que l'existence des enfants des rues n'est officiellement mentionnée dans ces deux villes qu'à la veille des années 90.

La critique souvent formulée à l'encontre de cette littérature, a trait à sa tendance à tenir un discours uniformisateur et qui tendrait à homogénéiser les catégories d'enfants sans prendre en compte les ajustements préalables aux contextes locaux. Par ailleurs, il lui est aussi reproché un discours misérabiliste plus susceptible de toucher les fibres empathiques des allocataires de fonds dont il faut entretenir l'élan de générosité fondée sur l'image d'un enfant « marginal, isolé et abandonné » (Ledésert 2009 : 34 ; Aptekar, 1994 : 201). Marie Morelle abonde dans le même sens en soutenant que : « dans de nombreux pays, des organisations internationales et des ONG ont souvent gonflé les effectifs d'enfants de la rue dans le but d'obtenir des budgets conséquents ».

Autre limite de ces analyses : les enfants y sont comme muets. Leur parole n'est guère rapportée, et nous n'avons pas idée de la manière dont ils (re)définissent les questions que les institutions considèrent comme pertinentes pour leur venir en aide. En bref, ils sont souvent objet d'étude sans toutefois être considérés comme de véritables acteurs de la situation qu'ils vivent. Comme le souligne Judith Ennew « en général, les études concernant les enfants, et plus particulièrement les enfants des rues, ont tendance à refléter l'image que se font les adultes de leurs besoins. On pose rarement aux enfants des questions sur leur quotidien. Au lieu de cela, les chercheurs interrogent plutôt les parents, les enseignants ou le personnel des organisations. Même lorsqu'ils interrogent directement les enfants, ils prêtent plus souvent attention à la

constitution des questionnaires et des calendriers d'enquête qu'aux expériences, aux centres d'intérêt et à l'usage du langage par les enfants concernés » (2003 : 203). Riccardo Lucchini ajoute que les enfants en situation de rue développent une certaine compétence qui leur permet de faire face à leurs situations comportant une dimension fondamentale : celle de la construction de sens. Aussi, suggère-t-il que « l'intervenant, tout comme le chercheur d'ailleurs, doit donc s'intéresser à l'interprétation que l'enfant donne du monde dans lequel il vit, s'il veut avoir accès à son passé et à sa biographie. Cet accès est indispensable pour comprendre et expliquer la conduite de l'enfant et sa présence dans la rue » (Lucchini, 1998 : 264). Toute chose qui renforce notre conviction dans la pertinence d'une étude visant à restituer la parole aux principaux acteurs, et à faire varier les points de vue sur la question des enfants des rues, en n'oubliant pas d'écouter les premiers intéressés.

Ces auteurs suggèrent une démarche de recherche qui mise sur la subjectivité des enfants. Ils invitent le chercheur à amener l'enfant à s'exprimer sur son expérience. Dans cette optique, diverses méthodes ont été utilisées pour amener les enfants à exprimer. Comme le dit Soline Ledésert : « les techniques de travail avec les enfants ont fait l'objet d'une grande créativité, pour des raisons liées aux contraintes d'une participation d'enfants non scolarisés, mobiles, et difficiles à impliquer dans des projets de recherche d'ambition scientifique » (Ledésert 2009 : 66). Aussi les enfants peuvent-ils être amenés à s'exprimer à travers « les jeux de rôle, l'improvisation théâtrale, les dessins spontanés, les cartes dessinées de mémoire ». Une telle perspective est aussi ouverte par des enquêtes de William, Diagne et Fall.

Les perspectives ouvertes par l'enquête de William, Diagne et Fall (2006)

A cette fin, nous pourrons mobiliser des publications qui ont tenté de combler cette lacune. C'est le cas en particulier du rapport de M. William,

M. Diagne, et A. S. Fall (2006), intitulé *A l'écoute de l'expérience des enfants et jeunes : agents de notre monde contemporain.* Ce travail se présente comme une étude ethnographique sur la vie quotidienne des enfants et des jeunes, qui a pour but de « rendre compte des expériences quotidiennes des enfants mettant en péril leur développement, ainsi que des expériences des enfants dans des situations d'abus dans la zone de Dakar et de Mbour » (William et al., 2006 : 11). L'étude se focalise sur les enfants de quatre zones périurbaines de Dakar (Ndiarème Limamou Laye, Médina Gounass, Djedha Thiaroye Kao et Wakhinane Nimzath et Mbour). Elle tente « de documenter, comprendre et suivre les expériences quotidiennes des enfants mettant en péril leur protection et plus largement leur développement » (William et al., 2006 : 8). Les auteurs rapportent, entretiens à l'appui, une pléthore d'abus, de violences et de risques auxquels sont confrontés les enfants. Le rapport nous intéresse principalement par les modalités d'enquête mises en œuvre. En effet, de nouveaux outils d'écoute et d'expression des enfants ont été utilisés. L'implication des enfants au cours des différentes étapes de la recherche semble donc doublement intéressante. Sur un plan descriptif, les outils d'investigation permettent de suivre les enfants sur des scènes auxquelles un observateur aurait certainement difficilement accès, sauf à mener une observation participante, et permettent donc une description plus complète et plus juste des conditions de vie des enfants. Sur un plan pratique, l'implication des enfants dans la production et la restitution des données et des analyses semble favoriser l'appropriation des résultats par certains publics cibles de l'enquête, en l'occurrence leur famille et leur voisinage.

Autre point intéressant dans cette recherche : l'enquête porte sur les enfants, et pas spécialement ceux qui parmi eux passent l'essentiel de leur temps dans l'espace public[5]. En creux, cette étude nous met en garde

[5] Les enfants des rues ne sont nommément évoqués que quand le débat tourne autour de la mendicité. De surcroît, la mendicité est considérée comme le seul fait des *talibés,* alors que celle-ci est aussi une stratégie de survie pour bien d'autre enfants des rues qui

contre un écueil de surreprésentation des problèmes des enfants des rues, et une déconnection de leur situation par rapport à celle d'autres pauvres urbains, qui s'aggrave sensiblement ces dernières années au Sénégal, comme le montrent notamment les travaux d'Abdou Salam Fall (Fall, 2005 ; Fall et Gueye, 2005 ; Fall et N'Diaye, 2003 ; Fall et al., 1995). Elle nous invite à ne pas oublier la dimension urbaine du phénomène, à le cadrer par rapport aux enjeux d'une sociologie « de » la ville (et non pas « dans » la ville, pour reprendre la fameuse distinction de U. Hannerz (1983)). Car si l'on en croit A. S. Fall (2005), les mutations urbaines contemporaines dans la ville de Dakar marquent profondément les modes de vie et le lien social, et engendrent des formes inédites d'exclusion. Cet espace social que forment chaque jour de nouveaux exclus est, parallèlement, le lieu où les citadins font face à divers problèmes sociaux (faible accès aux services de base tels que l'eau, l'électricité, les soins sanitaires ; la détérioration du pouvoir d'achat), inventent des manières d'être et bricolent pour leur survie. Dans un tel contexte, les enfants des rues sont-ils une des catégories d'exclus apparues avec les mutations urbaines ou en subissent-ils juste les contrecoups ? Comment cette population en situation déjà précaire « bricole-t-elle pour survivre » ? Quel profit tire-t-elle de la vie urbaine et quels sont les méfaits qu'elle subit ?

On doit ainsi différencier le phénomène des enfants des rues sans le déconnecter de dynamiques sociales touchant des couches sociales plus larges. Mais que sait-on alors de ce qui distinguerait les enfants des rues de Dakar des autres pauvres urbains ? Mieux, qu'est ce qui différencie les enfants des rues des autres enfants et adolescents de leur âge ?

Retenons donc que la littérature sur les enfants des rues à Dakar est essentiellement institutionnelle, contrastant avec la minceur de la production académique. Elle a principalement vocation à démontrer les épreuves ordinaires auxquels les enfants des rues sont confrontés

s'adonnent à cette pratique non pas pour le versement quotidien du marabout mais pour nourrir leur famille, ou tout simplement survivre dans la rue.

quotidiennement. Etant conscients que la présence d'enfants dans la rue est l'aboutissement d'un processus dont les causes sont à rechercher dans les structures de la société, nous nous sommes tournés vers la littérature sur les enfants des rues d'autres pays d'Afrique en raison de la proximité des contextes pour voir dans quelle mesure cette littérature pouvait nous amener à dégager nos propres pistes de réflexion.

3. Que sait-on des enfants des rues d'autres pays d'Afrique ?

Notre regard se tourne alors vers la situation des enfants des rues dans d'autres pays africains. Il s'agit de voir si les explications du phénomène sont similaires, si les observations des modes de vie sont semblables, tout en mesurant le poids de contextes locaux différents.

Des facteurs structurels semblables

Première saillance : les explications macro-sociologiques du phénomène sont pratiquement les mêmes. Des crises économiques et familiales alimentent les contingents d'enfants des rues (Ndao, 2008 ; Pirot, 2004). Ces enfants sont considérés comme la pointe extrême d'une pauvreté exponentielle, rapportée aux effets désastreux des programmes d'ajustements structurels, des orientations politiques et de la mauvaise gouvernance qui ont suivi. Leurs rangs se nourrissent également de la déstructuration de l'institution familiale, rongée, selon certains analystes, par un individualisme rampant, qui dissout petit à petit des solidarités et des garde-fous longtemps protecteurs. A ce propos nous dit B. Pirot : « les enfants sont avant tout les victimes d'une défaillance de leur cellule familiale, ou encore d'une recomposition de celle-ci » (Pirot, 2004 : 67). La crise de la famille est d'ailleurs entretenue par son pendant économique. Les pouvoirs publics, dont les ressources se sont réduites comme peau de chagrin, sur fond d'un endettement galopant et d'une libéralisation de l'économie, ne parviennent qu'exceptionnellement à

endiguer la crise. A Ndjamena, rapportent Dominique Simon-Calafuri et Djimbaye Abel, crise économique et dégradation du pouvoir d'achat, sécheresse, croissance démographique et précarité de l'emploi, guerre et instabilité politique sont autant de facteurs qui donnent une dimension nouvelle au phénomène des enfants des rues. Néanmoins les auteurs tiennent à ajouter qu'« à cette situation globale de crise urbaine s'ajoutent des facteurs spécifiques, tels que la déscolarisation, l'exode rural des enfants, l'affaiblissement des structures familiales traditionnelles, l'émergence du travail des enfants issus des milieux pauvres pour alimenter le budget familial, la démission des parents face à leur rôle éducatif. » (Simon-Calafuri et Djimbaye, 2002 : 214).

C'est pourquoi Bernard Pirot (2004) se montre convaincu que « la genèse du phénomène est avant tout à rechercher dans la structure de la cellule familiale » ou, plus exactement, pour reprendre la formule d'Olivier Douville « c'est avec l'urbanisation massive des dernières décennies que le problème de l'enfance en grande difficulté prend de l'ampleur. L'enfant honneur et avenir de la famille en milieu rural, peut devenir en ville une charge, de plus en plus coûteuse à entretenir, de plus en plus difficile à contrôler » (Douville, 2003/2004 : 7). Ces auteurs, sociologues et psychologues, centrent ainsi leur explication du phénomène sur les évolutions du lien familial, sous tension dans une ère d'urbanisation galopante.

Des explications et des observations très générales convergent donc pour rendre compte de la croissance des effectifs d'enfants des rues un peu partout sur le continent. Mais elles ne nous sont pas d'une grande aide descriptive. Si nous les suivions jusqu'au bout, elles nous dispenseraient même de mener l'enquête, tant elles s'appliquent uniformément à des contextes et des populations qu'un regard plus rapproché ne peut manquer de différencier.

Selon Etienne Le Roy : « des processus communs peuvent être effectivement identifiés mais que, concernant les pratiques, ils mettent en

évidence un certain parallélisme des réponses plutôt qu'une unité des questions qu'induisent les milieux dans lesquels doivent s'inscrire les modes de socialisation des jeunes » (Le Roy, 1998 : 178-179). Il convient ainsi de passer à une « échelle » (Revel, 1996) non seulement pour expliquer les déterminations structurelles des trajectoires et conditions des enfants mais surtout pour les *comprendre*.

Nous observons également de fortes similitudes d'un endroit à l'autre, c'est-à-dire d'une grande ville à l'autre, quant aux modes de vie des enfants (Biaya 2000: 3-14). Les stratégies de survie et les expédients mobilisés par les enfants pour satisfaire leurs besoins élémentaires (se nourrir, se vêtir, se distraire, dormir, se reposer) tirent parti des ressources économiques et écologiques de la grande ville. Les enfants mendient ou rapinent (Biaya, 2000 : 3-14) à l'abord de regroupements denses, où les occasions de gains sont plus importantes. Ils exercent des petits boulots, au service de commerçants, d'artisans, de clients qui les paient de quelques pièces (Serras, 2005 ; Càrdenas, 1998). Ils se fondent dans la population de zones multi-fonctionnelles, où se côtoient des résidents, des acteurs économiques et des passants. Ils dorment, le plus souvent en groupe, dans des niches urbaines, ou à la lumière d'endroits passants, ou dans la noirceur d'espaces « interstitiels », comme le raconte D. Zeneidi-Henry (2002) au sujet de SDF rencontrés en région bordelaise, parfois périphériques, dont l'isolement confère une autre forme de sécurité. De nombreuses études sur les exclus (plus seulement sur les enfants) insistent sur la dimension urbaine et spatialement observable du phénomène (en particulier Snow et Anderson, 1993 ; Snow et Mulcahy, 1999). Nous veillerons donc à connecter nos observations, comme nous le suggéraient déjà quelques travaux de sociologie urbaine sénégalaise, à la spatialité urbaine de la question des enfants des rues.

Un phénomène migratoire urbain

Si l'on s'intéresse aux motifs d'arrivée dans la rue, tels que les enfants en font part à des intervenants sociaux, à des soignants ou à des chercheurs, on remarque la conjugaison de raisons qui suscitent un départ dans la rue. Comme les historiens des migrations, on peut distinguer analytiquement des facteurs « *push* » (qui poussent les enfants à entrer dans la « carrière »[6]) et des facteurs « *pull* » (qui attirent les enfants dans la « carrière »). Du côté des facteurs *push*, on retrouve des motifs économiques, connectés parfois à des motifs migratoires. Par exemple l'instabilité politique dans certains pays et les crises économiques consécutives sont à l'origine des flux migratoires d'enfants entre pays limitrophes. C'est le cas entre le Togo, le Bénin, le Ghana et le Nigeria. Comme le rapporte Abdou Ndao « l'Afrique de l'ouest est marquée par une série de vulnérabilités qui poussent les enfants et les jeunes à « bouger » » (Ndao, 2008 : 4). Les données contenues dans le rapport annuel 2009 du Samusocial Sénégal tendent à confirmer cette assertion. On peut y lire que 22% des fakhmans pris en charge par le Samusocial Sénégal sont originaires des pays limitrophes : Guinée Bissau, Guinée Conakry, Côte d'Ivoire, Mauritanie, Gambie (Samusocial Sénégal, 2010 : 7), tandis que 50% des talibés fugueurs répertoriés sont originaires de la Guinée Bissau. De même, près du tiers des enfants mendiants de la région de Dakar sont originaires de la Guinée Bissau et 10% de la Guinée Conakry (Unicef, Banque Mondiale et BIT, 2007). La question qu'on se pose dès lors est de savoir si le statut de migrants dans leurs différents périples ajoute aux difficultés qu'ils rencontrent en tant qu'enfants hors du cercle familial. Aussi, sommes-nous curieux de savoir ce qui, dans les villes ou pays d'origine, pousse les enfants à migrer vers

[6] Cette notion figure le parcours d'un acteur relativement à une forme d'activité. Elle met l'accent sur les moments de bascule (« *turning points* ») biographiques, qui rendent raison de l'expérience temporelle de l'acteur, et mettent en lumière des déterminants sociaux plus généraux (voir les développements donnés à cette notion par Hughes E. C., mais aussi Becker H. S. (1986) ou encore Goffman (1969)). Le concept a été appliqué aux enfants des rues par R. Lucchini. Voir notamment : Lucchini R. (2001 : 75-79).

d'autres horizons. Nous le voyons, la plupart de ces pays sont dans une situation d'instabilité politique qui pousse les populations à la migration. La recherche de la sécurité aussi bien matérielle qu'immatérielle a probablement une incidence sur la sédentarisation ou non des enfants dans leurs familles ou dans leurs pays d'origine. Ces enfants paraissent être initialement à la recherche de meilleures conditions de vie pour eux et leurs familles, même si, *in fine*, c'est davantage la désillusion que la richesse qui est au rendez-vous. Le fait marquant ici, c'est que la question des enfants des rues peut être appréhendée sous le prisme de la sociologie de la migration : ceux qui quittent leurs familles et leurs pays n'ont pas nécessairement de point de chute bien identifié dans les villes ou les pays d'accueil. Et souvent le lien est vite établi entre la délinquance et la migration des jeunes (Mucchielli, 2003).

Toujours dans la rubrique des facteurs *push*, un second ordre d'explication situerait plutôt l'observation au niveau plus spécifiquement familial et ciblerait le relâchement des liens sociaux et la déstructuration des familles. La dimension familiale, déterminante sur le plan structurel, est alors explorée de façon plus proche de l'expérience des acteurs. Sur ce sujet Marie Morelle nous informe qu' « à Yaoundé et à Antananarivo, l'existence des enfants des rues participe de la violence domestique. Leur arrivée à la rue est l'aboutissement d'une histoire familiale conflictuelle : deuil, divorce, remariage des parents, alcoolisme ou châtiments corporels. La rupture familiale et communautaire, souvent sur fond d'appauvrissement, conduit les enfants à quitter leur foyer, leur quartier, leur village et parfois, leur ville. Ils arrivent dans la rue, les espaces publics et y demeurent » (Morelle, 2008 : 45). Cependant dans leurs migrations vers les villes, les enfants accomplissent souvent les trajets en compagnie de leurs parents. C'est le cas de ceux « qui sont « montés » à la ville avec leur famille, au sein de laquelle ils demeurent, vivant au dehors et dormant dehors, auprès de leurs parents ». (Douville 2003/2004 : 18). La famille peut donc être à l'origine de la migration quand les conditions de vie se précarisent. La situation socio-économique familiale peut motiver le départ. Ainsi que le disent Naba

Jérémie Wangré et Alkassoum Maiga, « la migration est un élément important des stratégies familiales, surtout dans les zones rurales de grandes précarités. Elle devient une adaptation nécessaire aux conditions difficiles de vie des familles et une réaction aux transformations qui se sont opérées dans l'environnement rural. Ces transformations accentuent les représentations de la ville comme lieu d'acquisition de l'emploi où l'on peut améliorer considérablement son niveau de vie. La rue est aussi conçue comme un Eldorado » (Wangré et Maiga 2008 : 61). Seulement, les liens communautaires et les solidarités anciennes s'effilochent en ville avec l'urbanisation galopante et son corollaire, l'individualisme. Le milieu urbain bouleverse les structures sociales et familiales. La question de l'enfant est donc à apprécier à l'aune des grandes mutations sociales.

On remarque que les grandes villes africaines sont souvent l'horizon d'un bien-être supérieur, et revêtissent les habits d'un espoir économique d'autant plus facilement qu'on n'y a jamais mis les pieds. Cette attirance pour la ville peut valoir au sein d'un même pays (Pirot, 2004 : 47), mais aussi entre plusieurs pays (Ndao, 2008 : 5), notamment entre des espaces nationaux qui ont pu être réunis dans une époque proche (on pense notamment aux deux Congo), ou qui entretiennent des liens politiques étroits. Comparant Kinshasa à Douala, Bernard Pirot affirme que « la capitale économique du Cameroun, qui est la plus grande ville du pays, attire indéniablement : pour certains, c'est le lieu de l'argent « facile » ; pour d'autres, c'est la ville du port, synonyme d'évasion et de rêve vers un hypothétique voyage vers l'Europe. Il n'est donc pas surprenant d'y retrouver des enfants de la rue originaires de tout le Cameroun, et même des pays limitrophes, jusqu'au lointain Tchad » (Pirot, 2004 : 46). En ce qui concerne Kinshasa, on trouve moins des enfants originaires des provinces du pays que des enfants originaires de Brazzaville situé à quelques dizaines de minutes de pirogue. La migration des enfants paraît ainsi revêtir une forte dimension culturelle. Tsbikala S. Biaya ajoute que le nombre grandissant des enfants dans la rue dans la capitale congolaise est tributaire de la situation économique et politique du pays, qui connaît très souvent des vicissitudes. La culture de la rue, nous dit-il, « a trouvé

dans la crise économique actuelle et dans les brèches que les politiques nationales désastreuses pour la population lui ont ouvertes, un lieu fécond pour son épanouissement. » (2000 : 3). Or, dans une ville où l'emploi formel a quasiment disparu, la quête de moyens pour survivre a forcé nombre d'enfants et de jeunes à gagner la rue et à s'y adonner à divers petits métiers. La rue devient donc pour nombre d'enfants le lieu de recherche des moyens de subsistance pour eux-mêmes, quelquefois pour leur famille. L'appréhension de la rue semble s'inscrire dans celle, culturellement située, de la grande ville.

En somme, et pour citer une nouvelle fois B. Pirot, « la plupart des départs dans la rue sont, en effet la conséquence d'un mélange de contraintes extérieures plus ou moins graves et d'initiatives prises par l'enfant lui-même. L'imitation peut être un facteur déterminant : certains enfants en voie de marginalisation se laissent plus ou moins facilement entraîner par des groupes de la rue, et d'autres choisissent délibérément de les suivre. Il convient également de noter que, sauf cas extrêmes toujours possibles, la rupture entre l'enfant et sa famille n'est pas subite, mais est plutôt l'aboutissement d'un processus de rejet réciproque plus ou moins long. Dans de nombreux cas, le départ de l'enfant est progressif, et lié à l'apprentissage de la vie dans la rue » (2004 : 72). Différents facteurs entrent en ligne de compte pour expliquer la décision ultime de partir dans la rue. Le départ apparaît donc comme l'aboutissement d'un processus souvent long, alimenté par des facteurs environnementaux souvent pathogènes, et déterminé par les motivations de l'enfant. Ainsi, la rue peut être attractive et exercer un certain charme sur des enfants à l'environnement familial pas nécessairement expulsif. Dans ce cas la connaissance de la rue, de ses habitants, mais aussi des moyens d'y vivre semble décisive pour partir dans la rue. L'apprentissage de la rue peut donc se faire antérieurement au séjour. Or dans la littérature, le rôle des enfants eux-mêmes dans leur arrivée dans la rue est encore insuffisamment considéré, documenté. Nous observerons la manière dont les individus les plus directement concernés mobilisent leurs ressources symboliques et sociales pour expliquer leur présence

dans la rue, en nous efforçant d'analyser l'interdépendance entre les structures sociales et les stratégies des acteurs individuels et collectifs.

Il convient ainsi de reconnecter facteurs macro et facteurs micro. Il apparaît important, encore une fois, d'écouter les motifs avancés par les enfants, qui nous donnent à voir l'expérience de facteurs collectifs de l'exclusion, qu'on peut tenir comme des explications macro du phénomène. Il faut donc considérer l'interrelation qui existe entre ces différents facteurs si l'on veut arriver à une analyse plus juste du phénomène des enfants des rues. Au total, retenons que la question des enfants des rues est complexe et multiforme, et présente nombre d'explications possibles, situées à plusieurs niveaux (individuel, collectif, environnemental).

Par ailleurs, la sortie dans la rue fait suite à une série de ruptures dont le cumul laisse peu de choix à l'enfant et met en branle son aptitude à définir le seuil du supportable. Elle est la conséquence de l'effritement des liens familiaux. Ndiaye, Sylla, et Gueye (2003 : 541) ajoutent que « les conduites auto-agressives des adolescents en Afrique peuvent être comprises comme une manière de rendre évident un dysfonctionnement familial. L'adulte en devenir qu'est l'adolescent tire la sonnette d'alarme pour ne pas devenir adulte dans une société où il n'a pas de repères clairs et fiables. Dans une société avec des repères stables, l'adolescence pose déjà des problèmes. Ces difficultés ne font que s'amplifier si la société elle-même est en pleine mutation avec une perte de repères liée à la transition rapide entre tradition et modernisme. »[7] Le phénomène des enfants des rues serait donc une conséquence des bouleversements sociaux en cours dans les sociétés en proie à une mondialisation dont les contrecoups se ressentent jusqu'au niveau des structures familiales. En effet, le relâchement des liens sociaux et la déstructuration des familles

[7] On remarque dans ces dernières citations, comme chez d'autres auteurs, que le départ à la rue semble se jouer au nœud de conflits patents entre l'enfant et sa famille. Nous le verrons par la suite, l'éloignement familial de l'enfant ne passe pas forcément par une relation considérée comme problématique par les deux parties.

paraissent de toute évidence un facteur prépondérant dans la « production » des enfants des rues. Ce qui nous intéresse davantage c'est de savoir ce qui, en dernière instance, amène l'enfant à franchir le seuil de la demeure familiale.

Autrement dit, nous sommes tenus de nous intéresser aux motivations des enfants afin d'éviter les travers décrits par Ricardo Lucchini, qui souligne que « l'enfant est présenté comme un être passif qui ne fait que subir les conséquences de son environnement social et matériel. Jamais le départ n'est présenté comme pouvant être aussi le résultat d'un choix individuel ou comme le produit normal d'une sous culture spécifique » (Lucchini 1993 : 18). Ce point nous amène à nous demander si tous les enfants des rues sont des enfants issus d'un milieu familial défavorisé. En recueillant leur « définition de la situation » nous essaierons de mettre au jour les raisons de leur arrivée dans la rue. D'où la nécessité de se mettre à leur écoute.

La dimension culturelle du phénomène

Existe-il d'autres facteurs pouvant expliquer le phénomène des enfants des rues (autres que les facteurs politiques, économiques et sociaux) ? Il est vrai que les politiques d'ajustement structurel, la croissance démographique, l'exode rural, les politiques sociales sont autant de facteurs qui peuvent avoir un l'impact sur l'arrivée des enfants dans la rue. Cependant, peut-on s'arrêter à cette explication ? Si l'on suit par exemple Danièle Poitou pour laquelle « ce discours paraît réducteur lorsque, dans l'analyse, l'élément culturel ne figure que d'une manière implicite ou minimale […]. Des exemples variés témoignent en effet de l'importance des croyances et des coutumes qui affectent profondément la vie sociale en Afrique et conduisent, parfois dès la naissance, certains de ces enfants sur les chemins de l'exclusion » (Poitou, 1996 : 68). Cet élément culturel, constitué par les représentations socioculturelles relatives à l'enfant, vient conforter l'idée que toute tentative

d'homogénéisation de la question des enfants des rues est vouée à occulter les influences spécifiques des différentes sphères culturelles (Ennew, 2003 : 205). Cette question semble avoir son importance d'autant plus que tous les pays en voie de développement ne font pas face à la question des enfants des rues dans les mêmes proportions.

Qu'est-ce qui peut expliquer que les sociétés africaines, très vite décrites comme porteuses de valeurs familiales considérant les enfants comme une richesse commune, voient leurs rues envahies par leurs propres enfants vivant dans des conditions aussi difficiles ? Par ailleurs peut-on trouver des motifs culturels expliquant la présence des enfants dans les rues ? Existe-t-il des représentations sociales qui conduisent les enfants dans la rue ? Danièle Poitou voit un fondement culturel dans certaines pratiques qui conduisent à l'exclusion des enfants dans les rues. Selon l'auteur « il semble que certaines croyances africaines aient une incidence sur le rejet des enfants dans la rue. Ainsi par exemple, au Burkina Faso, les enfants jumeaux sont rejetés avec leur mère afin d'éviter le malheur à leur famille ; au Togo les enfants dont la mère est déclarée sorcière puis éliminée, sont bannis du village ; au Nigeria, ce sont les enfants nés après plusieurs frères et sœurs décédés en bas âge qui sont rejetés car considérés comme des *abiku*, c'est-à-dire des êtres qui réapparaissent et disparaissent pour rejoindre les esprits ; les *talibé* ou les *garibou,* ces élèves des écoles coraniques mendient pour subvenir aux besoins du marabout et aux leurs. Certains s'enfuient pour devenir des enfants des rues » (Poitou, 1996 : 68-72). Ainsi, des racines culturelles peuvent être trouvées à l'exclusion des enfants et, comme le dit Léa Salmon-Marchat : « ces facteurs additionnels ne peuvent toutefois expliquer à eux seuls la croissance du phénomène, mais ils fournissent un éclairage sur certains particularismes africains » (Salmon-Marchat, 2004 : 132).

Sur la question de l'incidence de la culture sur le phénomène des enfants des rues, Lewis Aptekar (1994) déplore justement l'absence d'études comparatives pour expliquer pourquoi dans un pays en voie de développement comme le Laos, le fait est quasi inexistant, au moment

où le Kenya économiquement plus nanti que son voisin éthiopien pourtant ravagé par plusieurs années de guerre civile, recense plus d'enfants des rues (Aptekar 1994 : 204). Ne peut-on pas dès lors avancer des raisons culturelles qui facilitent l'arrivée dans la rue des enfants, quand on sait qu'aucune autre issue que la rue ne s'offre aux enfants accusés de sorcellerie (Lallart, 2004 : 60) et chassés de leur famille au Congo Kinshasa ? De nombreux enfants élèves d'écoles coraniques font l'apprentissage de la rue à travers la recherche quotidienne de sommes d'argent imposées par certains marabouts. Y a-t-il alors une spécificité culturelle du phénomène des enfants des rues à Dakar ? Autrement dit, quels seraient les facteurs culturels favorisant l'émergence de ce phénomène, ou participant à sa pérennisation ?

Le premier point saillant de cette revue de la littérature est la difficulté de trancher le débat sur la définition des enfants des rue, malgré les nombreuses tentatives (institutionnelles, académiques, utilisation de catégories indigènes et idiomes locaux.). A cette difficulté s'est ajoutée, pour nous, une rareté de la littérature scientifique que nous avons cherché à compléter en explorant des travaux sur les enfants des rues dans d'autres pays africains. Ce faisant, nous avons retenu qu'une combinaison de facteurs économiques, politiques et sociaux tend à expliquer la présence des enfants dans les rues sans réduire à une portion congrue les motivations des principaux acteurs. Aussi, avons-nous décidé de recueillir la définition de la situation de ceux qu'on oublie souvent d'écouter (les enfants) en utilisant la méthodologie adéquate.

METHODOLOGIE : POURQUOI ET COMMENT ECOUTER LES ENFANTS ? INTERETS ET MODALITES DE LA DEMARCHE ETHNOGRAPHIQUE

La littérature portant sur les enfants des rues en Afrique a identifié des causes structurelles et des manifestations récurrentes du phénomène. Mais elle a finalement assez rarement donné la parole aux enfants, afin de requalifier au plus près de leurs perspectives, les enjeux auxquels ils sont confrontés, et de représenter avec plus de justesse leurs trajectoires, leurs modes de vie et leurs identités. Cette enquête a voulu prendre au sérieux la parole des enfants, et s'est employée à y répondre, d'un point de vue méthodologique.

Au démarrage de cette enquête, nous avions certaines appréhensions sur la façon d'aborder les enfants. Conformément à l'image communément et confusément partagée par un public non averti comme étant un problème d'ordre public, nous imaginions des enfants rétifs à toute forme d'autorité : à celle de leur famille ou de leur *daara*[8], en premier lieu, qu'ils auraient abandonné pour vivre de mendicité et d'activités délinquantes dans la rue, et consacré une bonne partie de leur temps à se droguer. Cette vision, dominante, normative et distanciée, a été corrigée au fur et à mesure que nous nous sommes imprégnés de la littérature sur le sujet. En lien avec des travaux contemporains sur les enfants des rues, l'idée est venue de donner la parole aux enfants, pour leur permettre d'exprimer leur point de vue sur un phénomène dont ils sont les principaux acteurs. Il s'agissait à la fois de produire une connaissance rapprochée de leur univers et de défaire notre regard, surplombant et volontiers accusateur. La démarche ethnographique nous a paru adéquate à cette visée compréhensive.

[8] Ecole coranique au Sénégal.

L'ethnographie se présente en effet classiquement comme une transformation active du regard sur le monde étudié, au gré d'une immersion prolongée, permettant de saisir, petit à petit, les perspectives indigènes. Ainsi que le déclare F. Laplantine (1996), « c'est une activité résolument perceptive, fondée sur l'éveil du regard et la surprise que provoque la vision, cherchant, dans une approche délibérément microsociologique, à observer le plus attentivement possible tout ce que l'on y rencontre, y compris et peut-être même surtout les comportements les plus anodins, les aspects accessoires du comportement, certains petits incidents, les gestes, les expressions corporelles, les usages alimentaires, les silences, les soupirs, les sourires, les grimaces, les bruits de la ville et les bruits des champs ».

Au fil de l'ethnographie, des conduites qui semblaient dénuées de sens, irrationnelles, ou entachées d'opprobre, apparaissent sous un nouveau jour. Par la fréquentation répétée et longue du terrain, ces activités sont réinscrites dans un contexte et une temporalité qui leur donnent un sens, aux yeux des acteurs, mais aussi, dorénavant, à ceux de l'observateur. Les prénotions et les préjugés se dissipent au cours de l'enquête, et font place à une approche et une définition empiriquement fondées des acteurs, des situations et des enjeux dans lesquels ils sont pris. Au terme du travail de terrain, l'enquête peut continuer, à l'appui de ces descriptions qui ouvrent sur une reconfiguration du monde étudié. Elle se déplace sur d'autres scènes (politiques, médiatiques, institutionnelles), où l'enjeu devient celui de la représentation ajustée du monde étudié.

Mais comment, concrètement mener à bien cet « engagement ethnographique » (Cefaï, 2010)[9] ? Nous avons pioché dans la boîte à outils de l'ethnographe plusieurs techniques d'investigation. En voici,

[9] Dans ce livre, on trouvera un plaidoyer pour une ethnographie politique, engagée avant et après le travail de terrain, à travailler à la redéfinition de publics en prise avec le problème de recherche. Ce livre fait suite à Cefaï (2003), qui a été une ressource importante pour l'élaboration de notre démarche, de même que Becker (2002).

non pas tant le mode de l'emploi, qu'un compte-rendu des usages que nous en avons fait.

1. Terrain et conditions de l'enquête

Cette enquête a été menée au sein du Samusocial Sénégal. Comme dans la grande majorité des enquêtes sur les enfants des rues, l'accès aux enfants s'est fait par l'intermédiaire d'un acteur associatif. Nous ne sommes pas allés, en dehors des maraudes, directement à la rencontre d'enfants dans les rues de Dakar, nous n'avons pas été en contact avec d'autres enfants que ceux rencontrés par le Samusocial Sénégal, nous n'avons pratiquement pas revu d'enfants en dehors des sites d'intervention du Samusocial Sénégal. Quels ont été les avantages et les inconvénients de cette approche ?

2. Le recueil des données et la sélection des enquêtés

Premiers pas

Les premiers contacts que nous avons eus avec les enfants, au centre du Samusocial Sénégal ou en maraudes[10], ont été des moments de découverte, où nous nous sommes employés à les observer sans préjuger de ce qu'ils y font, ni de ce qui a pu les conduire dans la rue.

Au début de cette enquête, en août 2008, une dizaine d'enfants étaient hébergés au centre du Samusocial Sénégal. Etant donné leur petit nombre, nous leur avons proposé à tous un entretien, qui a pris la forme de discussion ouverte, sur les raisons d'arrivée dans la rue, leurs moyens de survie et les contacts avec les structures de prise en charge.

[10] Tournées de rue quotidiennes, diurnes et nocturnes, à bord d'un véhicule médicalisé. Les Equipes Mobiles d'Aide (EMA) apportent ainsi en rue, une assistance médico-psycho-sociale aux enfants.

Pour varier les points de vue et compléter notre découverte, nous avons participé à la plupart des maraudes durant les premières semaines de l'enquête. Les enfants qui ont alors attiré particulièrement notre attention nous ont été présentés par les équipes du Samusocial Sénégal. Nos collègues étant très tôt informés des objectifs de notre enquête, ont spontanément mis à notre disposition leur connaissance de terrain sur les enfants et leurs modes de vie. D'abord ils nous ont présenté les enfants en fonction de cas de figure qu'ils rencontrent dans leur travail quotidien. Aussi nous ont-ils présentés à des enfants selon les différents profils précédemment décrits, et nous ont raconté des bribes d'histoire sur des enfants pour montrer la particularité de chaque trajectoire. Au fur et à mesure des maraudes, nous avons discuté avec eux de l'opportunité d'interroger un enfant plutôt qu'un autre. Cet échantillonnage par effet de « boule de neige » s'est avéré fort utile dans la recherche d'une diversité de points de vue, de profils et de situations. Par ailleurs, ce travail d'introduction a aussi valu dans la visite des sites de rassemblements des enfants.

Le centre d'accueil et d'hébergement du Samusocial Sénégal

Nous avons pu interroger plusieurs enfants dans le flot mouvant des hébergements au centre[11]. Deux moments ont été déterminants dans le choix des enfants avec lesquels nous nous sommes entretenus. Il s'agit des réunions de coordination hebdomadaires et des séances de thérapie de groupe animées par Ngor Ndour, psychologue clinicien de l'ONG.

Tous les mercredis en effet, se tient une réunion consacrée au suivi des enfants hébergés, durant laquelle le psychologue, les travailleurs sociaux et le personnel médical se prononcent sur l'évolution de chaque enfant, sa situation sanitaire et, en fonction de ses aspirations et projets, les conduites à tenir quant à une éventuelle orientation en famille ou chez un

[11] Le centre du Samusocial Sénégal a hébergé en moyenne 18 enfants différents par mois en 2009, avec des pics de 25 enfants pour certains mois (Samusocial Sénégal, 2010).

partenaire. Ces moments nous ont permis de recueillir de précieuses informations (concernant l'histoire, la trajectoire, sur ce qui singularise un enfant par rapport à un autre). Il s'agit d'informations pour sélectionner les enfants à aller interroger plus longuement. Mais les notes prises lors de ces réunions sur chaque enfant, sont également des matériaux utiles à la formulation des questions dans les entretiens qui suivront. Notons que nous n'avons pas eu d'entretien avec tous les enfants que nous aurions aimé interroger. Certains n'ont pas souhaité se prêter au jeu de l'entretien.

D'autre part, les séances de thérapie de groupe auxquelles nous avons été invités à plusieurs reprises par les enfants eux-mêmes, sont des moments où ils se racontent, et livrent notamment des aspects intimes de leurs histoires. Nous avons voulu à travers des entretiens, approfondir des bribes d'histoires racontées au cours de ces séances. Des entretiens privés avec le psychologue nous ont aussi beaucoup guidés dans nos choix.

Au total, 25 enfants ont été rencontrés et interrogés dans les locaux du Samusocial Sénégal, parmi les enfants passés par le centre entre le début (août 2008) et la fin du travail de terrain (février 2010, pour des entretiens et des observations de validation). Ces entretiens ont ainsi été préparés par notre participation aux réunions de coordination, aux thérapies de groupes, ainsi que par nos discussions avec nos collègues et avec les enfants. Des échanges avec les responsables des structures partenaires du Samusocial Sénégal, telles que SPER, La liane, Perspective Sénégal, l'Assea, l'Empire des enfants autour de la prise en charge des enfants (modalités, résultats, contraintes, perspectives) nous ont été d'une grande aide dans la compréhension de l'actualité de la prise en charge institutionnelle et dans la formulation des pistes de réflexion pour une meilleure efficacité de celle-ci.

Les lieux de vie des enfants à Dakar

En participant aux maraudes, nous avons pu aller à la rencontre des enfants sur leurs lieux de vie. L'observation directe a été le médium privilégié dans ces moments. Il a été plus difficile de conduire des entretiens structurés avec les enfants, souvent parce que l'environnement ou leur état d'ébriété ne le permettait pas. Malgré tout nous avons pu effectuer quinze entretiens au cours du travail de terrain. La lecture des fiches individuelles des enfants et jeunes consignées par le Samusocial Sénégal depuis 2003, nous permettait de nous imprégner de leur histoire et de leur situation de rue, telles que rapportées par les Equipes Mobiles d'Aide. Sur la base de ces lectures, nous avons souvent ciblé des enfants à interviewer sur différents thèmes ou étapes de leur parcours. Les entretiens que nous avons eus avec certains d'entre eux (notamment les talibés-mendiants) ont surtout été guidés par la spontanéité. Cette population se caractérise par sa très grande mobilité d'où la difficulté de la retenir pour des entretiens suivis. Etant donné qu'ils ne vivent pas exclusivement dans la rue et qu'ils ne sont pas en rupture totale avec les marabouts qui sont leurs tuteurs (chez qui ils rentrent le soir ou le week-end), ces enfants ne font pas partie de ceux que le Samusocial peut accueillir dans le centre. Ainsi nous ne pouvions les rencontrer que dans la rue. Notons que la plupart des grands adolescents et jeunes de la rue que nous avons interrogés l'ont été lors des visites au centre pour des soins médicaux. Nous en avons interrogé certains qui, légalement parlant, sont majeurs, donc « sortis de l'enfance ». Ce qui peut étonner dans une étude consacrée aux enfants des rues, si l'on admet la limite d'âge légal de la majorité comme étant un critère déterminant de la population étudiée. Cependant nous avons considéré leur expérience de rue et avons envisagé d'écouter leur histoire racontée rétrospectivement, cette dernière étant susceptible d'être d'autant plus riche qu'elle présentait davantage de recul.

Analyse des régions d'origine des enfants : les exemples de Djourbel, Kaolack et Saint-Louis

Nous avons effectué trois missions de terrain à Djourbel, Kaolack et Saint-Louis identifiées, par les professionnels du Samusocial Sénégal, comme étant les principales régions d'origine des enfants des rues, après la région de Dakar. Depuis 2004, 29% des enfants pris en charge par le Samusocial Sénégal sont originaires de la région de Djourbel, 7% de la région de Kaolack, tandis que 4% sont originaires de Saint-Louis[12]. Ces misions avaient pour objectif de comprendre ce qui pouvait expliquer le départ des enfants vers les rues de la capitale. Dans ce cadre, nous avons visité 13 *daara*s, nous nous sommes entretenus avec 15 maîtres coraniques autour du nombre de talibés, du fonctionnement des *daaras*, de l'accueil, de l'apprentissage et de l'hébergement des talibés, des fugues et des conditions de vie. Nous avons aussi interrogé 20 talibés afin de recouper les informations recueillies chez les marabouts. Il existe aussi les « marraines » ou « *Ndeyu daara* » auxquelles font souvent allusion les enfants qui trouvent chez celles-ci nourriture, vêtement et protection gratuitement ou en échange de quelques menus services. Nous avons rencontré cinq d'entre elles, et discuté de cette forme de solidarité locale pouvant contribuer à la lutte contre la mendicité des enfants et par voie de conséquence leur présence dans la rue.

Par ailleurs, il nous a semblé important de nous intéresser aux différentes structures étatiques ou associatives de prise en charge de la question des enfants des rues qui existent dans ces régions pour voir comment cette question est appréhendée dans ces localités. Ainsi avons rencontré les responsables des AEMO (Action Educative en Milieu Ouvert,

[12] Deux autres localités sont considérées comme pourvoyeuses d'enfants. Il s'agit de Thiès d'où sont originaires 8% des enfants pris en charge et de la Casamance avec un pourcentage de 15%. La région de Thiès étant peu éloignée de Dakar, nous avons voulu enquêter dans des régions géographiques plus éloignées pour voir si d'autres réalités sociales participent à l'explication du phénomène. Pour des raisons de sécurité liées à l'instabilité en Casamance, nous avons écarté la possibilité d'y mener des enquêtes malgré le pourcentage qui milite en sa faveur.

dépendant du Ministère de la Justice) et des services sociaux de Djourbel (7 personnes), Kaolack (3 personnes) et Saint-Louis (3 personnes), ainsi que les associations Clairenfance et La liane à Saint-Louis, Mak W-fet et Enda Jeunesse-action à Kaolack.

Dans sa politique de réinsertion des enfants dans les familles, lorsque les enfants en formulent le souhait et quand les familles assurent un cadre adapté pour l'enfant, le Samusocial a procédé à plusieurs retours en famille. Les missions de terrain ont été l'occasion de faire un état des lieux de ces orientations, pour voir comment se passe une réintégration en famille après un séjour plus ou moins long dans la rue et un détour dans une institution spécialisée. Nous avons effectué des visites dans dix familles et avons rencontré 12 parents et tuteurs. Lors de ces missions 51 personnes ont été interrogées.

3. Les modalités du recueil

La triangulation de plusieurs méthodes nous a permis de recueillir des informations auprès et sur, les enfants des rues de Dakar. Il s'agit notamment de l'observation directe, de la conversation spontanée, de l'entretien ethnographique, des histoires de vie et de l'analyse documentaire.

L'observation directe

Au début de cette enquête, nous avons opté pour la posture du pur observateur (Gold, 203 : 343). Cette phase correspondant à celle de la prise de contact et de mise en confiance de notre population d'étude. Nous avons donc commencé par des observations discrètes en veillant à ne pas perturber les interactions en cours, dans le centre comme en maraudes. Nous nous sommes contentés d'enregistrer les faits observés (comportements, dialogue, interactions, organisation des sites, échanges avec les équipes du Samusocial Sénégal). Durant cette période, les

données empiriques recueillies ont été utilisées pour élaborer des questions plus précises, par la suite utilisées lors des entretiens semi-structurés.

Mais au fur et à mesure des maraudes les enfants s'étant habitués à notre présence, nous nous sommes souvent trouvés mêlés aux activités ludiques des enfants sans perturber les scènes qui se déroulaient : chant, jeu de cartes, football, danse, baby-foot, etc. Ainsi, de pur observateur nous avons petit à petit glissé vers le rôle d'observateur-participant. La prise de notes a été la technique principale d'enregistrement de nos observations et a servi à pallier les limites de notre mémoire. Seulement, la prise de notes n'a pas toujours été possible sur le vif, du fait même du déroulement des activités, soit parce que nous y étions personnellement impliqués soit par peur de perdre des matériaux d'observation, en n'étant pas assez attentifs à ce qui se passait. Notre souci de prendre des notes les plus précises possible, ne nous empêchait pas d'évaluer les circonstances qui s'y prêtent ou non. Auquel cas, c'est au moment du débriefing des équipes que nous notions nos impressions sur notre carnet de bord. Et les maraudes se déroulant à une allure qui ne nous permettait pas davantage de prendre des notes, c'est souvent le lendemain que nous réécrivions au propre tout ce que nous avions noté sur le terrain. Les brouillons et les aides mémoires (Foote Whyte, 2002 [2ème édition, 1955]) nous ont été d'une grande aide, pour la restitution ultérieure de nos observations.

Sur le terrain de l'observation, nous avons joué plusieurs rôles, adoptant successivement la posture du pur observateur et celle du participant observateur.

La conversation spontanée

Pour aborder les enfants, il nous a fallu établir le contact, gagner leur confiance. Cela s'est fait pas à pas, au fur et à mesure des rencontres.

Nous avons choisi de laisser flotter notre attention (Cefaï, 2010 : introduction), plutôt que d'employer des techniques d'investigation plus invasive. Nous avons utilisé la conversation courante, avec l'intention de briser la glace, plutôt que de recueillir des réponses à des questions prédéfinies. Ces discussions nous ont permis de faire mutuellement connaissance avec les enfants et de construire une certaine forme de confiance avec eux.

L'enquête cheminant, la conversation, notamment en maraude, a été de plus en plus utilisée et préférée à des entretiens formels, pour interroger les enfants sur un fait en train de se passer, pour éclaircir un point, demander des indications sur leurs pratiques et activités.

L'entretien

D'autres entretiens moins spontanés et pas seulement dictés par les circonstances de l'observation ont aussi servi à recueillir des données. Ce sont des entretiens où les rôles sont clairement définis et le but de la démarche clairement expliquée à nos interlocuteurs. Dans ces entretiens semi-structurés nos échanges avec les enfants étaient plus planifiés. Cette technique a été le plus souvent utilisée avec les enfants hébergés au Samusocial Sénégal ou venus se faire soigner. Même si avec l'entretien semi-structuré nous avons fait le choix de laisser les enfants parler librement de leurs expériences, il n'en demeure pas moins que pour chaque entretien nous avons élaboré un canevas (guide d'entretien) qui nous permettait de conduire l'enquête sans toutefois nuire à sa flexibilité. Il a été aussi utilisé avec les personnels des services techniques de l'Etat en charge de la question des enfants des rues, le personnel des structures travaillant avec les enfants des rues, les marabouts et les parents. Les entretiens que nous avons eus avec toutes les personnes de notre corpus d'enquête sont d'abord enregistrés (avec leur accord et une promesse d'anonymat) et ensuite l'essentiel de leurs témoignages ont été transcrits sur des fiches pour nous en faciliter l'exploitation.

Les récits de vie

Nous avons choisi de nous intéresser à la trajectoire des enfants parce qu'elle permet de rendre compte des événements vécus par les enfants et de leur situation actuelle ; de la signification que leur accordent les enfants et des sentiments qu'ils suscitent en eux. En outre, cette dimension diachronique permet de saisir les logiques d'actions et la configuration des rapports sociaux dans leur développement biographique. Grâce aux conversations, observations, entretiens, et au travail de documentation (analyse des dossiers d'enfant notamment) nous avons pu reconstituer des pans d'histoires de vie. L'écoute de leur histoire vécue a paru pertinente : les données recueillies ont aidé à comprendre par quels mécanismes et processus les enfants sont arrivés dans la rue, et par quels moyens ils tentent de s'y maintenir ou d'en sortir.

L'analyse documentaire

Dans le cadre de cette enquête, nous avons utilisé la base de données du Samusocial Sénégal qui renferme de précieuses informations sur les enfants rencontrés par l'ONG durant plus de 6 années d'intervention. Ces données se rapportent à leur identité, à leur suivi social, sanitaire et psychologique, nous permettant de connaître par exemple, la moyenne d'âge des enfants rencontrés par les équipes du Samusocial Sénégal, les pathologies récurrentes, les principales régions d'origine des enfants des rues de Dakar.

Nous avons pu mettre à profit d'autres documents archivés tels que les fiches d'entretien social, les fiches d'entretien psychologique, des fiches médicales qui décrivent de façon plus détaillée les différentes interactions entre les travailleurs du Samusocial et les cibles de leurs actions ; mais aussi les comptes rendus des maraudes dans lesquels sont rapportées des observations sur les enfants en situation de rue, leurs modes de vie en

rue. L'exploitation de ces documents nous a permis de nous imprégner des histoires des enfants et de leur situation de rue telles que rapportées par les Equipes Mobiles d'Aide.

Ces différentes techniques de recueil de données ont permis à la fois des observations minutieuses des territoires d'enfants, des interactions entre eux et d'autres usagers de la rue. Nous avons aussi laissé les enfants nous raconter leurs motifs d'arrivée dans la rue, leurs trajectoires, les épreuves ordinaires auxquelles ils sont confrontés, leurs stratégies pour y faire face.

En résumé, notre enquête prend place dans un espace d'investigation et de connaissance, surtout investi par des institutions et des acteurs de terrain en charge de la question des enfants des rues. La recherche en sciences sociales s'est finalement assez peu intéressée à cette question, en dépit de la visibilité croissante du phénomène dans l'espace public.

Aussi disposons-nous d'abord, au seuil de l'enquête de terrain, d'une panoplie d'outils conceptuels forgés par des institutions internationales et reprises par des acteurs de terrain. Les catégories d'enfants dans / de / à la rue ont le mérite de mettre l'accent sur les rapports différents que peuvent entretenir les enfants avec l'espace public. Ces termes, employés pour mobiliser l'opinion et construire un diagnostic général, s'avèrent, sans surprise, peu ajustés aux contextes locaux et à la variété des situations qu'elles englobent. Dans les directions indiquées par des acteurs de terrain et quelques chercheurs, il nous a donc paru pertinent d'essayer de construire des catégories proches des perspectives des enfants, pour mieux comprendre, justement, de qui l'on parle. La démarche ethnographique a donc été promue, et la production de notre corpus s'est appuyée sur différentes techniques classiques de recueil, au gré des situations d'enquête, en faisant un usage privilégié de l'observation.

La première partie du rapport est consacrée au processus d'arrivée dans la rue, la deuxième aux conditions et à l'organisation matérielles et

territoriales de la survie, la dernière aux activités quotidiennes des enfants. L'enquête porte d'une part sur l'espace urbain, insistant à la fois sur les menaces et les ressources qu'il comporte pour y faire face. Elle porte d'autre part sur les répercussions, en termes de compétence et d'identité, du processus d'exclusion et de survie sur les enfants.

L'enquête est ainsi menée entre deux bords, celui de la désocialisation et de l'exclusion, et celui de l'adaptation et de la construction de soi, qui balisent les parcours, les conditions de vie et les aspirations de ceux qui nous apprendrons à les désigner, d'abord, comme des initiés. Ce rapport se veut ainsi une traversée dans l'univers des *Nàndités*.

Partie I – ARRIVER DANS LA RUE

Les *causes* de la présence d'enfants dans les rues peuvent sembler bien connues, et valables dans la plupart des régions du globe, du moins si l'on en reste à un fort degré de généralité. La pauvreté, le délitement de la structure familiale, la crise des solidarités traditionnelles, associés à une urbanisation galopante, sont des facteurs explicatifs du départ de nombreux enfants vers les rues, à Dakar comme ailleurs. Un tel constat ne dispense pourtant pas d'enquêter sur les *raisons* de l'existence d'un tel phénomène. Dans nos investigations, nous avons noté que nombre de facteurs expulsifs dans le milieu d'origine concourent à précipiter l'arrivée des enfants dans la rue.

D'une part, tous les enfants qui sont exposés à des problèmes économiques, familiaux et sociaux ne rejoignent pas nécessairement la rue. Comment se fait-il que certains enfants viennent à y passer le plus clair de leur temps et pas d'autres ? D'autre part, il ne suffit pas d'*expliquer* un phénomène pour *comprendre* son apparition. Nous adoptons une perspective résolument compréhensive pour saisir l'arrivée dans la rue. Que découvrons-nous quand nous nous mettons à l'écoute des enfants, quand nous les laissons raconter, et raconter encore, leur histoire, nous guider dans un passé contre lequel la bonne volonté des aidants bute parfois ?

Chapitre 1 – Des enfants *poussés* dans la rue

Nous nous intéressons, dans ce chapitre, aux raisons qui *poussent* les enfants à rejoindre la rue. Les enfants rendent compte de leur entrée dans la rue comme d'un processus (et non d'un état), progressif (et non discret[13]), répondant à un ensemble de motifs (et non à une raison

[13] Au sens où le départ dans la rue n'est pas un événement déconnecté de ce processus.

unique), qui font sens et événement, si bien que l'enfant vient à vivre principalement dans la rue *et* de la rue.

Les enfants décrivent tous une fragilisation des liens familiaux, qui peut faire écho à la pauvreté de leur famille, mais aussi à des problèmes en rapport avec leurs parents. Ils racontent ensuite comment ils fuguent, de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps ; ils parlent des endroits qui les accueillent (la famille, l'école, le *daara*.) et les éduquent. Ils parlent enfin du manque d'intérêt pour l'apprentissage qui leur est dispensé, mais aussi de mauvaises conditions de vie, d'humiliations, de maltraitances subies dans la sphère domestique, qui tiennent un rôle important dans le récit de leur départ.

1. La fragilisation de liens familiaux

La pauvreté est souvent présentée comme la cause première de la présence d'enfants dans les rues (pour des exemples récents, voir Ndao, 2008 ou Pirot, 2004). Mais pour certains auteurs le problème fondamental de ces enfants est à rechercher « dans le délabrement de leur situation familiale » (Pirot 2004 : 68). Au Sénégal, le développement d'une pauvreté endémique, qui pousse des couches de plus en plus larges de la population à vivre d'expédients, invite également à regarder du côté de l'institution familiale pour comprendre ce qui peut distinguer des enfants des rues d'enfants pauvres (Fall, 2007).

Il apparaît alors qu'un des traits communs des enfants rencontrés par le Samusocial Sénégal est la fragilité des liens qui les unissent à leur famille, au sens large du terme. Cette fragilité est le fruit d'une distanciation progressive et d'épreuves qui finissent par éloigner durablement les enfants de leur milieu familial. Nous voudrions l'illustrer en rapportant certains récits de vie. Ces récits ont été choisis parce qu'ils nous semblent des illustrations édifiantes des régularités observées au sein de notre corpus.

Le premier récit est celui d'un enfant de 12 ans qui, un jour, a été orienté au centre par les EMA[14] du Samusocial. Etant donné son jeune âge, les travailleurs sociaux ont jugé nécessaire de le mettre à l'abri. En outre, il semblait être récemment arrivé dans la rue. Après quelques jours passés à se ressourcer au centre (repos, nourriture, mise en confiance, re-création des liens sociaux, familiarisation avec son environnement), nous l'avons interrogé sur les raisons de sa présence dans la rue.

Ibou a vécu quelques temps avec son père après le divorce de ses parents. Sa nouvelle vie avec sa belle-mère et ses demi-frères se passe plutôt bien. L'éloignement de sa mère ne paraît pas un fardeau trop lourd, dans un premier temps :

> *« Je m'appelle Ibou, j'ai 12 ans. Mon père s'appelle Karim. Il habite en Gambie. Ma mère, elle habite aussi en Gambie et était la seconde épouse de mon père. Mes parents sont divorcés. A leur séparation, mon père m'a pris avec lui et mon petit frère est resté avec ma mère. J'habitais donc avec mon père, sa première femme et mes demi-frères et sœurs. J'étais bien dans cette maison. Je n'avais de problèmes avec personne ».*

Pourtant l'éloignement de sa mère vient à s'exprimer comme un manque, après un changement de foyer, et après avoir été confié à un maître coranique dont le fils l'aurait battu :

> *« Un jour, mon père m'a amené chez un de mes demi-frères à D. (Sénégal). Là, j'étudiais le Coran dans un daara et je progressais bien jusqu'à que ce dernier décide de m'amener à Dakar dans un autre daara. Une de mes demi-sœurs est la femme du marabout de ce daara, on y étudiait le Coran sans mendier. Cependant, c'est un de ses fils chargés de nous surveiller qui me frappait tout le temps et quelquefois sans raison. J'ai quitté le daara à cause des coups que je recevais mais surtout parce que je voulais aller retrouver ma mère à M. Elle me manque, je suis séparé d'elle depuis tout petit ».*

[14] Equipe Mobile d'Aide, composée d'un travailleur social, d'un médecin et d'un chauffeur-animateur.

Ce passage montre comment une relation (ici l'éloignement de sa mère) peut être redéfinie comme problématique, dans des circonstances qui le sont aussi. Il invite à considérer le moment de l'arrivée dans la rue, la façon dont des comportements (les coups répétés du maître coranique) ou des événements peuvent reconfigurer une situation familiale *a priori* extérieure à eux. Un tel enchaînement se laisse difficilement saisir par des catégories délimitées au préalable et exclusives les unes des autres. En d'autres termes, on peut déclarer que la situation familiale d'Ibou est la cause principale de son arrivée dans la rue, mais l'analyse serait incomplète si l'on ne rapportait cette situation à une existence douloureuse, qui rend l'absence maternelle saillante et déterminante. Ce qui importe dans notre démarche c'est de voir quel événement l'enfant décrit comme ayant pesé dans sa décision de sortir dans la rue, quelles contingences ont paru décisives. Tamsir, 10 ans, nous explique comment l'ambiance familiale délétère l'a poussé hors de la maison. Tamsir, orphelin de mère, est séparé de ses frères et sœurs restés avec sa grand-mère. Mais la séparation est d'autant moins douloureuse qu'il part avec son père auquel il est attaché, dans la capitale qu'il n'avait jamais visitée auparavant.

> *« Avant qu'on ne déménage à Dakar, j'étais à l'école en classe de CE1. Quand on est arrivés à Dakar c'était la saison des pluies ; l'école n'était pas ouverte. Quelques temps après notre arrivée, mon père s'est remarié. Nous étions tous les trois dans la maison ».*

Les déboires de l'enfant commencent avec l'introduction d'une tierce personne dans le binôme qu'il forme avec son père. La profession du père le tenait hors de la maison toute la journée, l'obligeant à confier son enfant à des voisins. Celui-ci semblait bien s'accommoder de cette situation. Plus que l'arrivée de la tante[15], ce sont les relations qu'elle entretient avec le garçon qui rendent la demeure familiale de jour en jour plus étouffante.

[15] Les co-épouses de la mère sont communément appelées Tante.

> *« Mon père est taximan, il sort très tôt de la maison et revient très tard le soir. Je reste toute la journée à la maison avec ma tante qui me force à faire tous les travaux ménagers, comme une fille. Ma tante me bat quand je ne me dépêche pas de faire ce qu'elle me demande ou quand je dis que je suis fatigué ».*

La tante le frappe mais aussi l'humilie en lui conviant des tâches ménagères normalement dévolues à une fille. Ce faisant, l'enfant vit comme une injustice les coups qu'il prend. En outre, elle s'immisce dans les relations père-fils et tend à les polluer :

> *« Le soir quand mon père rentre, elle me met toujours en mal avec lui en lui racontant des histoires. Lui aussi sans m'écouter, il se met à me frapper. A l'ouverture des classes, j'ai demandé à mon père de m'inscrire à l'école au début il était d'accord. Mais, ma tante est parvenue à le convaincre de ne pas le faire car, elle disait qu'elle allait être seule dans la maison. Pourtant quand elle va au marché, elle m'enferme dans une chambre en emportant la clé. Un jour, j'ai décidé de trouver le moyen de m'enfuir de la maison. Je lui ai alors volé 1000 Frs et je suis parti. Je ne voulais pas quitter mon père mais tout ce que je lui dis il ne me croit pas et il préfère croire ma tante. Donc je suis parti et je l'ai laissé avec ma tante ».*

De l'avis de l'enfant, la détérioration des relations qu'il entretenait avec son père est la principale raison de son départ dans la rue. Ce qui est plus pénible pour lui, c'est que son père accorde plus de crédit aux dires de sa tante, et ne prend même pas la peine de l'écouter. Cette sortie qui à première vue s'explique par les coups et l'humiliation, est motivée par la distance qui s'installe entre l'enfant et son père. C'est donc une série de facteurs reliés entre eux dont le plus saillant est le comportement du père (qui ne tranche pas en sa faveur), qui conduit l'enfant à la rue.

De même, lorsque la situation familiale paraît expliquer directement le départ de l'enfant dans les rues, nous pouvons demeurer attentifs aux éléments qui rendent cette situation, à un moment donné, insupportable pour l'enfant et motivent son départ. Nous devons comprendre la production de l'« insupportable » (Breviglieri, 2010), et les événements

qui font de l'insupportable une épreuve biographique décisive. Le cas d'Ahmed permet d'illustrer l'idée selon laquelle des changements d'apparence anodine peuvent bouleverser la définition que l'on donne d'une situation, et rendre celle-ci particulièrement inconfortable :

> *« Je m'appelle Ahmed et j'ai 13 ans. Mon père s'appelle M. il vit ici à Dakar avec sa femme. Ma mère s'appelle N. et vit à B. (Casamance). Ils n'ont pas été mariés quand je suis né. J'ai été élevé par ma grand-mère paternelle à B. Sa maison faisait face à celle où habite ma mère. Je la voyais tout le temps. Ma grand-mère m'avait mis à l'école française et j'étais allé jusqu'en classe de CE2 ».*

Comme Ibou, Ahmed ne paraît pas gêné par l'éloignement (tout relatif) de sa mère, pas plus que le déménagement chez son père, après des vacances d'été. Pourtant, son père cesse rapidement de payer sa scolarité :

> *« Quand je suis allé chez lui, je suis resté deux années sans aller à l'école. Il prétextait toujours que l'école était inondée pour ne pas m'inscrire. Je restais à la maison avec ma tante avec qui je ne m'entendais pas très bien. Ensuite il m'a inscrit dans une école arabe d'où j'ai été renvoyé au bout d'une semaine parce qu'il ne payait pas la scolarité ».*

Les bons résultats d'Ahmed, après une inscription tardive à l'école, ne changent pas les choses, au contraire :

> *« L'année suivante, il m'a inscrit au CM1, j'ai étudié toute l'année et je me suis classé 5eme à la première composition et 3eme à la seconde. Les choses ont commencé à se gâter quand je faisais le CM2 car il ne voulait plus payer les 1000 Frs CFA[16] mensuels et ne voulait pas non pas m'acheter une blouse. Tout le monde avait une blouse sauf moi. Tout ce temps je suis resté sans blouse ».*

L'humiliation d'être le seul enfant à ne pas porter de blouse rend les carences financières de son père problématiques, et contribue à

[16] 1 Francs CFA = 0,655957 €

démotiver Ahmed, au gré d'une succession de nouvelles humiliations. Il s'agit d'abord d'une absence à un examen, due selon l'enfant à la négligence de son père :

> *« Avant la fin de l'année scolaire l'instituteur m'a demandé d'apporter un extrait de naissance pour pouvoir me présenter à l'examen. Quand je l'ai dit à mon père, il m'a dit qu'il allait demander qu'on m'établisse le certificat depuis mon lieu de naissance c'est-à-dire B. Le certificat a tellement tardé à arriver que je n'ai pas pu me présenter à l'examen ».*

Ahmed n'est plus ensuite accepté à l'école, dont son père rechigne à payer les frais de scolarité. Ces promesses jamais tenues éloignent définitivement l'enfant des cours de récréation :

> *« Entre temps je me suis plusieurs fois fait renvoyer par l'instituteur qui me demandait de ne pas revenir sans mon père. A chaque fois il me promettait de venir à l'école avec moi mais ne le faisait jamais. C'est comme ça que j'ai fini par rester à la maison ».*

Le père n'est pas moins furieux, il bat son fils, qui commet alors sa première fugue, et se réfugie chez un oncle. Ce dernier l'avait aidé auparavant (en l'accueillant à déjeuner à l'interclasse, en payant parfois sa scolarité), mais ne peut pas cette fois-ci le recevoir. Alors Ahmed ne rentre pas chez lui, apeuré :

> *« Ayant remarqué ça, un matin il me demande pourquoi je n'allais plus à l'école. Je lui dis que j'ai raté l'examen parce que je n'avais pas d'extrait de naissance. Il se fâche et me dit que c'est plutôt de ma faute, il me frappe durement et me blesse à l'oreille. J'ai du sang qui me sort de l'oreille et je m'enfuis pour aller voir son frère qui est à Z. Celui-ci me dit qu'il partait en voyage le jour même et qu'il viendra lui parler à son retour. Je n'ai pas osé retourner à la maison comme son frère me l'a demandé, de peur que mon père ne me frappe à nouveau ».*

A ce stade, nous parlons assez peu de la violence à laquelle les enfants sont confrontés, aussi bien dans la rue, que dans le temps précédant leur arrivée. Cette question sera, plus loin, abordée plus en profondeur.

Néanmoins, l'histoire d'Ahmed permet de définir une des situations à l'origine du départ des enfants dans les rues : l'expérience d'une violence physique vécue comme une injustice criante, qui du point de vue des éducateurs (parents, maîtres et assistants coraniques, patrons d'atelier), peut au contraire signifier une juste réponse, sanctionnant des fautes commises par les enfants. L'histoire d'Ahmed se poursuit par de nouvelles fugues, nous y reviendrons. Arrêtons-nous pour le moment sur cet extrait. Il dit l'importance à accorder à des événements qui créent un engrenage menant à la rue, sur le fond d'un environnement familial devenu inhospitalier. Il met en relief une sorte de comptabilité des déceptions et des humiliations, qui se solde par un départ durable dans la rue. Le tournant biographique n'est donc pas imputable uniquement à des facteurs qui s'activeraient discrètement. On le voit ici, l'arrivée d'Ahmed dans la rue ne se produit pas par accident. Elle est l'aboutissement d'une succession d'événements aussi expulsifs les uns que les autres.

Nous rejoignons sur ce point une conclusion de R. Lucchini qui dit qu' : « aucun déterminisme n'est en mesure d'expliquer pourquoi seule une infime minorité d'enfants qui vivent dans des conditions matérielles et familiales semblables partent pendant un certain temps dans la rue. Il est trop simple d'invoquer la misère, la violence, la promiscuité, l'instabilité des relations familiales et du couple parental, l'absence d'adultes responsables, la forte mobilité spatiale du groupe familial, le travail précoce de l'enfant dans la rue et dans l'informel, le manque de différenciation fonctionnelle de l'espace construit typique de nombreux bidonvilles, l'expulsion scolaire, etc. pour expliquer le départ de l'enfant. Considéré de manière isolée, un facteur, même important, n'explique rien. D'autre part, la simple addition des effets propres à chacun des facteurs n'est pas plus satisfaisante. Ce qui relie les facteurs entre eux, ce qui fait qu'un facteur devient un événement, se transforme éventuellement en rupture, dépend du sens que l'enfant lui attribue » (Lucchini, 1998 : 352). L'entrée dans la rue trame ainsi un parcours jonché d'épreuves qui, une à une, ne suffisent pas à décider l'enfant à

partir mais qui, ensemble, construisent une continuité d'expériences conduisant à quitter un milieu craint ou maltraitant.

2. Des fugues qui s'éternisent

Les récits des enfants mettent en relief un moment décisif de l'entrée dans la rue. Mais, pourrait-on dire, il ne suffit pas d'être dans la rue pour entrer dans la « carrière » d'enfant des rues. La rue devient le milieu ordinaire des enfants après une succession de fugues, qui semblent creuser la rupture initiale. Nous le voyons bien en reprenant l'histoire d'Ahmed. Après son départ du foyer paternel, il s'abrite discrètement chez des camarades, non loin de chez son père :

> *« Alors j'ai commencé à errer sans but. Ensuite, je suis allé chez des camarades de classe où je suis resté trois semaines. Très tôt, le matin je sortais traîner dans la rue avant que leurs parents ne se réveillent et je revenais tard le soir après qu'ils se soient couchés ».*

Mais lorsqu'il apprend que son père le recherche, il s'éloigne encore :

> *« Un jour, un de mes camarades m'a dit que mon père me cherchait partout, alors j'ai pris peur et j'ai décidé de partir plus loin. C'est ainsi qu'avec le peu d'argent que j'avais en poche je suis parti en ville à la gare routière des Pompiers ».*

Cette nouvelle fugue possède le même ressort que le refus de l'enfant de rentrer chez lui, la peur de la réaction de son père. Elle prolonge le premier départ, mais constitue une nouvelle étape dans le parcours d'Ahmed, qui rencontrera à la gare un enfant avec qui il partira pour Dakar (dans la deuxième partie de cet ouvrage, nous parlerons de l'initiation à la vie dans la rue, et du rôle déterminant joué par les aînés). L'entrée dans la rue semble ainsi la continuation du premier départ. La « fugue-refuge » (R. Lucchini) se transforme en éloignement durable au tournant d'événements (ici la crainte renouvelée de rencontrer

inopinément son père) qui renforcent la conviction de l'enfant que son milieu d'origine ne peut plus être son milieu de vie.

Les fugues peuvent également se reproduire, amplifier et complexifier pas à pas le motif du départ dans la rue. Prenons l'exemple d'Ali, un garçon de 15 ans. Apprenti mécanicien avant son départ dans la rue, sa première fugue (depuis plusieurs années) résulte d'un quiproquo :

> *« Je m'appelle Ali, j'ai 15 ans. Mon père s'appelle T. et ma mère M., je ne connais pas son nom de famille. Ils sont séparés. Je vivais avec mon père, ma tante et mes 3 demi-frères. Mon père m'avait mis dans un garage pour que j'apprenne la mécanique à la patte d'oie. Un jour, un chef de garage m'a demandé d'aller chercher le repas de midi chez lui, en me donnant 2000 Frs pour que je les remette à sa femme. J'ai mis l'argent dans ma poche et je suis parti chercher le repas. A mon arrivée chez lui, j'oublie de remettre l'argent à sa femme. J'amène le repas à l'atelier et j'oublie encore de lui parler de l'argent. Le lendemain matin, il m'appelle et me demande son argent. En ce moment je me souviens que je devais avoir laissé l'argent dans ma poche. Je le cherche en vain. Je vais à l'endroit où je garde ma tenue, je ne trouve rien. Alors je lui dis que j'ai perdu l'argent. Il répond que je l'ai plutôt volé et me frappe. Je vais voir le boutiquier d'à côté pour lui demander de me prêter 2000 Frs. Il me dit qu'il ne peut pas prendre ce risque d'autant plus qu'il ne sait pas quand je vais lui rendre son argent ».*

Ne pouvant pas rendre l'argent à son patron qui l'a frappé en conséquence, Ali finit par fuir, non sans avoir d'abord plaidé sa cause. Mais, comme nous l'apprenons lors d'une médiation familiale, l'enfant avait l'habitude de voler diverses choses dans la maison. Ce n'était donc pas la première fois qu'il était accusé d'un tel forfait sans pour autant que cela le conduise à la rue. Laissons Ali poursuivre :

> *« Alors, je retourne au garage malgré moi. Le monsieur continue à m'insulter. Il appelle mon père sur son portable en disant que celui-ci lui remboursera son argent quoi qu'il advienne. Avant que mon père n'arrive, un autre m'envoie chercher de la glace en sachet. En*

rapportant le seau de la dame qui m'a vendu la glace, j'en profite pour m'enfuir. C'est comme ça que je suis parti du garage et de la maison ».

Nous voyons ici que l'accusation de vol est suivie d'une punition et d'une humiliation de la part de son patron et en présence de ses autres camarades du garage. Il est aussi conscient qu'il risque de subir les foudres de son père et s'enfuit. Il fuit, mais reste aux environs, et se réfugie chez des amis. Ainsi, sa première fugue ne le conduit pas directement dans la rue. Au contraire, il cherche à retarder son départ vers celle-ci, ne se sentant pas doté de ressources nécessaires pour y vivre. Un exemple, s'il en faut, qui conforte l'idée que le mouvement vers la rue est un processus :

« Je suis allé chez un ami que j'ai connu dans un premier garage où j'étais avant. J'y ai passé 4 jours et j'ai quitté cette maison pour aller chez un autre ami ».

L'enfant mobilise d'abord ses ressources personnelles (ici le réseau des camarades) pour se tirer d'affaire. Quand il se rend compte qu'il ne peut y rester bien longtemps, il se convainc de rentrer chez lui. L'intention d'aller dans la rue n'est pas encore présente :

« Son père m'a dit qu'avant de pouvoir rester dans sa maison, il fallait que j'aille informer mon père sinon il ne me gardera pas chez lui. Alors je suis retourné chez moi, mais je n'ai pas osé entrer tout de suite. J'ai longtemps poireauté devant la maison, mais au bout d'un moment j'ai fini par me décider ».

Pourtant, son geste n'est pas couronné de succès :

« A peine suis-je entré dans la maison que mon père a commencé à m'insulter en disant que je lui faisais honte. Il m'a chassé de la maison et m'a demandé de ne plus y mettre les pieds. C'est ainsi que je suis parti en errant au hasard et j'ai atterri à la Patte d'Oie ».

Il semble que le rejet de son père soit le prolongement de celui de son patron, et renforce l'étiquette de voleur que des proches lui ont souvent

accolée. La rue est alors une échappatoire face à une impasse familiale. Le mouvement vers la rue est donc l'aboutissement d'un processus nourri par des contraintes de plus en plus expulsives.

La persistance (et non pas seulement la crainte) d'une expérience douloureuse peut également motiver la fugue d'un enfant, qui de fil en aiguille s'éternise. Le cas de Moussa est assez révélateur. Placé dans un *daara* à Saint-Louis, à plus de 500 kilomètres de sa famille, il s'ennuie et pleure les siens. L'éloignement est d'autant plus douloureux qu'il ne rejoint jamais sa famille, contrairement à ses co-pensionnaires. Après presque cinq dans cet établissement, il profite un jour d'être dehors à mendier pour s'enfuir et rejoindre ses parents :

> *« Je m'appelle Moussa. J'ai 15 ans et je suis né à B. Mon père avait deux femmes quand j'ai quitté la maison. Ma mère est la première. J'ai un grand frère, une grande sœur et deux petits frères. Mais ça c'était avant que je ne quitte la maison. Ma tante aussi avait un garçon et une fille. Mon père est cultivateur et il a un troupeau. Ma mère travaille dans les rizières et elle a quelques vaches aussi. Un des jeunes frères de mon père étudiait le Coran à Saint-Louis, un jour qu'il est venu à la maison en visite, il a dit beaucoup de bien de son* daara *et mon père a décidé qu'il fallait qu'il m'amène avec lui pour que j'étudie le Coran. Le problème là-bas, c'est qu'on s'ennuyait beaucoup. On n'avait pas le droit d'aller jouer au football, si jamais on le faisait on avait droit aux coups de fouet. Malgré tout on se cachait pour aller jouer au ballon. Il n'y avait pas de loisir. Moi j'aime beaucoup le football. J'y suis resté jusqu'en 2007, mais j'avais tellement la nostalgie de mes parents que je voulais rentrer. Depuis mon arrivée en 2002 je ne suis pas retourné à la maison. Même pas pour la fête de Tabaski, alors que la plupart des enfants avait le droit de rentrer voir leurs parents. Alors un jour, j'ai décidé de partir du* daara *avec un autre talibé. Nous sommes allés directement à la gare routière de Saint-Louis au petit matin ».*

Mais les retrouvailles annoncées n'ont pas lieu. Le bus les conduit à Dakar, où ils découvrent le monde de la rue :

> *« On est arrivé à Dakar vers le crépuscule. L'apprenti nous a fait descendre à Bountou Pikine. C'était la première fois que je venais à Dakar, et ce n'était pas ma destination première. Ce que je voulais c'est de rentrer chez moi. Je suis là parce que la première voiture que nous avons trouvée venait à Dakar ».*

Ce genre de récit donne à voir l'arrivée dans la rue comme un accident. Les récits de vie rappellent pourtant que ces accidents ne sont pas fortuits. Quelle que soit alors la véracité des propos des enfants, il importe avant tout de noter que les événements rapportés (bastonnades, humiliations, injustices, interdits) prolongent toujours un motif, enraciné dans une expérience longue devenue inconfortable ou insupportable pour l'enfant (Garcia Sanchez et al., 2009). Il y a donc des raisons qui *poussent* les enfants dans la rue, et ont trait à des conditions de vie auxquelles ils veulent échapper. Il peut s'agir de s'extirper d'une relation proprement redoutable avec un membre de sa famille ou de son école (cas de Ahmed ou Ibou) ; il peut s'agir de quitter un lieu sans attrait et décevant qui fait obstacle aux retrouvailles avec le monde familial valorisé et tenu pour perdu (cas de Moussa). Ces raisons peuvent s'entrecroiser. Il faut surtout retenir qu'elles s'inscrivent dans une continuité d'expériences, qu'elles se dessinent petit à petit. Elles ne relèvent pas d'un choix rationnel, au sens où l'entend la théorie économique, mais elles sont pourtant mûries, comme un fruit mûr qui tomberait sous l'assaut d'un coup de vent. Il importe donc de restituer l'épaisseur temporelle et l'expérience de l'entrée dans la rue : pour améliorer notre compréhension du phénomène, mais aussi notre diagnostic, établissant une structure de décision pour les intervenants sociaux, déterminant le travail entrepris ensuite.

3. Violences familiales et migrations

Comme l'avait laissé entrevoir la littérature que nous avons explorée, l'immigration (nationale ou internationale) est aussi un des motifs de la présence des enfants dans les rues de Dakar. Ils sont nombreux les

enfants venus autant des pays frontaliers que des régions intérieures à la faveur des vagues migratoires fuyant des zones arides devenues peu à peu improductives. Les récits des enfants mentionnent pourtant moins la sécheresse des terres que la dureté des relations familiales et les violences subies au sein du foyer d'éducation (maison ou *daara*), comme motif décisif du départ.

Nombreux sont aussi ceux qui échouent dans les rues de Dakar, conduits par les marabouts propriétaires de *daara*s itinérants ou saisonniers. Leur point de chute dans la ville est souvent constitué de maisons en construction, empruntées ou squattées. Les revenus de ces marabouts sont tirés des versements quotidiens des enfants astreints à la mendicité dans les rues de la capitale.

En guise d'illustration considérons Bourama un jeune de 21 ans, aujourd'hui en classe de 1ère. Il a été recueilli dans la rue par les éducateurs du centre Mak W-fet. Nous l'avons rencontré dans un centre d'hébergement pour enfant des rues à Kaolack. Il est arrivé dans la rue à l'âge de 10 ans et y a séjourné pendant deux ans. Aujourd'hui en institution et en apprentissage scolaire, il nous raconte rétrospectivement son expérience qui rappelle celle de plusieurs enfants encore dans la rue. Ce cas nous intéresse particulièrement puisqu'il montre comment migration et maltraitance se conjuguent pour noircir l'horizon de certains enfants des rues :

> *« Je m'appelle Bourama et j'ai 21 ans. Je suis malien mais mon père travaille en Guinée Conakry. Quand j'avais 8 ans ma mère m'a confié à un de ses cousins pour qu'il m'apprenne le Coran. Mon oncle m'a amené avec lui ainsi que beaucoup d'autres enfants au Sénégal, précisément à Mbour ».*

Le confiage est aussi une des pratiques courantes dans les sociétés africaines où les familles caractérisées par leur étendue débordent très largement l'unité nucléaire. Il a pour objectif de parfaire l'éducation de l'enfant en l'extrayant du cocon familial et en le confiant à un des

membres du réseau familial souvent proche dans la parenté ; ce dont s'éloignent les pratiques actuelles. Car il ressort des récits d'enfants mais aussi de travailleurs sociaux avec lesquels nous avons discuté, que les parents confient leurs enfants à des marabouts (Diop et Abimbola, 2006) sans aucun lien de parenté et souvent sans savoir où sont ils sont conduits. A tel point que règne actuellement une suspicion de trafic d'enfants, ou du moins de marchandage, mettant en prise les marabouts et les parents qui perçoivent parfois une quote-part de ce que gagnent leurs enfants en mendiant. Sans nous attarder sur ces rumeurs, retenons qu'à la souffrance affective de ces enfants très tôt arrachés à leur famille et communauté s'ajoute celle de l'exil dans un pays inconnu où ils sont souvent maltraités. Bourama poursuit :

> *« Là, nous étudiions et mendiions. Mais tant que le maître était présent les grands du* daara *n'osaient pas nous frapper mais dès qu'il tournait le dos on était battu souvent sans raison. Comme il voyageait beaucoup, on nous frappait tout le temps. Tous les jours on devait rapporter de l'argent, du riz ou du sucre. J'avais un ami dans le* daara. *On était tout le temps ensemble. Un jour, nous sommes revenus bredouilles et un des grands s'est mis à nous frapper. Il a commencé par mon ami. Il l'a tellement frappé que je me suis enfui pour ne pas subir la même chose ».*

La maltraitance, sans être propre à tous les *daara*s, est cependant monnaie courante. Les sévices corporels, la promiscuité, l'exigence de verser chaque jour une certaine somme et les mauvaises conditions de vie constituent le lot quotidien des enfants en apprentissage qui, pris individuellement, pourraient expliquer le glissement vers la rue de nombreux enfants. Certaines villes religieuses renferment un nombre impressionnant de *daaras*.

Bourama, pour sa part, quitte son *daara* pour se soustraire aux châtiments corporels. Mais, étranger dans un pays inconnu, dans une ville inconnue, il ne peut pas aller très loin. Laissons-le poursuivre son récit :

> *« Quand j'ai quitté le* daara*, je suis juste parti vers le nord. Vers le chemin d'où était venu le car qui nous a amené à Mbour. Mais j'étais petit et j'avais peur de me perdre et que personne ne me retrouve plus. Je ne suis donc pas allé loin. Je suis resté dans la ville, tout en me cachant des grands de notre* daara *qui pourraient éventuellement me chercher. Mais malheureusement je me suis fait prendre au bout de deux jours. Et ce jour, ils m'ont frappé comme jamais ils ne l'avaient fait. Ils m'ont d'abord déshabillé, m'ont frappé et ils ont versé de l'eau salée sur les blessures occasionnées par les coups ».*

On le voit ici, les sévices corporels subis par les enfants peuvent prendre des proportions dramatiques et s'apparenter à de la torture. Au service médical du Samusocial Sénégal de nombreux enfants sont orientés soit par les équipes mobiles, par les structures partenaires ou tout bonnement des âmes charitables qui les rencontrent dans la rue. La presse, qu'elle soit nationale ou internationale très souvent s'en fait l'écho (Prolongeau, 2009). Bourama continue de nous raconter :

> *« Quand ils m'ont frappé à leur guise, je suis sorti en courant. Mais tout de suite je me suis rendu compte que je ne pouvais pas aller loin car j'étais nu. Donc je courais en faisant le tour du* daara *pour ameuter le quartier. Les gens sont sortis et quelqu'un m'a donné des vêtements. Les vieux du quartier sont allés leur parler pour qu'ils ne nous battent plus. Les choses se sont calmées les quelques jours qui ont suivi. Depuis, j'avais la ferme intention de partir mais je suis resté encore quelques temps pour endormir leur méfiance. Et un beau jour, bien décidé, je suis parti. J'ai marché encore vers le nord et je suis allé jusqu'à la sortie de la ville. J'ai demandé à un automobiliste de m'amener à Kaolack. Je me suis souvenu qu'on était passé aussi par cette ville en venant. Arrivé à Kaolack je ne savais plus quel chemin prendre pour rentrer, ni par quel moyen rentrer au Mali. Je suis donc resté à errer dans les rues. Je me sentais perdu ».*

Bourama passera des jours à errer dans les rues de Kaolack avant que ne le rencontrent les éducateurs qui le conduiront à leur centre d'hébergement. Mais auparavant, Bourama a pu bénéficier de l'aide du voisinage qui a su le soustraire des brimades, du moins pour quelques

jours. Au plan local et dans le voisinage immédiat des *daaras*, des initiatives existent pour venir en aide aux enfants. C'est le cas des *Ndeyu daara* qui font office de marraines pour les enfants en leur garantissant souvent vêtements et nourriture et quelques soins médicaux de base. Les enfants d'un *daara* que nous avons visité à Saint-Louis bénéficient de cet élan de solidarité. Ainsi 70 femmes du groupement d'intérêt économique de *Ndioloffène* ont effectivement « adopté » chacune un talibé. A Djourbel, en plus de donner le repas quotidien aux enfants des *daaras* de Keur Goumack, les femmes ont pris l'initiative de récolter hebdomadairement 50 Frs par famille habitant le quartier. Cette somme est versée trimestriellement dans un compte commun prévu pour la prise en charge médicale des enfants. Lors de notre mission de terrain à Djourbel, nous avons justement assisté à la rencontre des maîtres coraniques du quartier qui discutaient de la prise en charge médicale des enfants de leurs *daaras* en prévision de l'hivernage où le syndrome palustre vient s'ajouter aux maladies récurrentes. Ce jour-là, nous avons pu voir les papiers relatifs au compte ainsi que la liste de médicaments, établie par le médecin de district, ainsi que la facture d'approvisionnement arrêtée à 594.300 Frs pour le trimestre en cours et datée du 29 juillet 2009, c'est-à-dire 5 jours avant notre visite.

A notre avis des initiatives de cette nature, à caractère préventif, gagneraient à être valorisées et démultipliées même si pour l'instant elles peinent à contenir le flux d'enfants qui vient s'échouer dans les rues de Dakar.

Ainsi, l'arrivée dans la rue paraît s'inscrire dans un processus de distanciation avec le monde familial ou éducatif, devenu menaçant. C'est un mouvement progressif, qui passe par l'amplification et la confirmation d'un motif de rupture. Mais il passe aussi par une expérimentation progressive de la rue. Les récits des enfants laissent ainsi voir l'attrait que la rue vient à exercer sur eux.

Chapitre 2 - Des enfants *attirés* par la rue

Nous nous sommes concentrés jusque là sur ce qui *pousse* les enfants à rejoindre la rue. Pour comprendre comment ils deviennent enfants des rues et pourquoi ils ne retournent pas dans leur milieu d'origine, quand bien même celui-ci semblerait accueillant, il nous faut encore explorer ce qui les *attire* dans les rues. Ces facteurs « *pull* », ainsi qualifiés par les historiens des migrations, ont à voir avec les représentations qu'ont les enfants de la ville avant d'y migrer, et un moment d'exploration initiatique, de découverte des ressources qui s'y trouvent et permettent d'y demeurer.

De nouveau, on peut compléter l'explication en affirmant que l'arrivée dans la rue répond à une idéalisation de l'espace urbain et des ressources qu'il convoie. Mais on ne doit pas s'arrêter si tôt en chemin, sauf à se satisfaire d'un niveau d'explication très général et peu ajusté aux récits et à l'expérience des enfants. L'attirance, comme la répulsion, s'écrivent en pointillés et se déploient comme le sens d'une expérience devenue un ressort pour agir.

Les enfants nous parlent bien des « charmes » qu'exerce Dakar, avant leur départ. Qu'ils viennent de la capitale ou non, ils imaginent pouvoir vivre correctement en quittant l'endroit où ils vivaient. L'ailleurs constitue pour les enfants un espace à conquérir. Cette représentation n'est pas qu'un état mental auquel accèderait l'enquêteur au cours de l'entretien. Elle s'ancre sur des expériences diverses (conversations, informations, fugues) qui font de la ville et de la vie qui les y attend un environnement porteur d'espoirs. En outre, les enfants nous racontent les premiers temps passés dans la rue comme une épreuve réussie, que l'on pourrait qualifier d'initiation, au sens où elle paraît soit convaincre l'enfant qu'il a intérêt à rester dans la rue (mais cette formulation exagère sans doute la complexité du processus décisionnel de l'acteur), soit au moins lui montrer qu'il est possible d'y rester.

1. Les attraits de la grande ville

Les enfants nous disaient que Dakar était pour eux une sorte d'Eldorado avant de rejoindre ses rues. Certains imaginaient y trouver leur pain, mais aussi pouvoir y trouver des ressources et aider indirectement leur famille. D'autres y voyaient un espace de jeu et de liberté, incomparablement plus ludique que le *daara* ou d'autres endroits de socialisation. La ville attire et nourrit un imaginaire de réussite économique et de liberté. On peut alors rejoindre la rue sur « un coup de tête », mais dont les circonstances ne sont pas anodines, comme le relate Lahat :

> *« A la dernière fête de Korité, nous avions quelques jours de vacances même si on ne rentrait pas chez nous. Nous ne faisions rien de nos jours à part aller mendier. Un après midi, le maître était allé à la mosquée, nous en avons profité pour aller jouer au football. A son retour, il a trouvé la maison vide et il s'est fâché. Il nous a donc tous frappés. A chaque fois que quelque chose se perdait dans la maison, il nous rassemblait tous et il nous donnait des coups. C'est parce qu'il nous frappait fort que je suis parti sinon j'étudiais bien le Coran ».*

La rue, attire ainsi des enfants, dont les milieux de vie (famille ou *daara*) sont devenus des repoussoirs. L'exemple de Lahat montre bien que la distinction entre des facteurs *push* et *pull* est avant tout analytique. En pratique, de tels aspects s'entremêlent et se renforcent mutuellement : l'attrait de la rue accentue l'inhospitalité, le rejet ou le dégoût du foyer, tandis que de mauvaises conditions de vie renforcent l'attrait de l'espace public.

Une analyse rapide pourrait tenir ces représentations pour des formes d'idéalisation de la réalité, voire de mystification – servant à justifier vis-à-vis de l'enquêteur, ou vis-à-vis de soi, et accepter tant bien que mal, une expérience biographique regrettable. Néanmoins, un regard plus attentif à la construction des récits observe que de telles représentations sont ancrées sur des « réserves d'expérience » (A. Schütz) et de sens, qui fournissent un arrière-plan d'intelligibilité des conduites, et interdisent de

s'en tenir à une position de surplomb et de soupçon vis-à-vis des motivations des enfants. Ces réserves d'expérience et de sens sont ainsi le fruit d'apprentissages divers, tant du point de vue de leur objet (ce que l'on apprend de la rue) que de leur modalité (comment on l'apprend). La première fugue est ainsi un moment propice pour apprendre des combines qui permettront de survivre. L'histoire d'Ahmed est à nouveau instructive. Nous en reprenons le cours, alors qu'il vient de fuguer de chez son père, se sait recherché par lui, et veut s'éloigner encore plus. Il se rend alors à la gare routière, et rencontre un enfant qui vient à l'aider :

> *« Là, j'ai rencontré un garçon qui m'a demandé d'où je venais. Je lui ai dit que j'ai fugué de chez moi. Il me dit que lui aussi, il y a quelques temps. Je lui demande où il va. Il me répond qu'il va chercher de la ferraille pour la revendre. Je lui demande si je peux venir avec lui. Il dit oui. Alors, je suis parti avec lui et on a cherché de la ferraille que nous avons revendue à Petersen. Nous avons pu récolter 4000 Frs ce jour-là. Chacun a eu 2000 Frs ».*

Avec cet argent, les enfants s'offrent de quoi manger et quelques menus plaisirs. Notons qu'Ahmed est d'abord assez prudent avec son argent, et tient à assurer les lendemains :

> « *On s'est payé le petit déjeuner. Ensuite, il a utilisé son argent pour acheter des cigarettes et du diluant, tandis que moi j'ai gardé mon argent pour les repas suivants* ».

Le partage des gains constitue alors, pour le nouveau venu, un moyen de participer au groupe, lui permettant de bénéficier, par la suite, des solidarités qui s'y déploient. Son compagnon le mène dans un endroit où passer sa première nuit dans la rue, où ils rencontrent d'autres enfants, qui acceptent sa présence :

> *« La nuit, il m'a montré où dormir dans une vieille voiture stationnée dans un coin de la gare routière. Nous avons trouvé là d'autres enfants des rues. Il fait les présentations et ceux-là m'ont demandé si j'étais nouveau dans la rue. J'ai répondu oui et ils m'ont fait de la place pour dormir dans le car ».*

Quand Ahmed rejoint les rues de Dakar, il n'est donc pas sans savoir comment s'y débrouiller : il a déjà réussi à s'y nourrir, à y dormir, à y être accueilli par d'autres enfants. Ainsi, une forme minimale de l'attrait des villes tient en l'assurance d'y trouver de quoi survivre. Nous n'avons pas rencontré d'enfants installés dans les rues qui nous aient dit avoir douté, au moment de rejoindre durablement la rue, des ressources qu'ils pourraient y mobiliser pour satisfaire des besoins élémentaires, comme manger ou dormir. A cet égard, il importe de remarquer que les enfants, appelés par le Samusocial Sénégal et ailleurs « talibés fugueurs », sont aguerris, avant d'entrer dans la « carrière » d'enfant des rues, à un usage économique de l'espace public (la mendicité), qui constituera une compétence importante pour gagner de quoi se nourrir et acheter d'autres biens, pour se déplacer aussi. Le cas de Omar est assez édifiant à cet égard.

Lors d'une thérapie de groupe, animée au Samusocial Sénégal par le psychologue, Omar raconte son « émerveillement » (notes de terrain), répété devant des talibés venus demander l'aumône à sa porte, possédant de l'argent, des vêtements ou de la volaille, gagnés sans difficulté apparente. Omar déclare qu'il s'est un jour décidé à les rejoindre, « pour à son tour avoir les mêmes choses » (notes de terrain). Il garde ses gains chez lui, dans des cachettes. Puis il multiplie les fugues de l'école, de chez lui, puis du *daara* où sa mère l'a placé. L'espace public exerce un attrait de moins en moins résistible auprès d'Omar.

L'attrait de la rue peut donc se nourrir d'enquêtes, au sens où des enfants éprouvent ce qui les interroge, les intrigue, les sollicite. L'imitation apparaît comme une façon ordinaire de mener l'enquête, ainsi que le remarque d'ailleurs Bernard Pirot. Selon lui, « la plupart des départs dans la rue sont, en effet la conséquence d'un mélange de contraintes extérieures plus ou moins graves, et d'initiatives prises par l'enfant lui-même. L'imitation peut être un facteur déterminant : certains enfants en voie de marginalisation se laissent plus ou moins facilement entraîner par des groupes de la rue, et d'autres choisissent délibérément de les suivre.

Il convient également de noter que, sauf cas extrêmes toujours possibles, la rupture entre l'enfant et sa famille n'est pas subite, mais est plutôt l'aboutissement d'un processus de rejet réciproque plus ou moins long. Dans de nombreux cas le départ de l'enfant est progressif, et lié à l'apprentissage de la vie dans la rue ». (Pirot, 2004 : 72). Omar continue :

> *« Chez moi, tout était de ma faute. Quand une chose était perdue c'est moi qui l'avais volé. Quand il fallait punir c'est moi qu'on punissait. Et moi, pour fuir tout ça je sortais jouer avec des enfants dans la rue. Tous les jours, je ne rentrais que pour dormir. Pour ça aussi j'étais souvent puni. Un jour ma mère m'a même dit que c'est de ma faute si mon père l'a abandonnée. Elle a dit que j'étais la source de tous ses problèmes. Je ne me sentais pas bien chez moi. Alors je suis parti pour ne pas revenir. Je suis allé retrouver mes amis dans la rue ».*

Cet apprentissage peut être mimétique, mais aussi exploratoire et faire la preuve, pour l'enfant lui-même d'une autonomie parfois grisante. Ousmane, qui a appris à mendier aux côtés de sa tante après la séparation de ses parents, qui a mendié en sa compagnie et avec ses frères pendant plusieurs années (sans pour autant vivre dans la rue), s'est mis petit à petit à son compte, sans redistribuer ses revenus au foyer, en rentrant de moins en moins dans la concession familiale.

Mais les attraits de la rue se retrouvent aussi au fil de conversations ou de récits, plus subrepticement. En témoigne Babacar, un garçon de 18 ans rencontré lors d'une maraude. Il vivait à Touba avec sa grand-mère, sa mère et deux de ses oncles. Il y travaillait comme apprenti chauffeur et devait même passer son permis de conduire. Il avait un ami fakhman à Dakar. A chaque fois que ce dernier venait à Touba pour les fêtes religieuses, il lui racontait la vie de fakhman : la liberté, l'autonomie, la vie au grand air, le groupe d'amis, la débrouillardise, l'aventure et ainsi de suite. Au point de persuader Babacar d'en faire l'expérience. Un jour il l'accompagne à Dakar. C'était il y a un an. Depuis, Babacar vit dans la rue et a renoncé à son apprentissage. S'il regrette son choix, il montre aussi que la ville est une source d'attraction, sur la base de récits

passionnants, et une force d'attraction, sur place, qui rend le retour compliqué, en dépit des remords. La rue a aussi exercé son charme sur Khadim qui ne la connaît qu'à travers le clinquant que son frère rapporte à la maison. Il nous raconte cette attirance à laquelle il a fini par succomber :

> *« Mon frère était parti très tôt dans la rue. Il vivait là-bas mais il revenait toujours pour la Tabaski et la Korité. A chaque fois qu'il venait, il avait de beaux vêtements et il apportait de l'argent à ma mère. Pourtant, il me disait qu'il n'aimait pas la vie qu'il menait et que c'est dur de vivre dans la rue. Mais moi je ne le croyais pas. Je voyais qu'il était toujours bien habillé et avait de l'argent sur lui. A chaque fois qu'il venait à la maison, je me mettais à rêver. Je voulais avoir les mêmes choses que lui. Je voulais aller dans la rue comme lui. Il m'en a dissuadé en menaçant de me taper mais un jour je suis parti et j'étais content de partir. Mais je ne savais pas ce que j'allais trouver ».*

La vie dans la rue, de fait, renforce vite la conviction que l'on peut y vivre. Elle attire et retient, notamment parce que l'on sait vite comment s'y débrouiller. Des solidarités se mettent alors rapidement en œuvre, qui installent l'enfant dans la rue plus ou moins durablement.

2. Initiation et hospitalité

L'attirance qu'exerce la rue sur les enfants n'est visiblement pas rapportée à un événement discret. Elle ne surgit pas du jour au lendemain, ni n'est le fruit d'une délibération. Nous avons vu qu'elle se construisait à partir d'expériences diverses. Celles-ci réservaient des compétences utiles aux enfants (la mendicité pour d'anciens talibés par exemple) et leur donnaient un avant-goût prometteur de la vie dans la rue (notamment dans les récits d'anciens). L'imitation, l'expérimentation, la persuasion sont les modalités ordinaires de cette attirance. Elles soulignent aussi le rôle de personnes déjà expérimentées à la vie dans la rue, qui motivent le départ des enfants : non pas seulement ni toujours

parce qu'elles feraient miroiter un univers fabuleux aux enfants, mais plutôt parce qu'elles ont tracé une voie à suivre et donnent des gages de réussite des épreuves à affronter (dont les plus communes sont de se nourrir, de trouver refuge, de gagner de l'argent, et de se divertir).

Aussi voudrions-nous nous attarder sur ces personnes (souvent des enfants), qui en initient d'autres au monde de la rue et les y accueillent. Nous voudrions aborder ce point sous l'angle des solidarités qui, même minimales, semblent déterminantes dans l'entrée dans la « carrière » d'enfants des rues. Le récit suivant tiré de notre carnet de bord montre combien la solidarité et l'entraide dans des conditions de vie aussi extrêmes, peuvent influer sur la nature des liens qui se créent dans ce milieu. Lors d'une maraude de jour, nous rencontrons un garçon qui avait fugué du centre quelques jours plus tôt. Cette fugue intriguait l'équipe du Samusocial d'autant plus que l'enfant semblait bien intégré au groupe en hébergement et semblait avoir adopté le rythme de vie du centre. Au cours de cette rencontre, il nous confie les raisons de son comportement :

> *Sur le site de B. nous avons rencontré Malick cet enfant de 12 ans dont les nombreuses fugues intriguaient le personnel du Samusocial. Il était venu me prendre la main doucement alors que je discutais avec les jeunes. Je me retourne vers lui je vois son large sourire sur le visage. Il avait une hygiène déplorable et avait même maigri en quelques jours. On se salue et je tire légèrement sa main toujours dans la mienne pour l'entraîner à l'écart du groupe. A quelques mètres de là, je lui demande comment il va. Il me répond que ça va. Alors que lui demande pourquoi il a quitté le centre encore une fois. Il me désigne discrètement un jeune adulte dans le groupe, en me disant « c'est mon ami. C'est le seul qui m'a aidé quand je suis arrivé dans la rue. Quand je suis au centre il me manque, je pense à lui. Alors je fugue pour venir le retrouver. Ici c'est grâce à lui que personne ne me fait du mal. Il est tout pour moi ».*

Les enfants ont souvent des comportements qui peuvent surprendre. On serait tenté de se demander ce qui les pousse si souvent à troquer la vie

confortable du centre d'accueil, dont ils louent pourtant la qualité du service, pour une vie de rue faite de privations. Au nombre des explications qu'ils fournissent, figure en bonne place l'envie de retrouver un ami, dont la rencontre a été déterminante dans la carrière de rue. Le plus clair du temps c'est un devancier qui montre la voie, et ce faisant, facilite l'entrée dans la « carrière » de rue. Ces solidarités peuvent d'abord prendre la forme de conseils et de coups de mains, précieux pour se diriger dans un environnement que l'on connaît mal. Elles peuvent également se traduire par des encouragements collectifs, quand le départ dans la rue se fait à plusieurs, lors de fugues du *daara* notamment. Ecoutons le récit de Papis, un garçon de 17 ans rencontré en maraude :

> *« Je vivais à Thiaroye avec ma grand-mère et mes frères. Je n'étais pas très brillant à l'école. Alors, un jour alors que j'avais à peu près 12 ou 13 ans, ils décident de m'amener dans un* daara *à Touba. Je n'aimais pas le* daara *et en plus on était battus pour un rien ».*

L'échappatoire est collective, et un plan est défini et réalisé par les fugueurs pour rejoindre Dakar :

> *« Je décidai donc de fuguer avec d'autres enfants du* daara. *Au début nous sommes allés à la gare routière de Touba pour mendier. Quand nous avons eu suffisamment pour payer le billet, nous sommes venus à Dakar ».*

Il ne s'agit pas, soulignons-le, d'idéaliser ou de surestimer la force de telles solidarités, mais simplement de constater leur efficacité. Ainsi, c'est en groupe que les enfants échappés du *daara* ont trouvé les moyens d'aller à Dakar. Les liens se sont vite défaits, repris par d'autres :

> *« On s'est séparés à notre arrivée. Moi j'ai été conduit sur le site de G. par d'autres enfants que j'ai rencontrés dans la rue ».*

L'arrivée sur un territoire implique systématiquement le consentement de ses occupants auprès desquels les nouveaux arrivants sont introduits par des anciens. L'histoire déjà racontée par Ahmed est à nouveau instructive :

> *« La nuit, il m'a montré où dormir dans une vielle voiture stationnée dans un coin de la gare routière. Nous avons trouvé là d'autres enfants des rues. Il fait les présentations et ceux-là m'ont demandé si j'étais nouveau dans la rue. J'ai répondu oui et ils m'ont fait de la place ».*

Très vite, le nouvel arrivant apprend à se débrouiller, en participant aux activités du groupe :

> *« Le lendemain, à notre réveil, ils m'ont annoncé qu'ils vont faire du « diookh » (voler) et m'ont demandé si je voulais venir. Je réponds oui et nous partons la gare routière. Là ils se sont dispersés en se faufilant entre les étals des commerçants. Moi je n'avais qu'à tenir le sachet dans lequel ils viendraient mettre tous les objets dérobés en les suivant à distance. Ce jour, ils ont volé beaucoup de vêtements et m'en ont donné deux. Ensuite on est retourné à la vielle voiture à P. ».*

Très vite, il se fond dans le groupe en participant à ses activités. Il se sent admis, accepté. Pour mieux s'intégrer, il participe dès le premier jour à une activité de groupe durant laquelle il est investi d'une mission. Il est responsabilisé puis récompensé. Des liens se créent et se renforcent au fil du temps. On peut aisément imaginer quelle importance peuvent revêtir de tels ressentis chez un enfant habitué à être maltraité. D'autres formes de mutualité peuvent jouer un rôle important pour maintenir les enfants dans la rue. Ce sont des formes de commerce ou d'échange qui leur offrent des ressources économiques mais aussi des formes de reconnaissance pour le travail accompli. Enfin, on peut faire l'hypothèse que certains événements confortent des nouveaux venus dans l'idée que la rue est un environnement où l'on peut compter sur des liens forts. L'épisode que nous allons relater atteste d'une solidarité réelle (dont d'aucuns s'étonneraient sans doute) entre des enfants d'un même groupe, au moment où l'un d'eux est menacé de mort, après un accident. Voici des extraits du carnet de terrain :

> *Ce vendredi 27 septembre 2008 vers 11 heures, j'étais occupée à terminer la transcription d'une maraude quand j'entends quelqu'un qui frappait bruyamment à la porte d'entrée du centre. Soudainement la personne en question pousse la porte d'entrée avec force. Je tourne la*

tête vers la fenêtre sur ma droite pour voir qui venait, et je reconnus tout de suite un des garçons qu'on avait l'habitude de trouver à X. et qui s'est déplacé avec les autres dans une centrale électrique. Il déboule torse nu avec une grimace qui me donne des frissons. Je pense tout de suite à un coup de couteau lors d'une bagarre comme il en arrive souvent. Le temps que je me lève de ma chaise pour aller voir ce qui se passait, il était allongé par terre dans le cabinet médical. J'aperçois ses blessures au bras. Elles n'étaient pas profondes mais nombreuses sur toute l'étendu du bras. En sortant de la salle de réunion pour aller voir de plus près, je rencontre les deux autres garçons qui l'accompagnaient. L'un d'eux me salue sans attendre ma réponse, il m'annonce :

« - Nous avons amené un malade
- Qu'est ce qui lui est arrivé ?
- Il a été brûlé par le courant
- Comment ça s'est passé ?
- On était à cet endroit où vous nous avez trouvé la dernière fois. Comme il pleuvait, on est allé se réfugier dans le bâtiment qui se trouve là. Lui était dans une autre petite pièce où il y avait des fils électriques sectionnés. Et à un moment donné les fils ont pris feu. On l'a vu qui était traversé de spasmes et au bout d'une minute il est tombé raide avec la respiration bloquée, les yeux convulsés. Il ne respirait plus pendant un moment. On l'a tiré par les jambes pour le sortir. Ensuite on lui a appuyé le thorax. On lui a aussi donné du lait. Au bout de quelques minutes il s'est réveillé tout seul. Et on l'a amené ici ».

Comme nous pouvons le noter dans ce passage, les rapports entre les enfants et l'espace urbain peuvent être ambigus et violents. Ils y rencontrent nombres de périls qui seraient de nature à les dissuader d'y rester. Cependant, la solidarité de groupe aidant, les enfants ne sont pas seuls dans les épreuves qu'ils traversent. Le rôle joué par le collectif est persuasif et pèse lourd dans la décision de l'enfant de demeurer dans la rue, même quand les conditions de vie se veulent dissuasives.

De la cour, je peux voir que Cheikh qui était là depuis plusieurs jours pour soigner un palu, s'était levé de son lit pour laisser la place au malade qui venait d'arriver. Il sortit de la salle d'hospitalisation et

> *demanda à Evelyne (la ménagère) un matelas ou une natte pour les accompagnants. Ensuite, il est allé s'asseoir près du lit d'Aliou, un autre malade qui était là pour suivre un traitement. Lui aussi s'était assis sur le lit en face du blessé. Tous les deux se mettent alors à lui poser des questions sur ses blessures et à le consoler. Ils se connaissent tous et discutent entre eux.*

Dans le registre des formes de solidarité en cours dans la rue, l'assistance lors d'épreuves extra-ordinaires n'est pas négligeable. Cheikh dont nous parlons dans ces notes de terrain, est un jeune que nous avons pris l'habitude d'appeler l'ambulancier car c'est toujours lui qui conduit au centre du Samusocial Sénégal les enfants malades ou blessés. Il arrive souvent aussi que les médecins l'utilisent comme relais auprès d'autres enfants pour les rendez-vous médicaux ou le suivi des traitements.

L'espace public n'exerce donc pas une attraction sur les enfants comme un mirage. Les enfants rejoignent la rue, munis d'expériences et de compétences qui fondent leurs espoirs. Les enfants que nous rencontrons et qui ont passé un temps important dans la rue, ont en commun d'avoir nourri ces espoirs, aux premiers temps de leur arrivée dans la rue, par des usages de l'espace public que l'on pourrait qualifier de convaincants, et par la mobilisation rapide de collectifs éphémères et de solidarités efficaces. La rue, pour ceux qui y seront resté, n'apparaît pas d'abord comme un monde sans règles ni signification. Au contraire, s'y nouent rapidement des liens qui peuvent avoir valeur de découverte et de bienfaits pour les enfants.

Ainsi, la compréhension des trajectoires d'exclusion des enfants gagne à intégrer les facteurs qui attirent les enfants dans la rue, autant que les troubles rencontrés dans le monde familial ou éducatif, qui préfigurent et rendent compte du départ. La rue fait l'objet d'une expérimentation progressive, et apparaît petit à petit comme une réponse aux problèmes familiaux. On peut même penser que sa découverte amplifie le trouble augural et lui donne une valeur de rupture.

Au bout du compte, il semble que les forces de rappel familiales se dissipent et que la rue devienne un milieu satisfaisant. Une précision s'impose immédiatement : comment en effet qualifier de satisfaisant un espace aussi extrême ? Nous employons ce terme par analogie avec son usage en économie. Satisfaction est synonyme d'utilité : au regard des épreuves familiales, vivre dans la rue est bel et bien utile ou satisfaisant pour les enfants. Vivre dans la rue n'est pas la solution la plus rationnelle, toute chose égale par ailleurs, pour faire face aux problèmes rencontrés par les enfants. Mais étant donnée l'histoire de leurs problèmes, vivre dans la rue devient une solution rationnelle, pas la meilleure qui soit, mais assurément assez satisfaisante pour durer.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes, lorsque l'on vient à s'intéresser aux conditions extrêmes dans lesquelles vivent les enfants dans la rue.

Partie II – DES CONDITIONS DE VIE EXTREMES

La partie précédente s'est intéressée au mouvement d'arrivée dans la rue. La rue y est apparue comme un horizon face aux problèmes rencontrés par les enfants, et petit à petit comme une solution « satisfaisante ». Dans cette partie, nous nous attachons plus particulièrement aux conditions de vie dans la rue.

L'initiation des enfants peut laisser penser que la rue est un milieu où l'on peut vivre facilement à condition de se montrer débrouillard et inventif. Pourtant la réalité est plus sombre. Les enfants occupent un espace précaire, où ils sont exposés à tes atteintes de toutes sortes, venant de l'extérieur, mais aussi de l'intérieur des groupes auxquels ils appartiennent. Leur situation se caractérise par une vulnérabilité généralisée (chapitre 3).

La vie en groupe apparaît alors comme une réponse organisée à la précarité et aux menaces de la survie. Le second chapitre de cette partie essaie d'explorer les conditions de regroupement des enfants, et leurs modes d'organisation au sein de collectifs qui apportent une forme de stabilité dans le cours d'existences chahutées (chapitre 4).

Chapitre 3 – Expositions et vulnérabilités

En tant que lieu de vie la rue a la particularité d'être ouverte, exposant de fait les enfants au regard d'autrui. Ce qui en fait aussi un lieu de « frottements et d'affrontements » (Morelle, 2007).

Les enfants sont exposés à plusieurs niveaux. Sur un plan matériel, le dénuement caractérise leur mode de vie, et il faut lutter pour survivre. La précarité de leur habitat et leur visibilité dans l'espace public les exposent également à des menaces sanitaires, mais aussi sociales (stigmatisation, répression). Les dangers auxquels sont confrontés les enfants sont donc

à rapporter à l'exigence de s'adapter au milieu hostile qu'est la rue, transformée en lieu de vie.

Les enfants des rues développent des stratégies adaptatives qui composent à la fois leur survie et leur exclusion. Comme le dit Annick Combier « l'enfant de la rue est à l'école de la souffrance et de l'endurance, mais cela ne signifie pas du tout qu'il en soit l'éternelle victime accablée. La vitalité que lui demande cet apprentissage accéléré est un acquis exceptionnel auquel il recourt au quotidien. En réalité ces enfants que l'on traite si facilement « d'inadaptés » le sont au-delà de la moyenne, parce que l'effort d'adaptation qui leur est demandé dans des conditions défavorables est intense ». (1994 : 59)

Certains psychologues vont même jusqu'à identifier chez certains de ces enfants une forme de « suradaptation paradoxale » (Douville, 2001) qui désigne l'état d'enfants se mouvant avec aisance dans des environnements *a priori* hostiles voire invivables, faisant alors preuve de capacités d'adaptation supérieures à la normale. Le concept de « suradaptation paradoxale » propose également une explication psychopathologique au fait que certains enfants soient particulièrement récalcitrants aux soins que l'on peut leur proposer, et que le travail social soit plus lent et plus difficile alors même qu'ils sont les plus exclus et en danger. Il propose enfin une explication aux difficultés d'adaptation, voire aux crises violentes que peuvent connaître les enfants lorsqu'ils sont amenés à quitter la rue et les repères auxquels ils se sont sur-adaptés.

Les épreuves dans la rue sont nombreuses ; nous en observerons quelques-unes pour analyser les stratégies que les enfants développent pour y faire face : les multiples « petites » épreuves du quotidien, liées directement aux impératifs d'assurer sa propre survie dans la rue ; les difficultés liées aux problèmes de santé, auxquels ils sont surexposés et qu'il leur est difficile de traiter convenablement ; la stigmatisation dont les enfants sont victimes et les souffrances psychologiques qu'elle

génère ; la violence omniprésente dans le quotidien de la rue ; enfin, la mort et le rapport qu'entretiennent avec elle les enfants des rues.

1. Précarité et perméabilité de l'environnement

Le dénuement des enfants, la précarité de leur habitat, les expose notamment à la saleté et aux intempéries. La survie est une vie dure, inconfortable, où l'espace occupé paraît toujours perméable aux atteintes de l'extérieur.

Tidiane, enfant de 14 ans qui a passé un an dans la rue puis a été raccompagné en famille par le Samusocial, nous raconte les difficultés rencontrées dans sa vie de rue :

> *« On rencontre de dures épreuves dans la rue. Par exemple quand il pleut, tu ne connais personne et que tu as du mal à trouver quelque part où t'abriter ; ou que tu désires des choses élémentaires que tu n'arrives pas à te procurer. Quand le soleil tape dur et que tu n'as pas de chaussures aux pieds. Quand tes habits sont sales et que tu n'arrives pas à les laver. Ou alors quand tu rencontres un garçon plus fort que toi qui te tabasse sans raison. C'est dur ».*

Ainsi donc, la vie en rue est faite d'une telle précarité que les besoins fondamentaux trouvent difficilement satisfaction. Chaque saison, avec son lot de défis, accentue le sentiment de privation au fur et à mesure que se déroule la « carrière » de rue. A la souffrance physique s'ajoute celle, psychologique, plus diffuse, sur laquelle les enfants s'étendent très peu. Tidiane insiste :

> *« La vie dans la rue est dure ; il faut se débrouiller pour tout. Il faut tout faire soi-même. Personne ne te trouvera à manger à ta place et personne n'ira te chercher de l'eau pour boire ou des vêtements contre le froid. Tu te débrouilles toujours tout seul ».*

A la précarité des conditions de vie, s'ajoutent les menaces de l'environnement et de ses usagers. Les enfants doivent affronter entre

autres la question de la sécurité, ils doivent savoir dénicher des endroits où dormir, sans être certains d'y rester longtemps. L'extrait suivant est tiré du récit d'un enfant de 12 ans qui a déjà passé près de 3 ans dans la rue, avec plusieurs séjours en institutions rythmés par des fugues :

> *« Un jour j'étais avec un certain Abo, je lui fais remarquer que l'hivernage approche et comme le mur du stade près duquel nous avions l'habitude de nous abriter à été démoli, nous allions avoir des difficultés pour être en sécurité. Je lui ai donc suggéré qu'on devrait aller au « centre social » pour quelques temps*[17] *».*

Le choix des endroits investis pour dormir répond à la nécessité de se soustraire aux intempéries, aux rôdeurs et autres prédateurs. Quand les plus petits, en groupe, se réfugient dans des endroits comme les marchés, les mosquées ou les épaves de voitures, les plus grands, mais surtout les plus hardis, construisent des abris avec du matériau de récupération dans les interstices de la ville. Dans la rue où ils ont été poussés par la dynamique de l'exclusion, où l'environnement est des plus dissuasifs, ils trouvent les moyens de mieux s'y intégrer en puisant dans leurs ressources personnelles et celles de la rue.

Mais, même protégés, les enfants ne sont pas toujours à l'abri d'agresseurs. L'heure du sommeil est un moment de vulnérabilité qui les expose particulièrement à la violence des autres occupants de la rue. Quand l'abri habituel d'Abo et de son camarade n'est plus viable ils envisagent une entrée temporaire en institution. Le refuge en structure d'hébergement est parfois pour les enfants une stratégie adaptative.

Les enfants des rues font preuve d'une intelligence de la rue qui les amène à être plus prévoyants, à anticiper les menaces qui pourraient se présenter. Il est vrai qu'ils vivent dans une immédiateté où les activités sont tournées autour de la satisfaction des besoins élémentaires, où il faut par exemple aller à la recherche quotidiennement renouvelée de l'eau, de la nourriture, d'un endroit où dormir. Mais cette routinisation de

[17] Certains enfants disent « centre social » au lieu de Samusocial

la vie les conduit à adopter des stratégies d'acteurs rationnels en prévision de mauvaises surprises ; les enfants déploient une intelligence des relations sociales, qui les incite à privilégier tel regroupement plutôt que tel autre, pour faire face à tel type de situation. Par exemple, dans l'extrait suivant, de jeunes talibés ont trouvé dans le regroupement et la solidarité le moyen de se défendre contre les rackets et les abus sexuels. Ali, talibé de 10 ans rencontré à P., nous raconte :

> *« Nous sommes toujours ensemble parce ça nous permet de nous défendre contre les grands qui veulent nous prendre notre argent ou nous faire du « grec »*[18]*. L'autre jour un grand a essayé de le faire à l'un de nous alors que nous dormions. Il a crié pour nous réveiller et nous nous sommes tous rués sur lui et le grand a fui. Quand nous sommes ensemble, nous nous défendons mieux c'est pourquoi nous ne nous séparons pas ».*

Nous assistons à la formation d'un groupe semblable à ceux que Stéphane Tessier qualifie d'utilitaires (Tessier, 1998 : 56), constitués autour d'une activité déterminée : l'exigence sécuritaire. Les conditions de vie des enfants se caractérisent ainsi par leur précarité, et leur perméabilité à diverses formes d'atteintes et d'agressions corporelles. La maladie compte parmi elles. Nous tenons à y consacrer toute la partie suivante, tant les enfants paraissent exposés et vulnérables en terme de santé.

2. Les maladies

Dans la rue, les enfants acculés à l'obligation de survie, parent au plus urgent : se nourrir, se protéger. L'hygiène, la santé ou l'habillement ne sont dès lors pas dans l'ordre des priorités. Ils sont nombreux à souffrir de maladies diverses à causes de leurs conditions de vie déplorables, en particulier de nombreuses plaies et traumatismes qui se surinfectent faute de soins. 50% des pathologies traitées par les médecins du Samusocial

[18] Expression courante des enfants des rues pour définir l'acte homosexuel.

Sénégal sont des plaies et des traumatismes directement liés aux modes de vie en rue des enfants (Samusocial Sénégal, 2010). Ils souffrent aussi du paludisme, de la tuberculose, de la gale et de toutes les pathologies liées au manque d'hygiène. Enfin ils sont soumis aux risques liés à toutes les infections sexuellement transmissibles, en particulier le VIH.

La scène qui suit nous montre comment les comportements des enfants peuvent mettre en danger leur santé. Un garçon d'à peine 12 ans que nous avons trouvé sur un des lieux de vie des enfants, cherche un chiffon pour prendre son guinz[19] :

> *Le plus jeune garçon du groupe, que je ne reconnaissais pas d'ailleurs, ramasse un morceau de tissu par terre et essaie de le déchirer. Ce faisant il soulève beaucoup de poussière. J'en prends dans les yeux, Youssouph aussi. Nous lui demandons d'arrêter en même temps qu'un de ses camarades qui le traite de sauvage. Il lâche ce morceau et déterre un autre en faisant attention cette fois de ne pas soulever la poussière. Ce morceau de tissu semble avoir séjourné un bon moment sous terre. Il en coupe un bout et sort sa bouteille de diluant de sa poche de pantalon pour l'imbiber de guinz. Une fois le bout de tissu imprégné, il le met dans sa bouche d'un mouvement preste et pressé.*

La consommation de drogue, comme nous le montrons dans le chapitre 6 de ce rapport, a des effets particulièrement nocifs sur la santé. Dans cet exemple, les conditions dans lesquelles elle est prise peuvent constituer des facteurs aggravants. Par ailleurs, ne mangeant pas toujours à leur faim, leur conduite alimentaire peut aussi mettre en péril leur santé. C'est le cas dans l'extrait de notes de terrains suivant où une activité aussi courante que le partage d'un repas peut comporter un risque pour la santé des enfants. Nous sommes sur le site S. vers 16 heures, les jeunes attendent leur camarade qui est allé chercher des restes d'aliments dans les restaurants environnants :

[19] Nom donné par les enfants des rues au diluant industriel qu'ils sniffent (voir le chapitre 6 sur les usages des drogues).

> *Un jeune arrive à l'instant avec un grand sachet dégoulinant d'huile. Il demande à un des garçons de lui donner le seau qui était près de lui. Celui-ci s'exécute. Le seau était tellement sale qu'il donnait l'impression de n'avoir jamais été lavé. Il verse alors la moitié dans le seau et pose l'autre moitié encore dans le sachet par terre. C'était du riz au curry mélangé avec du riz au poisson. Les garçons se séparent en deux groupes et se mettent à manger, agglutinés autour des « plats », sans nous prêter attention. Ils mangent rapidement. Certains prennent la peine de se laver les mains avec de l'eau contenue dans une bouteille, les autres les passent sur leurs cheveux ou les essuient avec des bouts de tissus ramassés par terre. Le repas ne dure pas deux minutes au bout desquelles chacun repart vaquer à ses occupations.*

Souvent tenaillés par la faim, les enfants des rues mangent tout ce qui leur tombe entre les mains (les restes d'aliments mendiés dans les maisons, les restaurants de plein air, l'université, des hôpitaux, etc.) et sont ainsi exposés aux maladies gastriques et diarrhéiques. Les enfants des rues dans leur grande majorité ont une hygiène corporelle déplorable car les conditions d'existence dans la rue font que « pour se laver, la débrouille consiste à le faire[20] ». On les voit souvent, le corps rongé par la crasse et la vermine. Par exemple 7% des prises en charges au cabinet médical du Samusocial Sénégal concernent les gales et les dermatoses ; le même pourcentage est traité en soins ambulatoires[21]. Les enfants des rues sont exposés à plusieurs facteurs susceptibles d'influencer négativement leur santé.

Mais ils ne sont pas toujours portés à demander des soins. Comme le souligne Evelyne Josse, « les enfants en mauvaise santé sont peu enclins à demander de l'aide. En effet, être malade ou être préoccupé par sa santé, c'est se montrer faible et différent de ses compagnons. Or, être différent, c'est courir le risque d'être rejeté » (Josse, 2006 : 21). L'exemple

[20] La plupart des enfants que nous avons rencontrés se lavent dans les points d'eau de proximité, ou profitent de leur passage dans les institutions de prise en charge pour se laver et faire leur lessive. Il existe des structures qui de façon hebdomadaire offrent ces services aux enfants.

[21] Rapport annuel 2009, Samusocial Sénégal, 2010.

nous est ici donné par un jeune qui écourte son traitement contre la tuberculose dès les premiers signes d'amélioration de son état pour revenir vers ses camarades. Il leur jure qu'il est guéri et revient vivre en rue en se cachant des EMA du Samusocial. Mais c'était sans compter la ténacité de Rokhaya Diop, travailleur social qui le « débusque » de sa cachette lors d'une maraude et le convainc d'aller voir le médecin :

> *Rokhaya s'approche du docteur Fall en traînant le garçon par la main. Elle lui explique que ce garçon était en traitement contre la tuberculose, mais qu'il l'a arrêté depuis un mois, et que récemment il est tombé et a perdu connaissance dans la rue. Le docteur acquiesce et se tourne vers le garçon en question. L'air sévère, il lui demande pourquoi il a arrête le traitement. Il répond qu'il était en famille au moment de sa maladie, et qu'à chaque fois qu'il demandait de l'argent pour se rendre à l'hôpital, ses sœurs ne voulaient pas lui en donner. Le docteur lui dit que sa santé devait passer avant tout et qu'il devait tout faire pour suivre son traitement. Il lui explique le danger qu'il encoure à ne pas le suivre. Il termine en lui disant que le Samusocial était la pour l'aider en cas de besoin. Et que la structure va l'aider à reprendre son traitement là où il l'a interrompu.*

Un rendez-vous fut donné à ce garçon pour la reprise du traitement, mais il n'est venu au centre que lorsqu'à nouveau l'équipe mobile le trouve et, cette fois, le convainc de les accompagner. Pourtant, la plupart d'entre eux connaissent les structures de prise en charge qui offrent des soins médicaux. Ils y ont recours très souvent. Par exemple le Samusocial Sénégal, qui propose des soins ambulatoires a effectué près de 11.000 prises en charge médicales en rue entre le 15 novembre 2003 et le 31 décembre 2009. Depuis novembre 2004, 1.200 soins médicaux au centre et dans les structures partenaires ont été effectués, et sur la même période 316 enfants ont été accueillis en lit infirmiers. Cependant, certains n'y ont pas recours alors même que leur état de santé le nécessite. Une bonne information ne suffit forcément pas à enclencher une dynamique de soins. C'est le cas de Pape, un enfant de 12 ans, hébergé au Samusocial qui nous raconte au retour d'une de ses nombreuses fugues comment il s'y prenait en cas de maladie :

> *« Mais le plus dur dans la rue, c'est le froid et la maladie. Moi souvent je tombais malade dans la rue. Je restais dans mon coin attendant de guérir ».*

Pour expliquer ce type de comportement, Etienne Le Comte et Stéphane Tessier nous disent que « d'une part, les enfants des rues expriment la santé en négative, une absence de maladie : ne pas être couché, ne pas aller à l'hôpital, ne pas être handicapé dans ses activités quotidiennes ou tout simplement ne pas être mort. […] Les enfants expriment aussi la santé en termes positifs d'apparence extérieure, d'énergie vitale » (Le Comte E., Tessier S., 1998 : 156). Les enfants des rues peuvent être préoccupés par leur santé mais croire qu'ils sont capables de se débrouiller seuls ou avec les conseils de leurs amis. Il semble que la santé bricolée des enfants, faite d'endurance à la douleur, protège autant qu'elle expose à de nouveaux problèmes. C'est le cas de Bara, 14 ans qui, ce faisant se rend plus malade qu'il ne l'était ; il nous raconte sa mésaventure :

> *« Un jour, j'avais mal à la tête et de la fièvre. Les enfants avec qui j'étais m'ont dit que si je prenais du* nambaan *ça irait mieux. Je suis donc allé tout ce qu'il faut pour faire du* nambaan *; mais quand je l'ai mangé j'ai en plus eu des maux de ventre et une constipation. Je voulais me soigner et je me suis rendu plus malade. Les enfants m'ont donc aidé à aller au centre de Pikine.*[22] *Là j'ai eu des soins ».*

Dans le recours aux soins, la solidarité des camarades est l'un des ressorts sur lequel les enfants des rues peuvent souvent compter. Innombrables sont les fois où l'on assiste à des cas d'enfants malades transportés par leur camarade jusqu'aux lieux de prise en charge. Seulement ils ne disposent pas toujours des moyens de s'offrir des soins quand le service est payant. Une chose est l'accessibilité des structures sanitaires, une autre en est le coût, souvent prohibitif pour eux, des soins de santé. Alioune, 14 ans, que nous avons retrouvé chez lui lors d'une de nos

[22] L'association Village Pilote, structure de prise en charge des enfants des rues.

missions en région, nous raconte comment il a du se débrouiller pour se soigner après un accident :

> *« Un jour je me suis gravement blessé au pied, ça me faisait très mal. Je suis tombé d'un car rapide à bord duquel je tentais de voyager sans payer le transport. Je m'étais donc accroché au marchepied et je suis lourdement tombé sur le genou. Ça a enflé et la nuit je ne dormais pas. Mes camarades avec lesquels j'étais m'ont amené à la polyclinique. Quand nous y sommes allés, les médecins m'ont prescrit une ordonnance. Aucun de nous n'avait de quoi la payer et tout l'argent que nous avions sur nous ne permettait pas de l'acheter. Alors nous sommes allés voir B., il travaille à la municipalité. C'est quelqu'un qui vient très souvent en aide aux enfants qui sont dans la rue. C'est lui qui a payé l'ordonnance ».*

Face à la difficulté d'accès aux soins d'importantes ressources sont mobilisées par les enfants. C'est d'abord la solidarité des camarades mais aussi l'aide d'une bonne volonté qu'ils savent disposée à les aider. Ainsi, même dans leur quête de soins, les enfants ont besoin d'avoir confiance en la personne en face d'eux. Dans leur quête d'indépendance, les enfants des rues sont quelquefois peu enclins à demander de l'aide quand bien même leur situation sanitaire le nécessite. Thiémo témoigne :

> *« Quand on tombe malade dans la rue, il n'y a rien à faire. On choisit un lieu calme pour se coucher et attendre que les douleurs se calment. Quelquefois tu envoies un camarade acheter du paracétamol et tu le prends ou tu souffres en silence. Sinon quand le cas devient très grave, un camarade va intercepter un passant en lui disant qu'il y a un enfant mourant couché quelque part sans jamais avouer qu'il le connaît. Si par chance c'est quelqu'un de compatissant, il t'amène à l'hôpital. Sinon tu attends le prochain ».*

Ils peuvent faire parfois preuve d'une résignation qui frise le fatalisme, voire le renoncement à la vie, refusant même des soins qui leur sont gratuitement proposés. Le récit suivant nous montre l'expérience d'un garçon qui, face aux coûts prohibitifs des soins en milieu hospitalier, préfère traîner avec son mal en attendant que le Samusocial vienne à lui.

Nous l'avons rencontré en maraude de nuit une semaine après sa blessure. Les lignes suivantes sont extraites de notre carnet de bord :

> *Le garçon qui vient d'arriver avait tout le bras droit sous un bandage très sale. Il me salue gaiement et ajoute qu'il sera le premier à se soigner puisqu'il est le premier à arriver à l'ambulance. Je lui demande ce qui est arrivé à son bras. Après une minute d'hésitation, il baisse la tête et me répond qu'il est tombé. Au bout d'une minute, il lève les yeux vers moi et me dit: « je vous ai attendu depuis plusieurs jours pour que vous me changiez ce bandage. A l'hôpital, ils sont nuls. En plus ils m'ont fait payer cher. Tu te rends compte, ils m'ont demandé 8000 Frs pour me faire un simple bandage. Je ne pouvais pas ne pas le faire en ce moment, parce que je saignais beaucoup. Ensuite, ils me demandent de revenir dans deux jours. Je ne suis pas allé parce que je n'ai pas de l'argent à leur donner. A votre dernier passage je vous ai raté parce que j'étais sorti. Mais aujourd'hui je vous ai attendu ».*

Nous relatons ici le suivi sanitaire d'un garçon rencontré par le Samusocial le 22 mars 2005, lorsqu'il avait 15 ans. Sans détenir le record des soins médicaux dispensés à un enfant par le Samusocial, sa prise en charge médicale nous permet d'avoir une idée de la variété et de la fréquence des maux dont souffrent les enfants. La chronologie de ces soins médicaux fait apparaître la récurrence de certaines pathologies, la chronicité d'autres qui *in fine* laisse voir l'absence de solution pérenne dans son suivi sanitaire :

- 22 mars 05 : douleurs thoraciques chroniques
- 07 avril 05 : plaie du pied droit
- 05 avril 05 : consultation : RAS
- 15 avril 05 : plaie au niveau du menton par abcès ouvert
- 21 juin 05 : asthénie physique suite à une bastonnade + angine
- 28 juin 05 : toux chronique productive + asthénique physique
- 04 juillet 05 : rhino bronchite
- 18 juillet 05 : broncho pneumopathie
- 20 juillet 05 : suivi de la broncho pneumopathie
- 12 août 05 : plaie du 2e orteil droit
- 29 août 05 : parasitose intestinale

- 14 novembre 05 : rhinhorrhée
- 19 janvier 06 : œdèmes hypertélique
- 27 janvier 06 : plaie au niveau du gros orteil gauche
- 24 mars 06 : plaie au niveau du pied gauche
- 26 mai 06 : grosse plaie à la clavicule suite à un coup de poignard
- 02 juin 06 : suivi pour plaie de la clavicule
- 07 juillet 06 : plaie du pouce droit suite un coup de couteau
- 10 juillet 06: suivi de la plaie traumatique du pouce droit
- 18 juillet 06 : suivi pour plaie du pouce droit
- 26 avril 07 : gonalgie gauche suite à un traumatisme
- 22 mai 07 : abcès multiples diffus à tout le corps
- 03 août 07 : broncho-pneumopathie chronique
- 22 août 07 : abcès à la cuisse droite + plaie de la main gauche
- 25 septembre 07 : asthénie physique
- 21 mars 2008 : plaies aux joues
- 23 avril 08 : plaie région deltoïdienne droite , plaie avant-bras droit
- 03 juin 08 : plaies suturées épaule et avant bras droit
- 08 juillet 08 : douleurs dentaires
- 09 juillet 08 : caries multiples
- 04 août 08 : asthénie, toux sèche, parasitose
- 10 août 08 : bronchite aigue
- 08 septembre 08 : pneumopathie
- 17 octobre 08 : douleurs dentaires
- 28 mai 2009 : mort par noyade

Dans cet exemple la multiplicité des pathologies témoigne de la fragilisation de la santé des enfants. Pour ceux qui sont en bas âge, ils peuvent souffrir au même titre que les enfants de leur âge des maladies infantiles. Cependant, le manque d'information sur les façons de prévenir, de traiter, et de guérir augmente leur vulnérabilité. De surcroît leur mode vie les expose à d'autres affections telles que les plaies et les blessures dues aux bagarres et violences de la rue, à la répression (policière ou civile), et aux travaux pénibles (éboueurs, porteurs), mais aussi aux accidents sur la voie publique. Par ailleurs l'absence de

traitement et/ou de suivi du traitement favorise l'évolution vers des pathologies plus graves.

La précarité et la perméabilité aux risques caractérisent l'environnement quotidien des enfants. Pour survivre, les enfants doivent donc se forger un corps endurant, au risque de s'exposer encore davantage aux menaces sanitaires et sociales de cet environnement. On peut enfin rappeler ici que plusieurs écrits évoquent également la résistance, voire l'insensibilité, à la douleur dont font preuve les enfants, et plus généralement, les personnes vivant en rue ; cette résistance au mal, reposant sur une fragilisation du rapport au corps, liée au processus de désocialisation, a pour conséquence qu'ils ne sont pas nécessairement conscients de la gravité d'une blessure, ne cherchent donc pas à la faire soigner, et s'exposent alors à ce que cette dernière les mette en danger alors même qu'elle était initialement bénigne.

3. La stigmatisation

Dans les relations avec les populations environnantes, les enfants des rues font l'objet d'une stigmatisation[23] qui accentue leur souffrance affective. Le fait qu'ils soient vus ou étiquetés par le reste de la population comme des enfants déviants, errants dans la rue au lieu d'être dans leur famille, consommant de la drogue et vivant de vols, trouble leurs rapports avec le reste de la société. Selon les récits des enfants ils font l'objet de méfiance ou d'indifférence, et de violence de la part de ceux avec qui ils entrent en relation. Nous avons à plusieurs reprises relevé au cours des maraudes des réflexions de passants qui s'étonnent que l'on puisse s'occuper de ces enfants. Un jour où nous étions en maraude dans le centre ville, un vigile posté devant un des immeubles

[23] La notion de stigmatisation, est attachée au nom d'Erving Goffman qui la développe dans son ouvrage *Stigmates – Les usages sociaux des handicaps,* Les Éditions de Minuit, 1975. Elle consiste en un processus de discréditation qui touche un individu considéré comme anormal. Cet individu devient alors réduit à cette caractéristique dans le regard des autres.

près du site de rassemblement des enfants s'approche de l'ambulance, alors que le chauffeur distribuait du lait aux enfants. J'étais à l'écart en train d'observer la scène. Voici la transcription de nos échanges tirés de notre carnet de bord :

> *Une fois arrivé près de moi, il me salue aimablement et me demande s'il peut lui aussi avoir du lait chaud car il a besoin de se réchauffer avec le froid qu'il fait. Je lui réponds que je suis désolée mais que le lait est prévu seulement pour les enfants. Il insiste pour me dire que si nous faisons de l'humanitaire tous les nécessiteux devaient êtes servis et lui le premier. Je lui réponds que nous travaillons pour les enfants des rues et qu'ils sont les seuls à avoir droit au lait que nous apportons. Alors il me regarde un bon moment et me dit, « je ne sais pas qui vous envoie mais vous perdez votre temps car ces bâtards, ils ne méritent pas qu'on lève le petit doigt car ils sont mauvais et irrécupérables. Ils sont là à voler et à consommer de la drogue à longueur de journée sans rien faire de leur vie ». Voyant que je ne répondais pas il tourne le dos et retourne à son poste tout en continuant d'insulter les enfants.*

Les enfants véhiculent ainsi méfiance, crainte, ou défiance, en tout cas des attitudes de rejet dont ils sont conscients, et dont ils semblent pâtir. A certains d'entre eux, nous avons demandé comment ils percevaient le regard que la société pose sur eux. Et nous avons cherché à savoir s'ils jugent ce regard arbitraire ou justifié. Voici les réponses qu'ils en donnent. Le premier d'entre eux est Jules, un garçon qui a passé près de 10 ans dans la rue. Lors d'une maraude nuit, je le prends en entretien à l'écart de ses camarades. La discussion tourne autour des relations qu'ils entretiennent avec leur voisinage immédiat :

> *« Le regard que les gens jettent sur nous est différent pour chacun. Cela dépend de ce que les gens pensent de nous. Pour certains nous sommes les rebus de la société, des fakhmans quoi. Pour certains nous sommes des enfants à aider, des enfants qui ont fugué de chez eux ou du* daara *à cause de la maltraitance. Les gens qui passent en voiture sur le pont là-haut, nous jettent des regards. Ils se disent certainement quelque chose mais je ne peux pas savoir ce qu'ils se disent. De toute*

façon, je ne prête pas attention. Dans la rue, les gens ne voient que des enfants qui traînent et qui ne rentrent pas chez eux, mais nous sommes différents ».

Jules se crée un espace de sécurité, excluant, en se repliant sur lui-même, car les regards auxquels il se dit indifférent sont pour lui source de préoccupations angoissantes. Unanimement, les enfants des rues estiment que ceux qui les jugent le font parce qu'ils sont étrangers à leur monde. Mais tous ne répondent pas de la même manière à cet étiquetage. Quand Jules opte pour l'indifférence, Ado lui adopte une attitude de valorisation de soi, comme pour invalider le stigmate et mieux contourner les effets de la stigmatisation (soit une des stratégies observées par E. Goffman, 1993) :

« La vie dans la rue est très dure, souvent on ne mange pas à sa faim et il est difficile de trouver de l'eau à boire. Quant tu entres dans une maison pour demander de l'eau, on te rabroue en te traitant de fakhman qui ferait mieux de retourner auprès de ses parents. Dans la rue certains ont pitié de toi et d'autres pas. Ceux-là te parlent mal, t'humilient et t'insultent. Dans ces cas-là moi je ne réponds pas. Je me dis que Dieu les jugera d'être aussi méchants avec nous. Car nous n'avons pas choisi notre destin. Et un jour eux aussi peuvent se retrouver dans notre situation. Les gens nous appellent fakhmans et nous considèrent tous comme des voleurs. Alors que nous ne sommes pas tous mauvais ».

Comme dans tout processus de stigmatisation, la situation peut se renverser. Le stigmatisé peut devenir stigmatisant. Cet enfant exprime ouvertement une douleur par rapport au regard qui est posé sur lui. Il le trouve injuste. Aussi réagit-il par une affirmation de soi en refusant d'intérioriser l'étiquette qui lui est accolée, il cherche à valoriser son image en soutenant : « nous ne sommes pas tous mauvais ». Certains en revanche, en réaction à l'étiquette qui leur est accolée, assument cette stigmatisation et même la revendiquent. Il arrive que l'enfant adopte un comportement en fonction du regard projeté sur lui. On parle donc à la suite de Riccardo Lucchini d'identité secondaire quand celle-ci est

construite sur un rapport d'altérité. A ce propos, nous dit l'auteur : « Le lien entre la stigmatisation et les comportements qu'elle induit est analysable en tant que déviance secondaire. Dans ce cas l'individu taxé de déviant assume cet attribut et l'incorpore à son identité ; il se perçoit comme tel. Il va donc se comporter en conséquence » (Lucchini 2001 : 91). Un jour sur le site X. où le campement des enfants se situe au milieu d'une foule d'ateliers, nous avons demandé à l'un d'eux pourquoi ils n'apprenaient pas un métier d'autant plus qu'ils entretiennent de bons rapports avec les artisans qui sont sur le site. Il me répond l'air dépité :

> *« Tu nous vois battre le fer ou tanner des peaux ? Nous, on est des nobles. Un fakhman ne s'abaisse pas à faire ces boulots ».*

Comme le disent Françoise Bompard et Yves Marguerat : « Habitué à être toujours environné au mieux d'indifférence, en général de mépris et de méfiance, souvent d'hostilité, l'enfant de la rue ne peut que pratiquer, face aux adultes, une relation fondamentalement "instrumentale" : comment puis-je utiliser l'autre au mieux de mon propre intérêt, sans me laisser manipuler par le sien ? Il doit donc développer une remarquable acuité psychologique : il faut fort peu de temps à l'enfant de la rue pour deviner à qui il a affaire, et quels sont les enjeux réels, que ce soit pour s'en méfier ou pour tenter d'en profiter au maximum. Face à quelqu'un qui lui propose un minimum de dialogue, l'enfant va très vite percer les motivations de son interlocuteur (c'est une affaire d'heures, voire de minutes) » (Bompard et Marguerat, 1996 :73). C'est ainsi que la plupart des réactions aux tentatives de l'autre d'entrer en contact avec l'enfant de la rue reçoit une réponse calculée. Par exemple, les enfants des rues sont connus pour ne pas accorder facilement leur confiance, mais aussi pour avoir des stratégies narratives qui vont du mensonge, de l'invention à l'affabulation. Mais derrière ces discours se cache pratiquement toujours un besoin de se protéger ou de mieux tirer profit de la relation qui se construit.

Thiémo un jeune adulte en apprentissage d'un métier dans un centre d'hébergement à Kaolack nous raconte les rapports heurtés qu'ils

entretenaient avec leurs voisins, les premiers jours de leur installation dans le quartier. Il est arrivé en rue à l'âge de 8 ans suite à des fugues régulières pour se soustraire à la maltraitance du *daara*. A 11 ans il réussit à partir loin et s'installe dans la rue. Au bout de 3 ans, il rencontre l'équipe Mak W-fet qui l'accueille dans son centre pour un hébergement à long terme avec comme option le placement en apprentissage.

> *« Le plus dur c'est que la réputation de fakhman nous suit partout où nous allons. Les premiers mois de notre installation ici, on se battait souvent avec les gens du quartier qui ne pouvaient pas tolérer notre présence. Ils disaient souvent qu'ils ne voulaient pas de fakhman comme voisins. A chaque fois que l'un de nous sortait pour aller à l'école, à l'atelier ou ne serait-ce qu'à à la boutique, il revenait couvert de bleus. Ça a duré comme ça presque un an et plus. Ensuite, les choses se sont calmées petit à petit. Et maintenant on est en très bons termes ».*

Par ailleurs, la stigmatisation n'a pas seulement cours entre les enfants et la population. Elle est quelquefois visible entre les enfants eux-mêmes. La société dite normale n'est pas la seule à ne pas supporter la dissemblance souvent en raison de handicaps, physiques ou comportementaux, que traînent certains d'entre eux. De même, ceux qui souffrent de certaines maladies sont poussés hors du groupe. C'est le cas par exemple des tuberculeux qui quelquefois nient leur maladie pour ne pas être rejetés du groupe, aggravant leur état de santé tout en exposant leurs camarades. Ce que confirment les propos de Moussa un enfant de 12 ans rencontré en maraude :

> *« Les maladies posent aussi des problèmes. Quelquefois, il y a des gens qui ont des maladies contagieuses et le cachent pour ne pas être stigmatisés par leurs camarades et là, le risque de contagion est plus grand. Mais quand quelqu'un est au courant, il le dénonce et on le force à aller se soigner ».*

Des rapports de stigmatisation peuvent aussi exister entre différentes typologies d'enfants entraînant des relations conflictuelles malgré l'existence de relation de solidarité ou de bon voisinage que nous avons

décrits plus haut. Ainsi nous le confirme Bourama qui débarque à Kaolack sans repère :

> *« Le premier jour, j'ai erré dans la gare routière toute la journée et j'ai dormi là, sous les tables des gargotières. Je suis resté là pendant trois jours. Des talibés ont remarqué ma présence et ils sont venus me réveiller très tôt le matin du troisième jour en me demandant ce que je faisais et si j'étais un fakhman. J'ai tout de suite compris qu'il fallait répondre non si je ne voulais pas avoir des ennuis. Alors j'ai répondu que je ne suis pas un fakhman. Mais ils ne m'ont pas cru. Alors ils ont commencé à me frapper en me traitant de tous les noms. Ici les talibés n'aiment pas les fakhmans car ils nous considèrent comme des voleurs et des drogués. En plus ils disent que nous venons prendre ce qui leur appartient en mendiant et en nous faisant passer pour des talibés ».*

Les relations qu'entretiennent les différents groupes d'enfants ne sont toujours pas conviviales. Elles le sont d'autant moins quand l'enjeu est la survie et que la quête de ressources les concentre sur les mêmes territoires.

En décrivant les compétences que développent les enfants pour faire face aux exigences de la rue, on a pu laisser croire que leur vie est exempte d'épreuves traumatisantes ou que dans la rue toutes les ressources sont disponibles pour faire face à l'ensemble des dangers. Mais, notre dessein est simplement de décrire les capacités adaptatives des enfants dans leur vie de rue. Car ce faisant « l'on comprend alors mieux pourquoi les enfants de la rue réussissent de manière étonnamment rapide à maîtriser cet élément hostile que sont devenues les rues des grandes villes. D'abord parce que c'est la condition de leur survie : dans la rue, seuls les plus intelligents ont leur place, si l'on considère la débrouillardise, l'ingéniosité, voire l'astuce comme autant de formes d'intelligence » (Combier, 1994 : 60). Toutefois, tout aussi compétents qu'ils soient, ils doivent compter avec la violence.

4. La violence

Dans la rue, les enfants sont à la fois victimes et bourreaux, car dans leur « réclusion, ils endurent non seulement les rudes conditions de la vie, mais ils subissent et font subir à autrui des sévices corporels et psychiques graves » (Tabu, 2008 : 1). La violence est omniprésente et multiformes dans la vie des enfants. Elle peut être physique, psychique, morale. Elle peut tout aussi bien venir de l'hostilité de l'environnement dans lequel ils vivent qu'elle peut être le fait des enfants entre eux et envers la société. Comme le dit Olivier Kahola Tabu : « la violence des jeunes s'inscrit dans une structure et constitue une réponse à l'exclusion sociale qu'ils subissent » (Tabu, 2008 : 1). Elle paraît, à ce titre, inscrite dans le style de vie de la rue.

Dans le groupe les moins forts, les plus petits et les nouveaux arrivants font l'objet de quolibets et de plaisanteries, et sont astreints à certains travaux spécifiques comme la recherche de nourriture pour le groupe. Ils sont quelquefois utilisés et exploités par les plus grands et en contrepartie ils sont protégés contre les menaces qui pourraient venir « du dehors ». Bouba nous raconte comment avec ses camarades ils se sont un jour fait déposséder de leur recette journalière, alors que celle-ci devait servir à payer le voyage vers Dakar :

> *« Un jour j'étais avec Ouzin, Omar et Ibra entrain de compter la recette de la journée quand un fakhman est venu nous bousculer et nous prendre notre argent. Un autre jour aussi nous sommes allés demander de l'aumône à un vieux qui nous a pris tout l'argent que nous avions : 1500 Frs ».*

Dans la rue, une des stratégies de survie consiste quelquefois à vivre au détriment des faibles. Dans cet univers où les ressources pour survivre sont rares, la force physique est un atout de taille pour se défendre contre la population et les autres enfants des rues. Voici un extrait de notre carnet de bord dans lequel un enfant de 10 ans avoue les sévices sexuels qu'ils subissent :

> *« Quelquefois nous allions à la mosquée près de Tilène quand il devenait dangereux de rester à Petersen. Car là-bas, les fakhmans essaient toujours de te faire du « grec » en te surprenant dans ton sommeil ou veulent toujours te prendre ta couchette ».*

Pour se soustraire à cette violence, les enfants sont tenus d'adopter des stratégies comme la mobilité spatiale, l'assistance et la solidarité dans le groupe, l'usage de drogues, mais aussi la violence. Ainsi que le dit Olivier Kahola Tabu : « ils apprennent alors à s'immuniser contre la douleur, à subir la violence mais aussi à la commettre. Tous ces actes de violence s'accomplissent dans l'indifférence totale de la société. Torturés et tortionnaires, violés et violeurs, telle est leur condition d'enfant de la rue. La relation entre les enfants de la rue et la société globale semble s'être installée dans des rapports de violence réciproque » (Tabu 2008 : 1).

Dans leur tentative de survie dans la rue, les enfants rencontrent la violence au quotidien, comme l'illustrent ces lignes tirées de notre carnet de bord qui suffisent à nous renseigner sur le traitement dont ils font souvent l'objet. C'était lors d'une maraude, un enfant s'est approché de moi pour demander de lui soigner une large blessure sur la tête :

> *Je lui demande alors comment il s'était fait cette blessure, si c'était lors d'une visite de « courtoisie » dans une maison. Il rigole franchement et répond qu'il a pris sur la tête une bonbonne de gaz. Avec une grimace je lui dis : « Aie. J'espère que c'était une petite bonbonne ». Il me dit en bombant le torse : « non une grosse bonbonne ». Je pense qu'il se paie un peu ma tête. Car une bouteille de gaz même vide est assez lourde pour être soulevée et jetée à la tête de quelqu'un. Mais je commence à avoir l'habitude de ce genre de récit. Un autre garçon arrive devant nous, il enlève le bonnet qu'il avait sur la tête pour me laisser voir une large blessure profonde sur la tête. « Je veux me faire soigner » dit-il. Je demande à voir sa blessure de plus près. Alors, il se penche un peu plus. La blessure est très profonde et va d'une oreille à l'autre. Je lui demande d'aller faire le rang devant l'ambulance. Je me retourne vers le premier garçon qui était encore là. Je lui demande ce qui était arrivé à son camarade. Il répond qu'ils ont reçu le même accueil sauf que lui c'est un coup de sabre qu'il a pris.*

Ainsi, « la plupart des stratégies de survie de l'enfant de la rue comportent des risques que les plus aptes assument et que les autres redoutent » (Lucchini, 1993 : 153). Les enfants se reconnaissent dans le mode de vie qui est celui de l'enfant des rues. Ils ressentent une sorte de fierté lorsqu'ils évoquent les difficultés quotidiennes qu'ils affrontent. Cet enfant, par exemple, se pavane avec sa blessure devant ses camarades et confie aux équipes du Samusocial que c'est ainsi la vie d'un enfant de la rue. « Il faut savoir prendre des coups un jour et continuer de vivre les jours suivants », comme le dit l'un d'entre eux. Les coups, les blessures, la violence et, de façon générale, les dures réalités de la rue n'ont pas toujours un effet dissuasif sur ces enfants ; ils peuvent même être un support d'affirmation de soi.

Cette violence est également présente au sein des groupes et peut avoir un effet structurant. L'entrée dans un groupe est un moyen de se soustraire à la violence ambiante, mais quelquefois elle se fait aussi dans la violence. Tout enfant s'installant dans la rue est obligé de passer par un certain nombre de rites[24] au nombre desquels l'initiation à la drogue, la relation sexuelle et les scarifications peuvent avoir une valeur identitaire. L'agression physique intentionnelle est ici une modalité expressive qui permet au groupe d'accueillir son adhérent. La violence est dans ce cas instrumentale et a une valeur initiatique. Elle remplit une fonction de différenciation par rapport à l'extérieur et permet la (re)création de liens. Souvent les anciens l'utilisent pour marquer leur ascendance sur les nouveaux venus. C'est le cas de cet enfant de 12 ans qui, un jour demande à l'équipe mobile du Samusocial de le conduire au centre pour se ressourcer. Sa demande était pressante et tout dans son attitude indiquait qu'il en avait besoin. Il paraissait fatigué mais ce qui sautait le plus aux yeux c'est qu'il avait la démarche altérée. Le travailleur social qui a eu un entretien avec lui le lendemain, découvrira que l'enfant

[24] Un ancien enfant de la rue nous a raconté que des scarifications à caractère identitaire étaient faites sur les bras des membres des groupes. Dans son groupe, nous raconte t-il, la croix gammée était marquée sur leurs bras par de la sève d'arbre à laquelle on mettait le feu pour que la brûlure en se cicatrisant laisse une marque visible et reconnaissable.

à été sexuellement abusé par le jeune adulte qui fait office de chef de bande sur le site où il a été rencontré. Mais à la surprise générale, l'enfant fugue au bout de deux jours pour retourner sur le site auprès de son bourreau qui néanmoins le protège des autres enfants. La violence crée ici un modèle déterminé de relation basé à la fois sur l'agression et la protection.

Ils sont donc amenés à d'endurer certaines épreuves qui permettent leur intégration au sein des groupes. Même si de l'avis des enfants que nous avons interrogés, ils ont un double objectif : évaluer l'endurance physique du nouveau venu et le préparer autant physiquement que mentalement aux rudes conditions qu'il aura à affronter dans la rue. Comme le dit Doudou :

> *« Quand les gens sont sous l'emprise du guinz, ils font beaucoup de choses. Les bagarres se multiplient, les blessures. Quelquefois, les gens te font les poches au moment où tu dors ou bien ils tentent de te voler tes chaussures. Les gens blessent et se font blesser tout le temps. Je crois que c'est notre vie qui nous impose cette agressivité, la promiscuité entre autres ».*

Les rixes entre enfants sont fréquentes. Les bagarres sont souvent violentes et les blessures qui s'ensuivent parfois graves. Les vindictes populaires causent aussi beaucoup de violence dans leurs rangs. Dans la compréhension de la vie quotidienne des enfants des rues, la violence est donc un thème clef et incontournable, d'autant que cette violence peut porter atteinte à l'intégrité physique des enfants.

5. La mort

« La mort travaille en silence dans le monde des laissés pour compte » (Combier, 1994 : 34). Seuls quelques cas rapportés par des enfants et surtout des suppositions nous permettent en l'absence de statistiques d'adhérer à cette affirmation. Pourtant, « il est probable que certains enfants martyrs le soient jusqu'à la mort. Que d'autres se laissent

lentement se consumer par la misère et par la faim. Il est certain que nombre d'entre eux vivent dans la rue, un quotidien lourd de menaces directes ou voilées de violences et de mort » (Combier, 1994 : 56). Mara, un jeune adulte avec un passif de 10 ans de rue dresse un portrait édifiant de cette réalité :

> *« Quand on se retrouve dans la rue on est conscient de vivre un destin commun. Les circonstances sont telles que nous sommes obligés de nous épauler les uns les autres. Mais ce n'est pas toujours le cas, car il arrive que les gens se battent jusqu'au sang. Mais quand ça arrive on essaie entre nous d'aplanir le différend sinon ça débouche sur des revanches qui de nouveau vont faire couler le sang. La vie de rue n'est pas facile. Les maladies posent aussi des problèmes. Il y a aussi ceux qui meurent dans la rue. Il arrive souvent que nous retrouvions un enfant mort dans son sommeil sans que nous ne sachions de quoi il est mort. Nous avons vécu ça à Maro El hadji. Un matin nous avons trouvé un garçon mort. Le 31 décembre dernier, nous avons trouvé un de nos camarades, poignardé à mort à Diamaguène. Ce sont là les réalités de la rue ».*

Les enfants dans la rue meurent suite à des accidents de la circulation, se noient dans l'océan, tombent des trains ou s'électrocutent. Ils peuvent même être tués par un autre garçon avec lequel ils ont un différend, ou le membre d'un autre groupe, que l'on affronte à coups de poings, de tesson de bouteille, de couteau. Leur vie est faite d'inconscience, d'insouciance où leur incapacité à mesurer le danger les expose à toutes sortes de menaces autant dans la recherche de ressources pour survivre que dans leurs activités ludiques. C'est le cas d'un enfant conduit un jour au centre du Samusocial Sénégal par ses camarades. Ceux-ci l'avaient enfermé dans le local d'un transformateur électrique sous prétexte qu'il « est casse-pieds ». Il en sort évanoui et électrocuté sur plusieurs endroits de son corps ce qui lui a valu une hospitalisation au Samusocial pendant plusieurs jours.

La consommation prolongée de drogue à défaut de les tuer, peut aller jusqu'à dégrader gravement et durablement leur état. « S'ils n'en meurent

pas, la drogue (et en particulier les moins chères : l'essence, la colle, les diluants…, physiologiquement dévastatrices) peut les transformer lentement en épaves, en loques humaines qui rejoignent le monde des fous et des mendiants déshumanisés qui errent dans les rues des grandes villes (du moins tant qu'une visite officielle ne fait pas refouler loin des regards ces pitoyables "encombrements humains") » (Marguerat, 1993 : 86). Dans la rue, la lutte pour la vie peut y prendre le sens le plus littéral. Baba nous raconte comment la mort s'immisce dans leur vie :

> *« Je connais effectivement des gens qui sont morts dans la rue. J'ai connu des gens qui se sont fait prendre et bastonner et ont succombé à leurs blessures. Quand il arrive des choses comme ça, certains se laissent ébranler mais on n'y pense pas souvent car la vie doit continuer. Car il y en a certains quand il y a des morts ça ne leur fait ni chaud ni froid. Il y en a que ça fait réfléchir. Un jour deux de mes gars se battaient entre eux et l'un a poignardé l'autre qui est mort sur le coup. Tout le marché est sorti pour lyncher l'autre et le mort a été amené par les sapeurs pompiers. Chacun de nous est parti de son côté pour ne pas être repéré. Ce sont les sapeurs ou les policiers qui font une recherche de famille pour rendre le corps. S'ils la trouvent c'est tant mieux, s'ils ne l'a retrouvent pas c'est dommage. Ils l'enterrent eux-mêmes ».*

Comme les jeunes de leur âge, ils sont souvent à la recherche d'expériences toujours plus sensationnelles et, ce faisant, repoussent leurs limites. Nombre de leurs comportements s'inscrivent dans cette tentative de se connaître, de s'éprouver. Dans les comportements qu'ils adoptent dans leur vie de rue, la mort n'est jamais pensée comme un enjeu ou comme l'extrême risque, même si elle se présente quelquefois au bout de leurs aventures. La tendance à « aller jusqu'au bout », à « rechercher la défonce » est souvent présente dans leur activité de survie mais aussi dans leur activités ludiques. Prendre des risques est d'ailleurs souvent reconnu comme relevant du courage. Mais très souvent la frontière entre témérité et conduite à risque leur échappe. Un acte de bravoure peut rapidement devenir un comportement suicidaire. L'adoption de comportements à risques nous conduit à nous interroger sur leur rapport

à la mort. Dans leurs conduites, les enfants mettent en jeu leur vie en bravant la mort comme pour défier l'idée même de la mort. En mai 2009, par exemple, un enfant sous l'emprise de l'alcool a loué une planche pour aller surfer malgré les tentatives de dissuasion de ses camarades. Il meurt noyé et laisse ses camarades dans le désarroi. Dans la fiche de maraude du 29 mai 09 on peut lire le compte rendu des travailleurs sociaux l'état dans lequel se trouvaient les enfants à l'annonce de cette mort :

> *Une trentaine de garçons et de jeunes adultes trop agités étaient sur les lieux. Ils nous annoncent la mort par noyade d'Idy et sont visiblement affectés. Cette agitation a fait naître une bagarre sans précédent. Le plus déprimé est Habib qui nous a causé beaucoup de difficultés en donnant des coups partout. Il se dit responsable de la mort d'Idy car c'est lui qui lui a donné de l'alcool avant qu'il n'aille à la plage. Habib s'est battu avec le reste du groupe versant du diluant sur les uns et du pétrole sur les autres. Il a même renversé le bidon de lait que nous avions apporté.*

La mort fait partie de la vie quotidienne des enfants des rues et reste dans leur champ de conscience. Solidaires dans la vie, les enfants le sont aussi dans la mort. Ceux pour qui la vie s'achève tragiquement restent dans la mémoire de leurs camarades, qui souvent font leur deuil, recherchent les familles et accompagnent les dépouilles. Voici un extrait de notre carnet de bord. La scène se déroule sur un site de rassemblement. Il y a plus d'enfants que d'habitude :

> *Les enfants sont aujourd'hui plus shootés que d'habitude. Assise avec eux, l'odeur du guinz commence à me faire tourner la tête. Ils ont tous la mine déconfite, parlent très peu et gardent la tête baissée. Je ne comprends pas le silence dans lequel ils se sont emmurés mais je me garde de poser la question, me contentant de les observer. Une minute après je vois venir vers moi un garçon qui, dans la matinée, était venu au centre pour des pansements, il parle à haute voix à un de ses camarades. Son torse nu laisse voir les nombreux pansements sur plusieurs endroits de son corps. Il vient s'asseoir sur un morceau de brique près de moi en disant. « Il mérite un enterrement digne car c'est*

un être humain. Bouna a dit qu'il connaît l'adresse de ses parents. On va se cotiser pour aller les informer que leur fils est décédé, ils viendront le chercher et l'enterreront dignement ». Certains enfants disent oui et d'autres se contentent d'un signe de tête. Le chauffeur, Jean-Charles Mané, qui s'est renseigné auprès d'un des garçons vient s'accroupir près de moi pour me dire : « Tu vois les enfants ne sont pas de bonne humeur aujourd'hui, c'est parce qu'un de leur camarade à été tué hier nuit. Ils sont entrés par effraction dans une maison, le propriétaire les a surpris et leur a asséné plusieurs coups de couteau. Ils étaient trois et l'un d'eux est mort de ses blessures. Les sapeurs ont donc transporté le corps. Maintenant eux ils veulent aller voir la famille du défunt ».

Les enfants expriment leur émotion et se montrent attentifs à leurs morts. Nous assistons néanmoins à une banalisation de la mort. Nombre d'entre eux nous servent comme seule réponse : « ça fait partie de la vie », « nous vivons dans la rue, nous devons aussi y mourir ».

On peut donc qualifier les conditions de vie des enfants comme extrêmes. Plus précisément, la précarité et la perméabilité de l'environnement aux menaces extérieures interpellent. L'exposition et la vulnérabilité caractérisent les enfants, qui doivent se montrer endurant pour survivre, en termes physiques comme psychologiques.

Le regroupement des enfants apparaît comme une réponse à cette exposition et à cette vulnérabilité. Dans le chapitre suivant, nous nous attardons sur les logiques de regroupement des enfants et l'organisation sociale des groupes.

Chapitre 4 – Le groupe comme adaptation aux conditions de vie

Une des modalités d'adaptation aux conditions extrêmes de la rue est le regroupement. Cette forme de sociabilité répandue chez les enfants des rues répond sans doute à des besoins précis mais renferme en même temps un certain nombre de vulnérabilités.

1. La constitution des groupes

Un groupe peut être défini comme un ensemble structuré de personnes liées par leurs interrelations et la conscience d'appartenir au même groupe. En effet, pour qu'il y ait groupe, il faut qu'il existe des interactions entre des membres dont les comportements ont une influence réciproque. Le groupe se définit aussi par la stabilité de sa structure, ce qui d'ailleurs le différencie de la foule. En effet, nous avons remarqué que la plupart des groupes d'enfants, au-delà de la communauté de destin, se forment selon les origines, l'activité principale dans la rue, les trajectoires mais aussi selon les affinités. Seulement l'intégration d'un groupe n'est ni systématique ni inéluctable, mais surtout ne s'impose pas aux enfants aux premières heures du séjour en rue. Nous avons rencontré un enfant que les travailleurs sociaux du Samusocial Sénégal définissent comme un « grand solitaire », après plus de 7 années de rue. Et certains enfants nous ont raconté des journées d'errance solitaire avant la rencontre d'un camarade d'infortune ou l'enrôlement dans un groupe.

Il nous a été difficile de reconstituer l'historique de la constitution des premiers groupes d'enfants sur nos différents sites d'observation. Selon les informations que nous avons pu recueillir auprès des travailleurs sociaux, des générations actuelles d'enfants se sont au fil du temps spontanément greffées à d'autres plus anciennes, maintenant ainsi la continuité des groupes. Les différents groupes que nous avons rencontrés ne portent pas de noms spécifiques permettant de les identifier par rapport à d'autres. Ils s'identifient plutôt à la localisation géographique de leur territoire. Ils sont perméables et leur nombre est très fluctuant allant de la dyade à la cinquantaine d'enfants.

Parmi les récits d'enfants que nous avons recueillis, celui que nous rapportons ici montre comment les enfants mobilisent ou développent des facultés de discernement pour nouer les premiers contacts. Moussa,

12 ans, nous fait, dans son récit, quasiment le portrait sociologique du « talibé-fugueur » :

> *« Quand tu arrives dans la ville, tu regardes les gars que tu rencontres et facilement tu sais avec qui tu peux faire ton chemin. Surtout quand vous vous rencontrez dans certains milieux comme les lieux de mendicité ou quand vous vous rencontrez dans des endroits comme dans les gargotes et que vous êtes tous venus chercher les restants de petits déjeuners. Des milieux comme ça. Quand tu vois quelqu'un qui ne mendie pas comme le font les talibés, ou bien à une heure où les talibés sont dans les* daaras *tu le vois errer ou que tu remarques qu'il n'a rien à faire du sucre qu'on lui donne puisqu'il n'a pas de marabout à qui le remettre, alors tu sais que celui-là il est dans la rue. Tu sais qu'il a fugué de quelque part. Donc, tu l'approches et vous commencez à discuter chacun de ce qu'il fait dans la rue. Vous devenez compagnon. Peut-être après des amis ».*

Ainsi les enfants se reconnaissent et sont reconnus aux endroits qu'ils fréquentent, aux activités qu'ils mènent. Autrement dit à leurs comportements de rue. Cette reconnaissance du semblable et du différent est un prélude au rapprochement. L'enfant qui vient dans la rue ne subit pas de rejet systématique de la part de ses pairs (Wangre et Maiga, 2009 : 116) pour autant le mode de recrutement souple ne fait pas fi de la prudence. Le nouveau venu est souvent soumis à un questionnement sur son identité, ses origines et les raisons qui l'ont conduit dans la rue. Comme le fait remarquer Thierno, 12 ans :

> *« Quand tu viens dans un groupe les gens posent la question de savoir qui tu es et d'où tu viens. Celui qui t'a conduit dans le groupe, s'interpose et se porte garant de toi. Il dit « il est avec moi ». Et les autres vont répondre « y'a pas l'feu, il peut rester » ».*

Souvent déterminante dans la constitution de groupes d'enfants qui échouent dans la rue, l'ethnie ou l'origine géographique, avec le temps, cessent d'être des modalités essentielles de regroupement. En effet, la variable ethnique est plus marquée chez les talibés errant dans les artères de Dakar que chez les enfants que nous rencontrons dans les zones de

rassemblement et qui se caractérisent par leur durée dans la rue. Là, plus que l'ethnie c'est l'activité, ce sont les affinités et la camaraderie qui s'avèrent déterminantes. En ce qui concerne les talibés qui sont souvent originaires de la sous-région, la barrière linguistique[25] les porte vraisemblablement à développer un instinct grégaire. Ce sont souvent des groupes acéphales où les rapports sont plus égalitaires.

Par ailleurs, les autres groupes d'enfants que nous rencontrons sont basés sur une certaine forme d'organisation où souvent l'âge, la force physique ou les grâces d'un protecteur détermine la place de chacun. C'est ce nous explique Tapha, un garçon de 14 ans interrogé lors d'un passage au centre pour des soins médicaux. Il est connu du Samusocial Sénégal depuis plus de 5 ans :

> *« Quand tu es le plus petit dans le groupe ou que tu es le dernier arrivé, c'est à toi de faire les commissions et tu ne penses même pas à refuser. Si tu ne le fais pas, tu te fais corriger sans que quelqu'un intervienne à moins que tu aies un protecteur. C'est pourquoi les enfants cherchent des protecteurs parce que c'est important dans la rue. Quand tu as un protecteur il devient la « parenthèse » entre toi et ceux qui veulent t'ennuyer ».*

Ainsi dans le groupe, existent des rapports de domination dont les plus petits ou les faibles font les frais. Ce témoignage nous donne également à voir une des formes de regroupement en cours dans la rue, à savoir le groupe à structure hiérarchisée, où les rapports sont inégalitaires. Dans ce type de regroupement, les enfants n'ont pas le même rôle selon leur âge, leur force, leur témérité pour les activités délictueuses, leur capacité à s'imposer, à forcer le respect. Cette place, qui n'est pas donnée d'avance, est aussi évolutive. Par exemple, selon le temps passé dans la rue, la réputation qu'il s'est faite, l'enfant définit sa position dans le groupe. Cette réputation définit les rapports avec ses pairs. Ce que par ailleurs, confirme Baba :

[25] Ils parlent tous le Pulaar.

> *« Non seulement il était plus fort que nous mais il était notre devancier dans le milieu et il s'était fait une réputation. Et nous avions du respect pour lui. Quand il y a déjà quelqu'un que tu crains dans la ville. Et les rumeurs te parviennent que celui là s'est fait tabasser par Niokhor. Alors quand tu le vois venir tu t'empresses de lui donner tout ce qu'il te demande. Mais à partir de là tu prends tes précautions et tu fais en sorte qu'il ne trouve rien sur toi la prochaine fois qu'il te rendra visite ».*

Ce type de groupe présente aussi nombre de vulnérabilités pour certains enfants qui font l'objet d'exploitation. Les groupes ont un caractère ambivalent. La propension des enfants à se regrouper pour se protéger de l'extérieur, contraste avec certaines contraintes vécues de l'intérieur. Cependant, les motivations qui peuvent attacher un enfant à son groupe sont nombreuses et peuvent s'expliquer par la sécurité que le groupe offre. Pour rester dans le groupe, les enfants doivent en retirer des bénéfices personnels qui compensent les contraintes qui sont liées à la vie dans la rue. Les enfants peuvent donc trouver des éléments qui militent en faveur de leur maintien dans la rue ainsi que le style de vie qui est le leur. Baba poursuit son récit :

> *« Il y a des enfants qui sont des « capitaines » dans le job. Quand on va opérer, ils sont toujours à l'avant. Ils ont le courage d'être à l'avant pour aller voler dans les maisons mais ils ont besoin d'un grand pour les défendre dans le groupe. Tu peux être courageux et être un bon voleur sans être assez fort. C'est à toi que revient la tâche de voler et aux autres celle de te défendre. Et vous vous partagez les recettes. C'est comme ça que ça marche ».*

Les enfants des rues ont des intérêts à former des groupes au regard des bénéfices que garantit cette forme de sociabilité. Nous avons vu comment de jeunes talibés utilisent le regroupement pour se prémunir des prédateurs. Le groupe joue dès lors un rôle protecteur contre les éventuelles agressions venues de l'extérieur. Les membres du groupe se protègent mutuellement pour faire face à différentes situations à risque. Il constitue aussi un soutien matériel pour ceux qui partagent repas,

produits psychotropes, abris, vêtements et chaussures. C'est souvent en son sein que sont planifiées les activités génératrices de revenus, qu'elles soient délictueuses ou non. Dans le regroupement les enfants trouvent aussi un soutien affectif à travers le sentiment d'être accepté. Un enfant de 12 ans conduit au centre pour une urgence médicale, nous en apporte la conviction :

> *« Tu connais Y., il a son propre site à M. Sur son territoire, personne n'importune les enfants. Tous les enfants qui sont avec lui sont de très bons voleurs et lui revendent tout ce qu'ils prennent. Les enfants sont bien traités. Et ils sont en groupe. Parce que là-bas c'est ça le principe. Les enfants volent ils donnent une partie à Y. qui leur garantit la tranquillité ».*

Dans le groupe, l'influence des pairs est très importante. Nous avons vu comment elle agit dans l'initiation à la drogue et aux activités délictueuses. Le groupe des pairs devient le groupe de référence où s'affirme l'identité sociale du groupe.

Souvent, les enfants adoptent des pratiques et comportements plus susceptibles de leur fournir une reconnaissance des camarades. Nous assistons dès lors à une théâtralisation de l'identité d'enfants des rues en adoptant des pratiques les plus conformes à l'identité de groupe, comme Baba nous invite à le penser :

> *« Avec des garçons du groupe, nous bougions beaucoup. Nous sommes allés à Bamako à bord du train en faisant des escales à Djourbel, Touba, Khounguel, Tamba, Kayes etc. Dans chaque ville nous restons des jours et faisons quelques actions. On a fait 2 mois à Bamako. Tu vois dans un groupe, quand quelqu'un émet une idée tout le monde le suit. Quelquefois, tu n'as pas envie. Mais si le groupe veut ça tu es obligé de suivre ».*

Le groupe influence le comportement des individus qui le composent. Poussé par la dynamique de groupe, l'enfant est conduit à faire des choses qu'il ne ferait s'il était seul. Le groupe a un effet stimulant autant dans les activités ludiques, économiques que délictueuses. Souvent

certains comportements s'expliquent par le désir de se conformer à l'identité du groupe qui devient un des moteurs principaux des comportements observables dans la rue. Le récit précédent peut laisser croire que le groupe fonctionne sur le mode de l'imprévu et de l'aléatoire. Mais nombre des décisions collectives répondent à une exigence de survie. Dans ce cas précis, la décision de voyage prise sur un coup de tête, répond à un besoin de renouvellement de ressources. Explorer l'ailleurs pour connaître d'autres expériences et trouver à vivre. La dynamique de groupe permet de s'adapter aux différentes situations que la vie dans la rue impose au quotidien. Mais son efficacité dépend de la cohésion et de la solidarité qui existent entre les membres du groupe. La cohésion est garantie aussi longtemps que le groupe satisfait les besoins matériels et identitaires de l'enfant. C'est pourquoi, il semble difficile à l'enfant de rompre avec le groupe des pairs au sein duquel il a pris l'habitude de consommer sa drogue, de jouer, de mendier ou de commettre des actes délictueux. D'où aussi la difficulté pour certains enfants de reconsidérer leur mode d'envie et d'envisager une alternative à la rue.

La dynamique de groupe dépend souvent aussi de la qualité du leadership, de sa capacité à s'imposer et de la valeur performative de son discours. Agnil, 18 ans, habitué du site X nous dit :

> *« Souvent il y a toujours quelqu'un qui est comme le chef, ce n'est pas toujours le plus fort ou le plus courageux mais peut-être c'est un don de Dieu. C'est comme si tout le monde s'entend sur le fait que c'est celui-ci le chef. C'est le chef de son groupe dans lequel il y a des garçons plus âgés que lui. Les autres suivent tout ce qu'il dit. Dans le milieu il y a certains qui ont ce don. Dans mon groupe il y avait quelqu'un comme ça. Maintenant, il est en Mauritanie c'est là qu'il vit ».*

Il est vrai que certains groupes se font et se défont au gré des circonstances. Certains ont une durée de vie éphémère tandis que d'autres survivent aux membres fondateurs. Nous avons noté que ces groupes sont avant tout des structures de solidarité fondées davantage

sur l'entraide et le soutien mutuel que sur un mécanisme pyramidal ou un chef tenait les rênes du groupe exception faite du site X. Cette solidarité se manifestant dans la vie de tous les jours, dans la maladie, comme dans la mort.

Nous avons également interrogé certains enfants pour avoir des informations plus précises sur le mode de constitution des groupes, leur structuration et l'intérêt que présente pour eux le type de regroupement. Moussa, avec lequel nous nous entretenons alors pour la seconde fois, nous instruit sur cette question. Agé de 20 ans avec derrière lui 10 années de rue, il nous raconte :

> *« J'ai fait près de 10 ans dans la rue. Et j'ai fait plusieurs groupes. En ce qui concerne l'intégration des groupes, chacun va dans un groupe où il se sent le mieux. Et quand tu y trouves ton bonheur tu y restes. Oui on est très mobiles, moi par exemple, je connais toute la ville de Dakar mais je ne connais pas la banlieue parce que je n'y vais presque pas. Chacun reste avec des gens avec qui il s'entend. Nous n'avons pas tous les mêmes aspirations, nous n'avons pas tous les mêmes valeurs. On fait tout pour être en paix avec tout le monde et c'est déjà bien. Par exemple, dans le groupe où je suis, nous partageons les repas, nous conduisons ceux qui sont malades aux soins. Certains vont chercher l'eau au robinet. Certains font la cuisine etc. Nous vivons comme ça. Et on est bien comme ça ».*

Ainsi, la cohésion semble importante non seulement pour la constitution mais aussi pour la pérennité du groupe. On a pu décrire tous les périls auxquels la vie dans la rue expose les enfants. Cette propension des enfants à se regrouper répond donc à une exigence sécuritaire en premier lieu, mais aussi à un besoin affectif. Le groupe des pairs constitue ainsi un rempart pour mieux affronter les différentes agressions, qu'elles viennent de l'environnement ou du reste de la population.

2. Le groupe comme ressource

Aborder les jeunes de la rue sous l'angle des relations sociales qu'ils entretiennent dans cet espace, nous permet de montrer que la perception du monde de la rue comme chaotique est des plus biaisée. Car il existe des codes et normes réglant les interactions entre enfants, présidant aux formes de coopération, de solidarité, d'amitié. La création des règles sociales qui régissent la vie de rue montre l'intensité de la reconstruction du lien social dans cet espace que l'on qualifie trop promptement de déviant. Dans cet univers, des codes de conduites hiérarchisent les comportements. Au nombre des codes et des valeurs, la reconnaissance de l'ancienneté dans la rue occupe une place importante. Baba, de nouveau, nous renseigne :

> *« Il y a certains qui font du « lindia ». Un « lindiaman » c'est quelqu'un qui ne vole pas. C'est souvent un grand qui a fait son temps et qui a déjà prouvé. Donc il accompagne les enfants et fait le guet pour qu'ils ne se fassent pas prendre. Ensemble ils partagent le butin. Ce sont nos aînés et ils nous ont appris beaucoup dans le milieu et on les respecte ».*

Les rapports entre les enfants semblent s'appuyer sur des règles et des normes qui valorisent le courage et la force, et fondent la réputation de chacun d'eux. Surtout, de telles dispositions paraissent déterminantes dans les principales activités de la rue, permettant de tirer les meilleures ressources de la ville. Dans la rue comme dans le groupe, « il faut prouver son aptitude à survivre, donc à lutter et à s'adapter », comme le souligne A. Combier (1994 : 49). Un jeune de 16 ans venu se faire soigner au centre pour coup et blessure par arme blanche, confie après ses soins :

> *« Dans le milieu, il y a forcément de la domination. Quand tu as envie de te mesurer à quelqu'un ou de lui montrer ta supériorité physique tu ne calcules ni Jean ni Paul, tu te bats avec lui et tu lui imposes ta force. Mais tu sais toujours l'un mais l'autre est plus fort que toi. Et chacun connaît sa place jusqu'à ce que tu te fasses battre ».*

Cependant, faire partie d'un groupe suggère un minimum de conformisme de la part des membres aux « normes » érigées par le groupe en question. Les rapports hiérarchisés dans les groupes d'enfants sont ainsi fondés sur la force. Ils n'interviennent pas dans les bagarres entre membres lorsque l'agression leur semble justifiée. Par ailleurs, le recours à la force physique et à l'injure n'exclue pas l'amitié et l'affection. Il n'est pas rare de voir des enfants physiquement agressés par les membres du même groupe. La violence entre camarades est fréquente surtout quand ils sont sous les effets de la drogue. Nous en voulons pour preuve cette discussion entre Youssouph Badji, responsable des Equipes Mobiles d'Aide et un garçon de 14 ans, un après-midi de maraude :

> *L'enfant est adossé à l'ambulance en attendant son tour de soins. Son visage est livide et sa chemise déchirée et tachée de sang. Il garde la tête baissée depuis son arrivée, en faisant rouler un caillou du bout du pied. Youssouph qui l'observe depuis un moment s'approche de lui et lui demande comment il s'est fait sa blessure à la poitrine. Il lui répond : « je me suis battu avec Doudou, c'est lui qui m'a fait ça. Mais moi aussi je ne l'ai pas raté ». Youssouph étonné, lui répond : « Mais je croyais que Doudou était ton ami… ». L'enfant lui répond sans le laisser terminer sa phrase : « oui c'est mon ami, mais on s'est battus. C'est tout » comme pour clore la discussion. Youssouph n'insiste pas et reste silencieux près de lui jusqu'au moment venu pour l'enfant d'entrer dans l'ambulance pour ses soins. Alors il s'avance vers moi et me dit : « ces enfants sont vraiment étonnants. Je ne comprends pas pourquoi ils en sont venus à se battre jusqu'à se poignarder. Pourtant ils sont toujours ensemble ».*

La solidarité nécessaire à la survie individuelle et collective est une valeur cardinale, s'exprimant dans la quotidienneté (partage des repas, de la drogue et de l'argent) comme dans les moments d'exception, la maladie (achat de médicament, conduite aux services de santé) ou la mort (recherche de famille, transport de corps, funérailles). L'amitié instantanée ou de longue durée est le fondement des relations, la trahison est érigée en contre-valeur, comme le remarquent ailleurs d'autres auteurs (Hurtebise et Vatz Laaroussi, 2002 : 145). Dans la rue, le

yoolemaan (l'informateur, l'indic') est conspué. Un jour, un vol est commis au centre du Samusocial Sénégal par un enfant en hébergement. Après ce forfait il fugue du centre et retourne dans la rue. Des enfants nous ont rapporté qu'ils l'ont aperçu sur le site Y. La maraude du lendemain devait nous y conduire. Une fois sur place, nous avons commencé à poser discrètement des questions. Je m'étais approchée d'un enfant pour lui demander s'il n'avait pas aperçu ce garçon. Hésitant, il répond au bout de quelques secondes, en me disant : « je ne sais pas, j'ai entendu des gars dirent que quelqu'un avait volé… » Avant de pouvoir terminer sa phrase, il reçoit un coup de poing entre les omoplates d'un garçon qui s'était approché sans qu'on s'en aperçoive. L'enfant se retourne prestement pour faire face à son agresseur. L'autre lui dit : « tu n'es qu'un *yoolemaan*, boucle-la un peu ». L'enfant bombe le torse, regarde son vis-à-vis dans les yeux et se défend avec véhémence : « Ne me frappe plus et ne me traite surtout pas de *yoolemaan*. Je ne suis pas un *yoolemaan*. D'ailleurs qu'est ce que j'ai dit, je ne fais que discuter avec *soxna-si*. » L'autre lui répond : « ce ne sont pas mes oignons, je te demande simplement de te mêler de tes affaires ».

Dans le groupe la loi du silence est donc de rigueur, pour se protéger mais aussi protéger ceux qui viennent y chercher refuge. Nous notons un contrôle sur la diffusion des informations sensibles susceptibles de mettre en danger le collectif ou un de ses membres.

Les exigences de survie imposent le partage et la complicité entre camarades. La marginalité apparente qui caractérise les enfants des rues est loin d'inhiber les capacités personnelles des enfants à créer et entretenir des relations privilégiées.

3. Des relations électives

La preuve nous est ici fournie par Tapha, âgé de 17 ans. Il a passé ces cinq dernières années dans la rue :

> *« Moi j'ai un ami il s'appelle Cheikh, on est tout le temps ensemble, on se connaît depuis 2005. Il connaît toute ma famille. Je vais avec lui dans ma famille. Dans la rue quand tu vois quelqu'un, tu sais tout de suite que vous avez les mêmes aspirations, que vous pouvez évoluer ensemble. Dans le groupe quand vous discutez et que tu entends les autres parler tu sais celui avec qui tu as la même compréhension des choses. On se lie d'amitié avec celui avec qui on a les mêmes centres d'intérêts. Le job aussi lie les gens, vous êtes ensemble parce que vous faites le même job et vous êtes ensemble et ce genre d'amitié ne dure que temps que vous êtes à travailler ensemble ».*

Dans le groupe comme dans la rue, il existe en effet des relations à deux, électives, qui peuvent se maintenir de façon autonome du groupe d'appartenance. Le processus de rapprochement est facilité par la reconnaissance de l'autre comme semblable ouvrant la voie à l'amitié. L'inclinaison entre les enfants se justifie par des affinités particulières (ici les mêmes aspirations, le plaisir de discuter ensemble). Au sein des groupes, les relations peuvent être choisies et investies affectueusement, donnant ainsi naissance à des dyades. Ces relations peuvent donc être électives et affinitaires. Dans ce récit, nous notons que la confiance est un trait caractéristique de ces relations privilégiées. Cette dyade constituée de Tapha et de son ami, apporte la preuve que de telles relations s'entretiennent au quotidien et font l'épreuve du temps. Il existe ainsi une dynamique de confiance dans l'entre-soi. Les relations qui se tissent dans ce milieu n'ont pas seulement des visées utilitaires. Au quotidien les liens se tissent, se cassent et se retissent. La rue est aussi l'endroit où des amitiés durables continuent de se maintenir entre les enfants. Quand la vie dans la rue impose le regroupement pour des visées sécuritaires, les relations amicales peuvent naître sur des bases moins utilitaristes. Tapha continue son récit :

> *« Tu vois l'ami dont je te parle, nous n'avons jamais fréquenté le milieu simultanément, on n'a jamais fait de coup ensemble parce qu'il arrivait dans le milieu, moi j'en sortais. Et nous ne sommes pas amis parce que l'un de nous rend un quelconque service à l'autre. On s'est liés d'amitié parce qu'on s'est rendus compte que dans le jeu de cartes*

par exemple, on se comprend en tant que partenaires de jeu. Et on aime bien discuter ensemble je lui raconte ma vie et il me raconte sa vie et on se conseille mutuellement. J'ai appris à lui faire confiance et je lui ai montré ma famille ».

Les relations amicales ont un impact dans la carrière de rue des enfants car leur solidité permet de faire face aux rigueurs de la rue. Elles permettent à l'enfant de mieux vivre de et dans la rue, participant de ce fait à l'enracinement de ce dernier dans sa carrière de rue. Cependant, ces relations ouvrent sur d'autres perspectives et sont transposables hors du milieu où elles ont germé. Dans cet exemple, elles mettent en scène deux enfants dont l'un prendra progressivement ses distances avec la rue, tandis que l'autre cherche ses repères pour mieux s'y installer. Pour autant, la relation en vient à surplomber cet espace, et met dorénavant en contact deux mondes : la rue dans laquelle réside Cheikh et la société à laquelle cherche à s'intégrer Tapha. Ainsi les relations ne sont pas totalement rompues avec la sortie ou l'éloignement d'un des membres du groupe. Nous avons rencontré lors de notre mission à Kaolack un garçon dans un centre hébergement d'une structure de prise en charge qui travaille à la réinsertion professionnelle des enfants des rues. Il nous fait part des liens qu'il garde avec ses camarades qui sont encore dans la rue :

« J'ai gardé de bonnes relations avec les gars avec qui j'étais dans la rue. Je ne peux pas les laisser tomber. Je me dis que j'ai eu plus de chance qu'eux parce qu'un jour quelqu'un est venu me proposer de l'aide. C'est pourquoi je m'en suis sorti. Je pense que s'ils sont encore dans le milieu c'est parce qu'ils ont eu moins de chance de moi. Mais tout le temps je vais les voir pour discuter un peu et quand ils ont un peu d'argent ils achètent du crédit et m'appellent. Mais maintenant quand je vais là-bas il y a un peu de gêne entre nous car ils savent que je ne fume plus et je ne vole plus, alors qu'eux continuent encore. C'est pourquoi quand je suis avec eux, ils ont un peu de mal à fumer devant moi. Je crois qu'ils me respectent ou ils respectent ce que je suis devenu. Moi je n'ai rien à leur proposer pour s'en sortir mais je leur donne des conseils pour vivre moins dangereusement ».

Les liens tissés dans la rue peuvent être assez forts pour survivre à l'éloignement d'un des membres du groupe. Quand les événements conduisent un enfant hors de la rue, celui-ci est souvent considéré comme un référent. Les enfants ont du respect pour ceux qui s'en sortent. Ils nous citent souvent des noms d'enfants parvenus à s'éloigner de la rue, par leurs propres moyens ou avec l'aide des institutions de prise en charge, et les créneaux dans lesquels ces derniers se sont insérés (école, apprentissage professionnel, musique, danse, sport.) Nous avons noté que certaines structures emploient d'anciens enfants des rues. En effet, ces enfants parvenus à sortir de la rue peuvent être des relais auprès de leurs camarades restés dans la rue.

Par ailleurs, la rue est aussi le lieu des amitiés mouvementées, gâchées par les fâcheries et les réconciliations. Les intérêts matériels peuvent rendre l'équilibre relationnel bancal. Ainsi que le dit Abou :

> *« Dans la rue il n'est pas facile de trouver un ami sincère car les amitiés sont très souvent intéressées. Quand tu es un petit dans la rue, il faut que tu cherches un grand qui te protège. Tu te lies d'amitié avec lui, il te prend sous sa manche et en contrepartie, tu seras chargé de lui chercher à manger, tu partages ton argent avec lui. Et quelquefois, il y a des grands qui viennent t'amadouer, ils te donnent de l'argent, te parlent gentiment, t'invitent dans leur chambre. Tu crois qu'ils t'aiment ou qu'ils veulent t'aider, mais en fait en fait ils veulent profiter de toi sexuellement. C'est après que tu le comprends ».*

Les liens qui se créent dans la rue aussi peuvent décrire d'autres types de vulnérabilités. Ils créent de la domination et obligent les plus faibles à se soumettre ou à trouver des stratégies de contournement. La vie dans la rue oblige à cultiver une capacité de discernement qui leur permet de détecter les motivations des gens avec qui ils interagissent. Pour mobiliser au mieux les opportunités que leur offre la rue, les enfants sont obligés d'apprécier les différentes formes de transactions (indifférence, négociation, conflit) qu'ils peuvent avoir les autres acteurs de la rue (passant, commerçants, policiers). On pourrait croire que les enfants des rues n'ont pas eu la latitude d'acquérir les moyens socialement reconnus

pour atteindre les idéaux valorisés par la culture dominante. Pourtant, dans leur vie quotidienne, ils recréent les liens sociaux, adoptent des comportements qui appellent un minimum de règles pour régir la vie du collectif. On peut donc en conclure que le monde des enfants est en partie basé sur les mêmes valeurs que la société globale.

Chez ces enfants, l'attachement et le sentiment d'appartenance au monde de la rue sont forts dans la mesure où celle-ci satisfait leurs différents besoins (identitaires, affectifs, sociaux, matériels). Ce sentiment d'appartenance et d'attachement à la rue participe à la validation et à la perpétuation du mode de vie de la rue. L'assurance de vivre bien dans la rue incite certains enfants à s'ancrer dans la carrière de rue, au point pour certains de valoriser la rue comme milieu de vie :

> *« C'est les autres qui pensent que la rue est dure. Mais elle ne l'est pas pour nous. Tu vois cette dureté de la rue c'est justement ce qui fait qu'elle est bien. Ce que vous croyez être dur pour nous c'est en fait ce qui nous fait plaisir. Toi tu ne vois que les coups qu'il prend quand il va voler mais son plaisir c'est de prendre ce qu'il a envie quand il en a envie. Pour lui-même si on le tue, il s'en fout ce qui importe pour lui c'est d'avoir ce qu'il veut au moment où il le veut. Dans le milieu on ne pense pas au lendemain ».*

Ces paroles d'Ousmane sont à prendre avec recul ; elles témoignent notamment bien de la tendance, souvent présente chez les enfants, à « jouer les durs » pour montrer avec fierté qu'ils sont à la hauteur des difficultés de la vie en rue, difficultés qu'ils admettent par ailleurs. Mais ces paroles sont également une invite à tous ceux qui approchent les enfants des rues à ne pas les considérer comme des victimes passives. Car malgré ses nombreuses contraintes, les enfants parviennent bien parfois à tourner la rue à leur avantage. Cette vie les valorise à leurs propres yeux, eu égard aux nombreuses épreuves dont ils parviennent tant bien que mal à se jouer. Ils ne sont donc pas seulement un groupe à réhabiliter et à protéger.

On le voit, la rue est investie physiquement mais aussi affectivement. Les enfants forment une communauté établie sur la résistance aux difficultés et aux dangers extérieurs, renforçant leur attachement à cette rue. Car malgré le prix à payer ils parviennent à survivre dans cet espace. Ce prix est pourtant fort si l'on reconsidère avec attention les propos de ce jeune. Il parle d'un « bonheur » où se mêlent, coups, blessures, mort et absence de perspective de lendemain. Ce que nous retenons de ce qu'il nous confie, c'est cette ambivalence de la rue dont les enfants rendent si bien compte. Seulement, les compétences développées (savoir survivre dans la rue en y tirant les ressources nécessaires, savoir se protéger contre les diverses agressions, vivre en groupe en respectant les règles communes) pour y survivre sont valorisées et valorisantes à leurs yeux. Des frontières sont définies au-delà desquelles les populations sont souvent considérées comme ennemies ou, tout au moins, étrangères à leur vie.

Au fond, les normes de sociabilité, établies par les enfants des rues, n'entrent pas en contradiction avec les idéaux de la culture sénégalaise. Comme le dit Annamaria Colombo (2003 : 194) « il n'existe pas de « vide social », même la marge à une existence sociale ». Il est vrai qu'il existe une logique conformiste qui se manifeste par une adhésion aux valeurs de respect des normes de groupes. Mais pour autant, certains comportements qui paraissent s'inscrire dans la défiance répondent à l'exigence de tirer les meilleures ressources de la rue :

> *« Et quelquefois quand vous allez opérer en groupe, tu as un ami dans le groupe. Quand tu trouves plusieurs portables dans une maison, tu lui passes l'un, il le cache des autres et toi tu ne montres qu'un portable au groupe. Vous le vendez et tout le monde a une part égale ; ensuite ton ami et toi vous vendez l'autre portable et vous partagez à deux. Cet ami là c'est un ami dans le business mais un jour viendra il te trahira. Car un jour sa langue se déliera et vos chemins vont se séparer ».*

Lorsque des enfants cherchent des moyens de sortir de la rue, tentent de s'en départir, l'intensité de l'activité relationnelle montre aussi que le

monde de la survie n'est pas un univers clos excluant des contacts avec « l'extérieur ». Les compétences relationnelles développées dans la rue ne sont pas réservées à ce milieu. Cela a été le cas de Baba, qui nous raconte :

> *« Tu vois moi maintenant je vais danser avec les jeunes du quartier. Quand tu intègres un groupe de jeunes qui ne sont pas dans la rue, tu cherches à faire comme eux. Tu es obligé de faire comme eux. Tu ne vois pas d'alcool ni de guinz autour de toi alors tu n'en consommes pas. Tu es toujours propre et bien habillé. Tu arrives à oublier même que tu es un fakhman ».*

Malgré tout, il avoue sa difficulté à rompre les amarres avec sa vie dans la rue. Sa relation avec ses amis du milieu et le milieu lui-même semblent très forts :

> *« J'ai vécu dans le milieu donc je ne peux pas les oublier. Je retourne très souvent les voir. Je reste un temps avec eux. Mes amis* ngaaka *(ignorants, non initiés) savent bien que je viens du milieu. Je leur ai expliqué d'où je venais et comment j'ai vécu avant de les connaître. Quelquefois ils me posent des questions et sont intéressés par mon ancienne vie et je leur explique avec force détails ».*

L'identité des enfants des rues se modèle en fonction des rencontres et des expériences vécues dans la rue. Les modalités de transmission sont l'incitation, la suggestion. Cette identité se construit et se constitue à travers les interactions groupales et extra groupales.

Retenons donc que les enfants des rues que nous avons rencontrés sont organisés en groupe structurés et hiérarchisés. La solidarité est très présente sur tous les territoires observés. Cette solidarité est notable entre les enfants d'un même site, entre enfants de différents sites mais aussi entre les enfants et d'autres populations en situation de rue. Cependant, sur les territoires ils se constituent également en petits groupes fondés sans doute sur des affinités pour mieux faire face aux défis que la vie dans la rue pose quotidiennement.

La vie en groupe constitue donc une réponse à des conditions de vie extrême. Appartenir à un groupe fait ainsi partie de l'apprentissage de la survie. On apprend à y trouver jouer des rôles et plus encore à y trouver sa place. Le groupe s'avère ainsi une ressource contre l'adversité. A l'intérieur du groupe, peuvent également se nouer des relations privilégiées et dyadiques. Ce sont des relations de confiance sur lesquelles les enfants s'appuient en particulier pour faire face à la pression du groupe et aux menaces qui peuvent en émaner. Cette représentation du groupe et des relations électives qui s'y tissent donne une idée du cadre relationnel et organisationnel dans lequel les enfants survivent. Mais on ne sait pas, concrètement, comment les enfants parviennent à survivre, quels efforts ils doivent déployer pour y parvenir.

Nous allons ainsi voir de façon détaillée, dans la prochaine partie, quelles sont les activités quotidiennes des enfants, afin d'adopter un point de vue plus dynamique sur la survie.

Mais auparavant, nous voudrions consacrer un intermède aux sites de rassemblement des enfants. En effet, la partie qui s'achève a peu porté sur l'organisation spatiale de la survie, et la partie suivante aura pour cadre l'espace urbain en général. Nous voulons ainsi nous attarder sur ces lieux de vie, tantôt centraux, tantôt périphériques. Leur abord ne peut manquer de surprendre, mais leur exploration révèle une organisation tout à fait étonnante, et souligne les efforts que doivent déployer les enfants, pour tenter d'habiter dans l'espace public.

INTERMEDE – INSTALLATIONS DANS L'ESPACE PUBLIC

De nombreuses enquêtes sur les enfants des rues n'interrogent pas vraiment la dimension urbaine du phénomène. L'espace et l'écologie n'apparaissent pas comme des variables analytiques importantes. Certes, le phénomène est localisé dans des villes, mais il ne semble pas s'y rapporter logiquement. A la suite de travaux récents (en particulier Morelle, 2008), nous pouvons y déceler un risque d'homogénéisation du phénomène, pourtant inadéquat à ses manifestations concrètes. En nous intéressant aux usages de l'espace urbain par les enfants, nous croyons pouvoir approfondir notre compréhension des logiques de survie et enrichir le nuancier de nos descriptions.

En effet, la vie dans la rue est parfois tenue pour anomique (perte de sens) et désorganisée (perte de règles et de repères). De fait, une observation rapide peut n'en retenir que des conduites déroutantes ou déviantes. Elle peut ensuite inférer que ces conduites constituent l'essentiel de la vie quotidienne des enfants des rues. Une exploration plus minutieuse, plus longue, plus prudente des enfants permet des observations plus variées, sur des scènes diversifiées, qui donnent à voir des activités tout à fait ordinaires, ou du moins ajustées aux contraintes de l'environnement qui les enserre. En ce sens, il importe de décrire l'usage de l'espace urbain des enfants pour comprendre comment ils s'adaptent à un environnement qui n'est pas fait pour les accueillir, mais dispose de ressources « naturelles », mobilisables par des acteurs ingénieux et débrouillards.

Que peut-on alors observer ? Avant tout une intelligence pratique de la ville, de ses réserves, de ses niches. Ensuite, une organisation plus complexe et différenciée de la survie qu'un passage nocturne dans les avenues centrales de Dakar ne pourrait le suggérer. Enfin, et par

conséquent, beaucoup de « sordide et de fastidieux » (G. Orwell, 2004) pour tenir bon, beaucoup d'épreuves et de combines pour survivre, qui signent certainement davantage l'appartenance des enfants des rues à la communauté, qu'elles ne l'y opposent.

La suite de cet intermède comprend la description de quatre territoires, qui nous paraissent représenter quatre formes d'installations[26] typiques, dans l'espace public.

Installation 1 - Le refuge (site W)

Nous commençons notre exploration des lieux de vie des enfants par le site de W. C'est un endroit situé dans une friche urbaine, à plusieurs centaines de mètres de toute habitation, auquel on accède par des chemins sinueux - et que l'on ne penserait probablement pas à emprunter si l'on ne savait pas que des enfants s'y trouvent. Car leur campement est à l'abri des regards. Ce site est logé dans un espace « intersticiel » (Zeneidi-Henry, 2002) de Dakar. A la marge des lieux et des voies centrales de la ville, W. peut sembler, d'un point de vue cartographique, une niche d'exclusion. Pourtant, plus on s'approche des enfants qui y ont élu résidence, plus on comprend que cet espace est régulé, pensé, et fonctionnel.

Voici des notes de terrains issues d'une de nos premières maraudes sur place, dans le courant du mois d'août 2008. Elles gardent la trace de l'étrangeté de cet endroit, qui échappe aux conceptions que nous pouvions avoir d'un lieu de vie pour les enfants des rues. A mesure

[26] Nous employons le terme d'installation pour trois raisons. Tout d'abord, l'installation peut désigner un espace organisé. Mais le mot renvoie autant à un processus qu'à un état, et l'espace désigné peut donc être considéré comme susceptible de transformations. Enfin, dans une connotation esthétique, parler d'installation autorise à restituer les qualités et les propriétés de l'espace pour ses usagers, et son rapport à un environnement alentour. Pour ces raisons, nous préférons ce terme à celui de site, de lieu de vie, ou encore d'espace habité.

qu'on s'en approche et qu'on y observe les enfants, on comprend petit à petit que c'est un espace bien plus complexe et socialisé que nos préjugés nous le laissaient croire :

> *Comme tous les jeudis, la maraude du jour devait nous conduire à W et à Y. A 15h10, les membres de l'équipe commencent à prendre place dans l'ambulance. Jean-Charles Mané (chauffeur-animateur) au volant, Erwan Le Méner à côté de lui et j'occupe la place qui restait à l'avant. Le docteur Abdoulaye Diop et Rokhaya Diop (travailleuse sociale) sont à l'arrière. Nous prenons la route pour nous rendre sur le premier site de l'après-midi : W. Il fait une forte chaleur, mais du vent frais entre dans l'ambulance à mesure que celle-ci avançait. Nous débouchons sur un chemin de terre sinueux. Le médecin, qui est censé nous guider, n'est pas totalement sûr du sentier à prendre. Rokhaya vient à la rescousse. Sur ce sentier des vaches sales et faméliques ralentissent notre allure. Sur le bas côté se trouve un immense tas d'ordures où des « Buujumaan » (récupérateurs) fouillent les immondices. Après quelques mètres sur ce chemin escarpé, nous ne pouvons plus avancer, car un champ de plusieurs hectares se dresse devant nous, avec ses jeunes pousses d'arachide. Il nous faut garer l'ambulance, descendre et avancer à pied. Nous nous approchons péniblement du site sous une chaleur de plomb, vêtus de nos tee-shirts avec l'inscription Samusocial Sénégal. Le lieu est excentré par rapport au reste du quartier qui se trouve à sa droite et dont il est séparé par un terrain vague. Il n'est pas repérable à première vue. Pour y accéder, nous avons donc dû traverser ce vaste champ d'arachide dont le propriétaire semblait absent des lieux. Naturellement des passages ne sont pas prévus dans le champ, il faut enjamber les plants d'arachide pour ensuite traverser des barrières de plantes sauvages épineuses qui ne laissent voir que d'étroits chantiers tracés par les pieds de ceux qui passaient par là. Le contraste est grand entre la taille des jeunes pousses du champ que nous venons de traverser et ces hautes herbes entre lesquelles nous tentons de passer. Il fallait écarter les branches avec les mains. Cet endroit m'intrigue et me fait peur à la fois. Je pensais aux reptiles qui pouvaient se cacher dans cet endroit [...]. Apres plusieurs dizaines de mètres, nous remarquons des têtes qui surplombent la barrière de plantes sauvages pour nous observer. Apres quelques secondes d'observation, les têtes disparaissent.*

Le site de W. a la particularité d'être totalement soustrait aux regards. Ce qui n'est pas fortuit car sa position géographique excentrée et difficile d'accès semble être un gage de sécurité recherché par un groupe qui a plusieurs fois été déguerpi d'autres espaces. Sa présence insoupçonnée au milieu de sa barrière de plantes renforce ce sentiment de sécurité auquel s'ajoute la vigilance de ses occupants Il s'agit ici d'une appropriation de l'espace urbain au sens où les enfants qui l'ont aménagé selon leur besoin y exercent un contrôle et une mainmise. Un fort degré d'appropriation est ici atteint avec la transformation de l'espace en un territoire où les entrées sont filtrées par la barrière naturelle et la vigilance de ses occupants. Et où les autres occupants de l'espace-rue sont tenus à grande distance.

> *Nous sommes restés une dizaine de minutes au milieu du site, avant de prendre congé suivis du garçon chargé de venir chercher le lait à l'ambulance. Celui-ci passe devant pour nous indiquer un chemin plus court. Nous le suivons, et prenons un chemin en lisière du champ d'arachide. Sur le chemin, il y a de gros tas de charbon de bois fumant. Deux charbonniers tout près des tas de charbon, prenaient leur repas. Un autre se trouvait entre les amoncellements de bois et de charbon de bois. On arrive à l'ambulance au bout de dix minutes. Jean-Charles qui était parti quelques minutes avant notre départ, avec un garçon pour trouver un chemin plus rapide pour venir au site, arrive avant nous. Tout de suite, le docteur monte à l'arrière de l'ambulance et se met à soigner tour à tour les garçons qui arrivent un à un depuis le site.*

Cette description de l'approche érode plusieurs idées que l'on aurait pu se faire de ce site excentré. L'isolement du territoire ne paraît pas le signe d'une vulnérabilité extrême de l'habitat. L'excentrement a ici pour corollaire des difficultés d'accès au site. La voie escarpée, les chemins de terre entre les plants d'arachide, la végétation plus haute qui leur succède protègent visuellement le site d'éventuels intrus. Tout nouvel arrivant est vu ou entendu au loin, et a peu de chance d'arriver sans aide jusqu'au campement. Les charbonniers peuvent d'ailleurs jouer le rôle de sentinelles. Enfin, plusieurs voies de dégagement existent, qui permettent

une dispersion efficace des enfants en cas de nécessité[27]. Autrement dit, le site est aménagé dans un milieu physique non prévu pour l'habitation, mais si bien qu'il satisfait aux exigences de discrétion et de protection, que l'on peut, du coup, considérer comme des marques fortes de socialisation. Conséquence : il n'est pas toujours possible de calquer la géographie de la survie sur celle de la ville (Snow, Mulcahy, 1999). Un environnement urbain marginal peut être davantage aménageable, sécurisable, et habitable, que les voies et les impasses embouteillées d'un centre-ville. Reprenons la description du campement à proprement parler :

> *A notre arrivée sur le site, nous trouvons une vingtaine de garçons, dont l'âge doit être compris entre 12 et 30 ans. L'endroit est situé au milieu de ces hautes herbes où un petit espace est défriché pour laisser place à une petite cour. Trois cabanes faites de matériaux de récupération sont alignées face à l'entrée. Des cartons, des bouts de toiles et de tissus sont enroulés à la charpente de bois. Elles sont tellement basses qu'il faut se plier en deux pour entrer là-dedans. C'est d'ailleurs pourquoi elles ne sont pas visibles depuis le champ d'arachide. Les garçons sont assis ou couchés sous ces cabanes sur des bouts de matelas ou de cartons. A droite des cabanes, il y a un hamac sur lequel sont assis deux jeunes adultes. Cinq autres sont assis par terre près d'eux. Ils roulent tranquillement leur joint ou sucent des bouts de tissus imbibés de diluant. Et à gauche des cabanes, il y a une marmite posée sur un foyer et quelques ustensiles posés à même le sol. Un garçon fait la cuisine. Il y a d'autres garçons qui sont couchés dans les cabanes. La plupart répondent à notre salutation sans lever les yeux. Apres une petite minute d'apparente indifférence, certains garçons s'approchent et demandent des soins au docteur. Tout le monde semble connaître l'équipe mobile. Erwan et moi sommes les nouveaux dans l'équipe. Mais notre présence ne semble pas les déranger.*

[27] Lors d'une autre maraude, un enfant nous racontait comment lui et ses compagnons avaient échappé à une descente de police en bénéficiant des chemins tracés et connus d'eux seulement.

L'habitat renseigne sur le mode d'investissement de l'espace par les enfants. Celui-ci est aménagé de telle sorte qu'il permet une occupation quotidienne permanente. Sur W. nous trouvons plusieurs cabanes faites de matériaux de récupération de toute sorte mais dont la structure est conçue pour durer, protéger, et résister aux intempéries. Les matériaux précaires employés pour la construction sont facilement substituables ou réparables. Les cabanes servent d'abri pour se reposer et dormir, mais aussi pour s'isoler. Plus qu'un site de rassemblement ponctuel, il est un lieu de vie dans lequel ses différents occupants s'organisent pour accomplir diverses activités. On y satisfait des besoins quotidiens, d'abord. C'est ainsi que nous avons noté une division du travail - allant de la recherche de l'eau et du bois, à la cuisine et à la lessive - qui participe à la cohésion de ce groupe d'enfants. Il y a là trois jeunes adultes qui s'occupent de la cuisine à tour de rôle. Les enfants quant à eux s'occupent de diverses commissions dont la recherche du bois et de l'eau. Les latrines sont à l'extérieur du sol débroussaillé. Les résidents partent plus loin dans le sous-bois et enterrent leurs défections à l'abri des regards, de sorte que les mauvaises odeurs n'arrivent pas jusqu'à la base. Mais le campement n'est pas seulement l'endroit où l'on satisfait des besoins primaires. C'est aussi un lieu de discussion, de détente, que l'on entretient à cette fin. L'isolement avec le reste de la population contraste avec cette société, dont la forme rappelle une communauté villageoise avec sa structure hiérarchique et son partage des rôles. C'est en tout cas à cette institution avec laquelle ils sont en mal au point de se retrouver dans la rue que font penser ces cabanes, ces ustensiles de cuisine, ce foyer en permanence entretenu et son espace aménagé pour le séchage du linge. A W. les tâches semblent être définies selon l'âge et les rapports de force.

Le site, isolé, autogéré, n'est pas donc descriptible comme une niche de désocialisation, sauf à négliger les efforts quotidiens qui supportent une telle organisation et lui donnent du sens. Pour autant, et c'est peut-être là que réside le scandale : dans des conditions d'habitations difficiles, des jeunes et des enfants parviennent à survivre, à faire sens et lien avec une

réalité qui les exclut. Leurs efforts pour survivre, au prix d'activités quotidiennes qui n'ont rien d'extraordinaires, si ce ne sont les conditions de leur réalisation, et l'ingéniosité fatigante qu'elles impliquent, les rappellent ainsi à la communauté, à un « nous », et non à un « eux ». Toutefois, ce sont ces mêmes efforts qui peuvent renforcer leur exclusion, en ce qu'ils laissent croire à une existence insensée et sans aucune règle, quand ils produisent pourtant intégration et régulation.

Les contacts que nous avons avec les enfants de W. les plus jeunes du groupe, indiquent de fait une vulnérabilité sociale, comme accrue par les protections écologiques que confère l'emplacement du territoire.

> *Un garçon d'environ 15 ans s'approche de moi, il sent le diluant, parle avec des phrases entrecoupées de silences. Il me montre une plaie invisible et une autre presque guérie et me demande des soins. Je me penche sur sa jambe, regarde les endroits qu'il m'indique et je lui dis que ses plaies sont presque guéries, mais que s'il le souhaite on peut toujours lui administrer des soins. Il insiste pour avoir des pansements. Je lui dis que c'est d'accord mais qu'à mon avis il ferait mieux de laisser ces plaies qui sont en voie de cicatrisation à l'air libre ce qui peut très bien accélérer la guérison. A ma grande surprise, il est d'accord et s'éloigne tranquillement comme si la plaie n'était qu'un prétexte pour me parler. Un garçon sourd-muet sous la tente a un pansement à la main. Il ne demande pas à être soigné. Je lui demande avec des signes s'il veut se soigner, il me sourit et me dit avec des gestes aussi qu'il est presque guéri. Jean-Charles qui était près de moi me raconte l'histoire de cette blessure par arme blanche. Le garçon semble entendre ce qu'on se dit et il continue de sourire, en me montrant son pansement qui était propre et donnait l'air d'avoir été récemment changé. Un garçon s'approche d'Erwan, le salue et lui demande son nom. Il discute un peu avec lui et finit par s'éloigner.*

Ce passage dit combien la recherche de contact est fortement présente chez les enfants des rues – du moins avec l'équipe du Samusocial Sénégal, qui semble avoir acquis la confiance de ces jeunes. Nous sommes en présence d'un groupe d'enfants qui s'isole pour se protéger, mais ne se montre pas moins avenant avec nous, cherchant souvent la

discussion, par des moyens détournés, qui s'appuient sur les services que nous venons apporter, comme prétexte d'un commerce plus personnel.

Nous avons noté ce comportement dans la plupart des lieux visités, dès la première rencontre. La manière dont les enfants cherchent à établir le contact renseigne sur leur état psychologique. Nous en concluons qu'ils ne sont pas – comme ils sont souvent décrits – des êtres asociaux, repliés sur eux-mêmes et vivant dans une totale marginalité. On peut aussi croire que les relations qu'ils entretiennent avec les différentes catégories de populations dépendent de la confiance qu'ils sont en droit d'accorder. Les relations que le Samusocial Sénégal tisse avec eux s'appuient sur un travail progressif de « mise en confiance »[28]. Elles montrent bien que nous n'avons pas affaire à une étrangeté radicale, qu'il est possible de communiquer, de dialoguer, de travailler avec eux. Elles suggèrent que leur prise en charge commence davantage par une prise en compte du commun, que par une exhibition des différences entre eux et nous.

Installation 2 – La niche de verre (site X)

Les centres-villes sont pourvoyeurs de ressources économiques importantes pour les personnes sans abri. Celles-ci peuvent y trouver des opportunités de gain, qu'elles mendient, rendent service, ou fassent de petits boulots, comme l'a bien montré l'équipe de D. Snow (Snow D., Anderson L., 1991). Une telle observation peut être faite au sujet des enfants des rues à Dakar, nombreux aux abords d'endroits « centraux » ou nodaux : les avenues commerçantes, les gares, les sites touristiques. Snow et Mulcahy considèrent pourtant que ces endroits sont peu propices au repos ou à une occupation durable, qui interférerait négativement avec les atouts économiques, patrimoniaux et résidentiels

[28] La notion de « mise en confiance » a été développée pour rendre compte des évolutions du travail social par M. Breviglieri (2002). Pour une reprise et une discussion empiriquement fondée sur une observation de maraudes, voir Gardella E., Le Méner E., Mondémé C. (2006) ou Cefaï D., Gardella E., Le Méner E., (2009).

des centres socio-économiques de la ville (Snow et Mulcahy, 1999). Des observations ethnographiques ont néanmoins souligné que le modèle géographique de Snow négligeait les niches d'exclusion engoncées en plein cœur des villes (Gardella et Le Méner, 2005), où pouvaient se rencontrer les personnes les plus vulnérables. De semblables remarques peuvent être faites à Dakar. De la même façon que pour le site de W, sont retranscrites des notes de terrain, issues de notre première visite à X :

> *Un lundi en maraude de nuit, je visitai pour la première fois le site de X. A un moment donné nous tournons à droite sur la grande place de X, et nous garons à hauteur d'une boutique. La place est très éclairée avec l'éclairage public et les enseignes des commerces alentour. A quelques mètres en descendant un boulevard, nous trouvons une dizaine de garçons sur place. Certains étaient assis près d'un tas d'immondices que d'autres fouillaient. Il était difficile d'évaluer leur âge mais je sais que ce sont de grands adolescents. L'endroit était situé entre deux échoppes. Dans le noir, j'entrevois une grande porte derrière les ordures qui semble donner sur un hangar. Rokhaya Diop me dit que c'est derrière cette porte que dorment certains jeunes, mais qu'elle n'est jamais allée au-delà. En journée, m'explique-t-elle, ils se dispersent, qui pour mendier, qui pour travailler ou voler. Ce site est surtout un site-dortoir ajoute-t-elle. J'ouvre grand les yeux pour mieux voir. L'odeur qui se dégage de ce lieu est insoutenable. La pluie qui venait de tomber a ajouté à la saleté de l'endroit. Il est sombre et humide. Il ressemble à une décharge publique. Les garçons présents viennent spontanément nous saluer et demandent des nouvelles des autres travailleurs du Samusocial Sénégal qu'ils connaissent. Ils ont l'air sale et sentent le diluant. Nous restons là à échanger quelques mots avec eux. Quelques minutes après, Rokhaya déclare que nous allons à l'ambulance et que ceux qui ont besoin de soins peuvent nous rejoindre.*

Ce lieu de rassemblement se situe aux abords d'un marché, le long d'une rue passante, dans un haut lieu commercial de Dakar. La proximité du marché explique sans doute la présence des enfants. Ils peuvent y mener des activités aussi bien laborieuses que délictueuses. Ils se font

colporteurs, balayeurs, éboueurs et même détaillants et revendeurs. Le vol est une activité secondaire souvent encouragée par des coups sans risque et des gains rapides, ou l'impérieuse nécessité de payer du diluant ou de la nourriture. Cependant, il nous a semblé le plus isolé de ceux que nous avons visités. Que veut-on dire par là ?

A X, il semble que ce n'est pas la situation géographique qui détermine la distance avec la population, mais la saleté et l'odeur. Elles constituent des « marqueurs territoriaux » (Goffman E, 1973), d'autant plus efficaces qu'ils agissent comme des « offenses territoriales » (Goffman E, 1973) vis-à-vis de celui qui s'approcherait trop près, et serait repoussé tant par la vue que par les odeurs. De plus, les enfants semblent n'entretenir aucune relation avec les commerçants environnants (nous nous m'appuyons sur des observations de jour, et des discussions avec les équipes mobiles, selon lesquelles les enfants sont plutôt mal vus de ceux-là, et souvent soupçonnés de vol).

Entre eux, ils semblent vivre suivant le mode de la cohabitation et non plus de l'organisation comme nous en faisions cas sur le site W. Nous n'y avons pas remarqué une organisation de la vie avec distribution de tâches domestiques ou de partage de repas. Sur ce plan les enfants de X. ont un comportement un peu plus individuel, alors que les mêmes enfants changeront de comportement en changeant de site. Les sites induisent des attitudes et des pratiques. On remarque un petit entrepôt ou hangar converti en chambre où trônent un petit lit et des cartons qui servent de malles, et qu'occupent quelques jeunes. Le reste des enfants dort plutôt dans le marché, sous les étalages ou les auvents des commerces. Les activités économiques de subsistance paraissent prendre le dessus sur toute autre forme d'appropriation de l'espace. L'agir urbain des enfants occupants de ce site ne coïncide pas avec une appropriation de l'espace au sens d'une territorialisation. Il fait plutôt penser à une simple utilisation d'un lieu vacant, d'un *non*-lieu ou alors d'un espace résiduel qui n'entame en rien l'ordonnancement classique de la ville. Ici ils ne sont pas créateurs de nouveaux lieux, mais plutôt les occupants d'un interstice

intra-urbain qui ne les soustrait pas de la marge. Dans ce lieu, les besoins basiques (se nourrir, dormir, se reposer, se droguer) trouvent satisfaction. En effet, les enfants se débrouillent chacun de son côté pour trouver de quoi manger. Certains achètent la nourriture tandis que d'autres l'obtiennent moyennant quelques heures de plonge dans les gargotes environnantes. Cependant, ils sont prompts à partager avec ceux qui en n'ont pas.

Pourtant, aussi isolés ou exclus que soient ces enfants, il demeure possible de s'entretenir avec eux, et une nouvelle fois, ce serait un raccourci insidieux de ne retenir d'eux que la saleté de leur habitat, leur aspect hagard et loqueteux, et la réputation peu flatteuse qui les accompagne. En témoignent à nouveau les liens durables établis avec les intervenants du Samusocial Sénégal, mais aussi les discussions passagères et les plaisanteries avec des nouveaux venus, comme nous-mêmes lors de cette maraude. Reprenons la description, alors que nous revenons vers le véhicule :

> *Apres quoi, nous retournons au camion, avec le garçon qui nous accompagnait qui cette fois m'avait pris tout naturellement la main en discutant. En arrivant, nous trouvons devant le camion deux garçons qui discutaient avec le chauffeur, Serge Ndione. D'autres garçons étaient venus juste pour parler avec nous. Il se créait un petit attroupement. Le médecin qui avait fini de faire les soins était sorti de l'ambulance et était venu se tenir devant nous. Un des garçons qui venait d'arriver s'arrête devant Erwan, lui demande son prénom et son nom de famille en wolof. Le docteur faisait la traduction. Erwan lui répond. Il le regarde et décide que désormais il le baptise Mohamed. Il sert la main d'Erwan encore un moment et le lâche. Entre temps, l'entretien social étant fini je monte à l'avant, le même garçon vient à la fenêtre du véhicule et me demande de le prendre en photo. Je lui dis que je ne suis pas venue avec mon appareil. Il réfléchit un moment et me demande un stylo. Je lui dis que je n'en disposais pas ici, il en demande à Rokhaya Diop qui lui répond qu'elle n'avait qu'un seul et elle écrivait avec. Alors il se tourne vers le docteur et lui fais la même demande. Celui-ci lui demande pourquoi voulait-il un stylo. Il répond*

> *juste qu'il en avait besoin. Abdoulaye Diop lui donne lui le sien. Il sourit, tourne le stylo plusieurs fois dans ses mains, remercie et prie pour le docteur. Serge et Erwan étant montés à l'arrière, nous repartons.*

Ce passage montre que des personnes, même très désocialisées, ne sont pas complètement « à part » ou différentes. La vie de ces enfants extrêmement routinière, sans aucun doute aliénante, tourne autour d'activités rémunératrices et de consommation des gains en nourriture et surtout en diluant, qui est aussi utilisé comme coupe faim. Les contacts avec le voisinage semblent limités à peu, et marqué du sceau de la méfiance. Pourtant, des brèches peuvent élargir un monde extrêmement clôt sur lui-même, comme le signalent les interactions entre ces enfants « suradaptés » et le Samusocial Sénégal.

Les sites de W. et X. donnent à voir des situations symétriques : d'un côté, un isolement géographique mais un espace d'activités variées, fortement intégré et régulé ; de l'autre, un emplacement central, mais un site quasi mono-fonctionnel et peu aménagé. Pourtant, dans un cas comme dans l'autre, des formes d'exclusion sont remarquables pour celui qui s'approche des enfants. La discrétion et l'entretien à W., la visibilité et la déliquescence à X. constituent deux formes d'adaptation possibles des enfants des rues à la ville. Mais elles n'épuisent pas la palette des usages et des territoires urbains des enfants.

Le curseur de la visibilité et de la variété des activités des enfants peut s'arrêter sur différentes positions. Nous voulons terminer cette partie par la description de deux sites qui illustrent d'autres types de territoires de la survie. Il s'agit d'abord de Y., vaste zone d'activités et de baraquements, où une quinzaine d'enfants ont élu domicile, paraissent acceptés par la population et se fondre dans le décor. Il s'agit ensuite de Z., bande de trottoirs de quelques centaines de mètres, sur l'une des avenues principales de Dakar. La présence d'enfants des rues et de personnes sans-abri est extrêmement visible et variée. La mendicité est omniprésente, et ses acteurs pluriels : talibés, talibés fugueurs, enfants

accompagnés, personnes handicapés, jeunes femmes, lépreux. Là aussi, les enfants font partie du paysage. La présentation de ces sites ne suffit pas non plus à épuiser toute la gamme des territoires peuplés par les enfants. Mais elle enrichit notre « collection », souligne d'autres modes d'intégration et d'exclusion des enfants, et montre que la survie n'est pas une expérience ni un phénomène homogène.

Installation 3 – Le quartier (site Y)

Rendons-nous donc à Y. Ce qu'il ne faut pas manquer dans ce début de description, c'est justement ce qu'il manque : des enfants des rues. Cet aspect est remarquable : les enfants que nous venons voir ne se distinguent pas dans l'environnement, comme s'ils faisaient partie intégrante de la population affairée dans ces encombres de ferrailles, de carcasses, de bruits et de mouvements :

> *Quelques mètres à peine, nous bifurquons à droite, et entrons dans un dédale de rues en pente qui semblent tracées par les eaux de ruissellement. Tout au long, se trouvent des ateliers de mécaniciens, forgerons et de tôliers qui se suivent sans aucune logique d'occupation de l'espace. Une forte population est agglutinée dans ces endroits. Il y a des hommes, des femmes et des bébés. Certains hommes sont couchés sous des tentes de fortune, pour faire la sieste. Il y a en qui discutent entre eux, qui dorment, qui se restaurent, ou qui travaillent à leur atelier. Nous arrivons sur le site, après avoir emprunté des chemins sinueux et étroits entre les ateliers. L'endroit se trouve au fond d'une ruelle exiguë. Il y a là une cabane qui a plus l'air d'un atelier abandonné. Elle est faite dans le même matériel que les autres ateliers du coin. Des piquets sont plantés pour former une petite cour et autour de ceux-ci sont enroulés de vieux draps troués par endroit pour soustraire l'endroit au regard des passants. Au milieu du site deux garçons jouent au baby-foot.*

Y. est en effet un site de sociabilité où les enfants (qui vivent là, ou non, avec leur famille ou dans la rue) aiment se rencontrer, jouer aux cartes,

inhaler du diluant, partager les repas. On y rencontre autant des enfants que des jeunes adultes, dont le nombre est très fluctuant, passant très facilement de la dizaine à la cinquantaine. Leur présence semble bien admise. De fait, les enfants gagnent leur pain hors de Y. Le vol serait la ressource principale des plus vieux, mais puisée dans des quartiers éloignés. Le recel du butin se fait sur les marchés de la place. Les plus jeunes mendient quelques heures, avant de reverser leurs gains dans un pot commun et de déjeuner dans des baraques ou des gargotes de Y. Puis les enfants se reposent, ou s'adonnent à des loisirs, dont ils règlent les frais sans sourciller. Le groupe dont le nombre et la composition fluctue, comporte néanmoins un noyau dur, qui peut servir de médiation en cas de problème.

Le jour de notre première maraude à Y. les enfants paraissent en bons termes avec leur voisinage. Ils reçoivent constamment la visite des commerçants qui viennent leur proposer cacahuètes et eau glacée. Ils entretiennent ainsi, d'après nos collègues et nos propres observations, de bons rapports de voisinage avec les ouvriers et artisans qui sont sur place, d'ailleurs plus surpris par notre présence sur les lieux que par celle de ces enfants :

> *Un forgeron dans l'atelier le plus proche de nous, qui jusqu'ici était occupé à faire fondre son acier sur le foyer traditionnel se joint à l'attroupement qui s'était formé autour de nous avec quelques mécaniciens et les jeunes filles vendeuses de boissons fraîches. Il s'approche de moi et me demande ce que nous faisons avec ces garçons-là. Je lui dis que nous leur apportons soins, compléments alimentaires et réconfort. Il me dit que nous faisons un travail noble. Je lui demande comment se passe le travail. Il me dit que tout se passe bien dans l'ensemble malgré les hauts et les bas. Je me tourne pour regarder son atelier, je remarque qu'il y a de jeunes garçons qui travaillent là. Il me dit que se sont ses enfants.*

Les enfants et jeunes rencontrés sur ce site ont à la suite d'un processus d'exclusion familiale et ou institutionnelle, développé un fort sentiment d'appartenance au milieu de la rue. Dans cet univers « souterrain » ils

développent des stratégies précarisées de survie qui les conduisent à trouver des lieux de regroupement mais aussi de recréation de liens sociaux. Cet espace est délibérément ouvert et collaboratif permettant des transactions « collusives » avec les autres collectifs usagers de l'espace. Cet espace des enfants est un espace partagé, réservoir de rapports sociaux très souvent étendus hors du groupe.

Installation 4 - La cour des miracles (site Z)

> *Sur Z., le site de rassemblement des enfants se trouve sous un réverbère à deux mètres d'un bar assez fréquenté. A notre arrivée, une dizaine d'enfants sont là en train de jouer. Il y a aussi une femme assise avec son enfant qu'elle entoure avec ses bras en le serrant contre elle. Elle parle en peulh et semble se disputer avec un ennemi imaginaire. Il y a là aussi 3 enfants handicapés assis sur des fauteuils roulants. Nous descendons tous de voiture, saluons ceux qui sont là, et allons faire un tour à pied pour voir s'il y a des enfants malades couchés quelque part. Juste près de ce bar, il y a des hommes et des femmes qui dorment sur des cartons. Certains étaient enveloppés dans des couvertures. Nous remontons l'avenue, longeons bars, restaurants et magasins.*

L'endroit est situé en plein centre ville sur une avenue commerçante fréquentée autant par les Sénégalais que par les touristes. Ce qui en fait un site économique, car l'activité mendiante y est très lucrative. Cependant il est aussi un site dortoir pour une bonne partie de cette population de la rue. Cette activité se prolongeant jusque tard dans la nuit, celle-ci préfère dormir sur place et ne rentrer que le week-end dans de lointaines banlieues.

> *Juste après le restaurant, nous arrivons à hauteur de cette femme dont me parlait un jour Youssouph Badji. Elle vit dans la rue avec ses 5 enfants. Avec les fruits de la mendicité, elle parvient à scolariser ceux qui sont en âge de l'être. Ils ont de bons résultats à l'école. Ils sont souvent premiers de leur classe. Nous la saluons et demandons des nouvelles des enfants. Ils étaient en train de prendre leur dîner. Elle nous dit que tout le monde va bien. Ils sont assis sur une vielle natte et*

autour d'eux il y a des ustensiles, des baluchons et des sacs d'écoliers.
Du linge est étendu sur les grilles d'un magasin.

Ce vaste territoire a aussi la particularité de rassembler à la fois des talibés mendiants, des femmes mendiantes avec leurs enfants, des jeunes filles prostituées clandestines, des jeunes travailleurs, les fakhmans, des déficients mentaux, des handicapés physiques, des lépreux. Ce lieu nous intéresse particulièrement dans le cadre de cette recherche car il renferme un échantillon significatif de l'ensemble de la population de la rue. Cette population hétéroclite cohabite sur ce lieu où chacun cherche à tirer les ressources nécessaires à sa survie. Même si la mendicité est omniprésente, elle n'est pas la seule activité. Avec la concentration de commerce et de voitures que l'on y trouve, les opportunités d'activités économiques sont nombreuses, de jour comme de nuit. Aussi, les enfants se font souvent revendeurs pour le compte des commerçants, laveurs de voitures, cireurs de chaussures… La mendicité occupe davantage les enfants mendiants à la recherche du versement quotidien et les enfants accompagnés dont se servent leurs ascendants pour apitoyer touristes et passants.

Ce faisant, nous assistons de la part de cette population à un détournement de l'espace public[29], au sens où la mobilité cède la place à des rassemblements, qui eux-mêmes s'éternisent et font du lieu un territoire de la survie. En effet, cette avenue est devenue un lieu de vie plus ou moins permanent pour plusieurs familles, avec des enfants qui sont très tôt initiés à la vie de la rue. L'exemple de cette femme avec ses enfants est celui d'une vie qui tente de s'organiser dans une extrême précarité. Cependant, elle tente par ses maigres moyens de soustraire ses enfants à son propre destin. Malgré sa situation géographique qui laisse voir une population au milieu de la vie grouillante de l'avenue, nous avons noté que celle-ci n'a de contact avec la vie environnante que la main tendue renforçant ainsi ce sentiment d'exclusion. Nous pouvons

[29] L'accessibilité et la disponibilité étant deux traits centraux de l'expérience publique, selon Isaac Joseph (Voir *La ville sans qualités*, Paris, L'Aube, 1999).

dès lors comprendre qu'il n'y a pas de sentiment d'animosité entre les différentes populations à la recherche de la même ressource, parce que soumises au même destin.

> *Deux rues plus loin nous faisons demi-tour. Revenus à la hauteur de l'ambulance nous trouvons un plus grand nombre d'enfants tout autour, ainsi que trois femmes et leurs enfants, trois autres handicapés moteurs sur leurs fauteuils roulants. Les enfants sont déjà en rang devant l'ambulance ainsi que les handicapés et les jeunes travailleurs et se bousculaient un peu pour la distribution du lait. Les enfants, l'un après l'autre, bénéficient de soins médicaux, boivent le lait et repartent mendier ou jouer. Les jeunes travailleurs et des talibés mendiants quant à eux se regroupent sous les marches du bar à proximité et font une partie de poker. La partie est très animée. Des cris de joie fusent. Les handicapés aussi forment un groupe et font des acrobaties avec leur chaise. Ils sont rejoints par un autre qui vient d'arriver avec une bouteille de Perrier. Il prétend que c'est de l'alcool et fait mine d'être soul. Ses camarades rigolent et le traitent de saoulard. Une fille d'environ 15 ou 16 ans était là depuis notre arrivée, se mêle à eux et les taquine en affublant chacun d'un petit nom. Le groupe est très animé, ils se tapent, se giflent, mais pas méchamment ; plutôt comme de jeunes chiots. Les enfants ont fini de recevoir leurs soins, un handicapé, le dernier à arriver doit être consulté. Il s'approche avec sa chaise jusqu'à l'entrée de l'ambulance aidé par un des garçons avec qui il jouait. En un tour de main il parvient à s'agripper à la porte et entre dans l'ambulance. Le garçon qui poussait la chaise la recule veut s'asseoir dessus mais il est devancé par la fille. Celle-ci s'assoit et fait des acrobaties avec la chaise. Elle déguerpit dès qu'elle le voit sortir de l'ambulance en prenant le soin de lui avancer son fauteuil jusque devant l'ambulance.*

Nous notons ici que le jeu occupe une place importante dans la vie de ces enfants et que la camaraderie est de mise entre différentes populations d'enfants des rues. A d'autres occasions, nous avons noté une certaine forme de solidarité entre les talibés mendiants qui sont sur ce territoire. En effet, ils arrivent souvent à l'ambulance par petits groupes pour demander du lait. Au lieu de le boire sur le coup, chacun

d'eux reverse sa tasse dans un pot de tomate ou dans une bouteille en plastique. Tout de suite après la distribution et après avoir chacun cotisé une pièce, ils s'en vont vers la marchande de couscous où ils se procurent quelques cornets de cet aliment. Ensuite ils se retirent dans un coin pour préparer le mélange et se nourrir.

Les observations et entretiens menés pendant plusieurs mois permettent de réaffirmer que l'arrivée dans la rue doit s'entendre comme un processus, supporté par une série d'épreuves, qui constituent une réserve d'expérience et de sens, qui motive le départ. Analytiquement, il est commode de distinguer les raisons qui poussent les enfants à rejoindre les rues, et celles qui les y attirent, bien qu'en pratique ces raisons s'entremêlent et se renforcent mutuellement.

On devient ainsi enfant des rues en faisant l'expérience de la survie. A l'évidence, on ne peut pas définir la vie des enfants sur le seul mode du manque (de famille, de toit, de nourriture, d'hygiène.). L'exclusion des enfants a pour envers des formes de socialisation (par le travail – à l'extérieur du groupe, mais aussi en son sein, en réalisant des tâches d'entretien du site, par le jeu) qui ne manque pas d'étonner un regard peu familier de cet univers. Les lieux de vie des enfants décrivent pourtant des formes d'organisation et de mise en commun variées. La vie dans la rue n'est pas une expérience uniforme ; il importe de différencier les usages et les territoires de la ville pour restituer des situations beaucoup plus variées qu'un regard en surplomb ne l'indiquerait.

Que tirer des ces analyses pour l'action ? Sans doute disent-elles nombre de choses que connaissent déjà les intervenants de terrain ; mais elles les disent au moins avec des descriptions circonstanciées à l'appui. Elles décrivent des situations, des activités, des formes d'organisation plus hétérogènes qu'il n'y paraît. Mais elles rapportent des histoires de vie qui comportent des ressorts tout à fait semblables ; elles montrent des enfants dont les conduites débrouillardes n'ont rien d'extraordinaire que les conditions dans lesquelles elles se réalisent parfois. S'il y avait un

point à retenir de ces observations, ce serait sans doute la valeur d'interactions qui partent de ce qu'il y a de commun, plutôt que ce qu'il y a de différent entre ces enfants vulnérables et ceux qui les entourent.

Cette consigne doit accompagner la lecture de la partie suivante, consacrée aux activités quotidiennes des enfants. Nous décrirons ainsi des enfants et des comportements qui peuvent être traités comme déviants. Nous espérons que nos analyses montreront, de même qu'elles ont souligné l'organisation minutieuse des installations, combien ces activités obéissent à des logiques précises, contextuelles, et à des exigences de survie.

Partie III – VIVRE DANS LA RUE

Dans cette partie, nous nous concentrons sur les activités quotidiennes ou ordinaires menées dans l'espace public. Il nous importe de savoir quelles sont les activités des enfants dans la rue ? A quelles ressources (symboliques et matérielles) font-ils appel pour faire face aux exigences de la survie ? Quels usages font-ils de l'espace public, afin de répondre à ces exigences ? Mais leurs activités sont-elles toujours en rapport avec la survie ?

Un premier point de vue invite à considérer « le tribut à payer à la liberté […] parfois très élevé » (Combier, 1994 : 54) pour des enfants qui ont fui maltraitance, humiliation, culpabilité, déception et manque d'amour. On insiste alors sur les journées interminables passées à la recherche de nourriture, d'endroits pour dormir ou se reposer, à travailler, à voler ou mendier, à consommer des drogues ou à tenter d'échapper à des ennemis connus ou inconnus (police, rôdeurs, voisins malveillants.). Sous cet angle, apparaît une existence dangereuse, marginale, délictuelle, à laquelle les enfants peuvent difficilement se soustraire. « Voulant vivre malgré tout, ils se forgent, dans la rue, une existence dangereuse et dans l'ignorance. Car, sans toits ni droits, ils se donnent une socialisation et une culture de rue en marge de celles de la société qui les rejette. […] En attendant, un tourment quotidien les accompagne, constamment entretenu par la faim, la soif, des travaux périlleux et mal rémunérés, les endémies, la solitude, le manque d'affection, les harassements policiers, les tracasseries judiciaires, la prison, la drogue, les abus sexuels, les maladies » (Tay). La vie dans la rue n'est pas exempte de menaces pour les enfants quant à leur intégrité physique. Nous examinerons de nouveaux périls auxquels ils peuvent être confrontés ainsi que leurs stratégies d'adaptation.

Un autre regard met plus volontiers l'accent sur l'espace public comme étant aussi un lieu de rencontres, permettant aux enfants d'entrer en interaction avec d'autres acteurs, de partager avec eux des activités qui les rattachent à d'autres collectifs que ceux de la rue. Naissent de part et d'autre, des sentiments et des comportements de méfiance, de peur, de rejet, de violence, mais aussi de collaboration, de sollicitude, d'aide, ou d'assistance. Nous devons donc également observer les activités qui tendent à relier les enfants à une société dont ils sont souvent rejetés. La rue est alors figurée, comme le dit A. Combier, comme « ce milieu de contrastes qui délimitent les contours d'une existence où se mêlent le meilleur et le pire, au sein de laquelle les enfants doivent apprendre à vivre. L'on ne peut pas l'appréhender par une face en excluant l'autre. La rue n'est pas seulement un enfer, elle n'est pas moins un creuset de généreuses utopies. L'enfant y vit les épreuves les plus insoutenables, et connaît des moments d'amitié intense et pure. La peur, la violence et les puissances de mort y côtoient la solidarité et les puissances de vie » (Combier, 1994 : 57).

Comment tenir ensemble ces deux perspectives, sans tomber dans les ornières misérabilistes de chacune d'entre elle ? Nous avons considéré que l'observation et le suivi minutieux des enfants était encore le meilleur guide pour avancer dans la compréhension du quotidien de la survie des enfants, sans manquer diverses formes de sociabilités qui constituent et trament également leurs existences.

Le chapitre 5 est consacré aux activités économiques des enfants, directement orientées vers la recherche de gain et de moyens de subsistance. Le chapitre 6 traite de la place et des fonctions des drogues dans la vie quotidienne : leur consommation paraît à nombre d'entre eux nécessaire pour survivre. Le chapitre 7, prenant pour objet les sociabilités des enfants, s'insinue dans les interstices ludiques de la survie, et tente de montrer en quoi ils importent pour comprendre le mode de vie des enfants.

Chapitre 5 – Les activités économiques.

Dans les précédents chapitres, nous avions décrit la rue comme le référent principal de la plupart des enfants qui y vivent. Cet espace public, lieu de rencontres éphémères, de transit ou de passage est devenu lieu de vie d'une catégorie de la population à la faveur d'un processus de récupération, territorialisation et d'appropriation de l'espace dont les enfants sont les acteurs. Comme dans tout lieu de vie, la recherche de ressources pour survivre s'impose aux enfants, car chaque individu à une tendance innée à rechercher la satisfaction de ses besoins élémentaires. Dans la nécessité de survie dans la rue, les activités économiques occupent une place importante dans le quotidien des enfants, contraints de répondre par leurs propres moyens aux exigences de survie (se nourrir, se vêtir, se soigner, jouer.). Entre autres activités ils s'adonnent à la mendicité, aux petits métiers mais aussi au vol. Nous examinerons ici le rapport qu'ils entretiennent avec chaque activité, en essayant de comprendre comment ils y parviennent, comment ils s'y prennent et quel sens ils en donnent.

1. Mendier

A Dakar, la mendicité est l'une des activités principales des enfants des rues. Parmi les 3450 enfants répertoriés par le Samusocial Sénégal depuis novembre 2003, plus de 1000 sont considérés comme talibés mendiants[30]. Selon les résultats d'une étude datée de 2006, initiée par l'Unicef, la Banque Mondiale, et le Bureau international du travail (Unicef et al., 2007 : 35-44), le phénomène de la mendicité touche environ 7600 individus dans la région de Dakar, dont 90% sont des talibés. Il faut noter que la mendicité n'est pas spécifique aux enfants des rues. Elle concerne beaucoup d'autres populations vivant ou non dans la

[30] Ces chiffres sont tirés de la base de données du Samusocial Sénégal, quotidiennement mise à jour. Données de mars 2010.

rue. L'expérience des travailleurs du Samusocial Sénégal permet de distinguer la population d'enfants qui s'adonnent à cette activité. Il y a évidemment les enfants en situation de rue pour qui mendier est une stratégie adaptative au monde de vie de la rue, à l'instar de Moussa, 7 ans, rencontré en maraude à Z., qui déclare :

> *« Moi je fais que mendier. Je mendie de l'argent aux passants, je mendie de la nourriture aux restaurants et dans les boulangeries, je mendie des vêtements aux vendeurs de friperies ».*

Mendient également des talibés soumis à l'astreinte du versement quotidien au marabout, mais aussi les enfants accompagnés, pour soutenir leurs familles. Dans un brassage souvent difficile à décrypter tout ce monde s'adonne à la mendicité dans les principales artères de la ville, aux différents carrefours, devant les lieux de culte, dans les marchés et les gares, dans des espaces économiques importants. Un talibé mendiant venu se faire soigner au centre, nous raconte comment la mendicité est inscrite dans le programme d'apprentissage et dans la routine de la vie des enfants de son *daara*. Amadou a 12 ans ; son *daara* se trouve à près de 9 km du centre de Dakar. Le vendredi étant le jour où il fait la plus grande recette auprès des fidèles venus prier à la grande mosquée, il passe toute la journée en ville ; le soir il dort à Z :

> *« On se réveille tous les jours vers 4h et 5h du matin, on étudie jusqu'à 8h, ensuite on va mendier jusqu'à midi ou 1h, après chacun va chercher son repas chez sa marraine. On revient étudier jusqu'à 17h et on repart mendier jusqu'au crépuscule, ensuite on revient étudier jusqu'à l'heure d'aller dormir. »*

Ainsi dans la rue, la mendicité mobilise ceux que les institutions d'aide comme le Samusocial Sénégal définissent comme les « talibés mendiants », les jeunes en rupture avec leur famille, les jeunes « fakhmans », les « enfants accompagnés », mais aussi d'autres population comme les personnes âgées et les handicapés, les pauvres, affichant leur misère pour quêter l'aumône A travers cette activité, les enfants font l'apprentissage de la rue avant de l'investir totalement. Les

talibés mendiants par exemple, viennent souvent grossir les rangs des enfants des rues (entendons ici : lorsqu'ils ne relèvent plus d'aucun *daara* et vivent jour et nuit dans l'espace public), quand une journée non fructueuse ne permet pas de verser la somme exigée par le marabout. Ne voulant pas rentrer pour affronter les coups qui les attendent souvent, ils préfèrent rester dans cette rue qu'ils connaissent déjà et dont ils ont appris à tirer des ressources. Badara, talibé mendiant de 12 ans, nous explique les raisons de sa présence dans la rue :

> *« Le problème c'est que quand nous n'avions pas le versement journalier nous n'osions pas rentrer. Ainsi, nous restions plus longtemps à mendier pour compléter l'argent. Et comme un jour je n'avais vraiment pas l'argent, je n'ai pas osé rentrer. Je suis donc resté dans la rue. Depuis ce jour je suis là ».*

La rue ne lui est pas méconnue. C'est sa vie de talibé qui le met en rapport avec la mendicité, laquelle occupe une place importante dans le système éducatif de la plupart des *daara*s au Sénégal. Quand Badara arrive dans la rue, celle- ci est son premier refuge pour échapper à la maltraitance dont il est l'objet au *daara*. Déjà initiés à la mendicité avant de tomber complètement dans la vie de rue, certains enfants identifient aisément les endroits à investir pour mendier et parfois les populations les plus enclines à donner l'aumône. C'est le cas de Ndiouga qui, tout petit déjà, mendie avec sa tante aux différents carrefours de la ville. En grandissant, il s'éloigne de sa tante pour vivre dans la rue en compagnie d'autres camarades. Nous l'avons rencontré à Z., il a 10 ans. Il nous dit, comme la plupart des enfants, qu'il cible les groupes susceptibles de lui rapporter de l'argent, d'une façon ou d'une autre :

> *« Le soir nous mendions dans les endroits où il y a plus de libano-syriens. Ces gens donnent beaucoup d'argent et sont faciles à voler ».*

La mendicité appelle ainsi une connaissance de la rue et de ses occupants. Quelquefois, elle est investie comme une activité transitoire qui permet de régler un besoin précis. C'est souvent le cas des enfants qui sont ou pensent être dans la rue de façon tout aussi transitoire.

Demba est un enfant maltraité dans son *daara* où il n'avait pas l'habitude de mendier, il fugue en raison de la maltraitance qu'il subit, et part dans la rue. Il s'adonne à la mendicité, mais comme il le dit, c'est juste trouver l'argent nécessaire pour aller retrouver sa mère en Gambie. Il voit dans la mendicité le seul moyen de se tirer d'affaire. Ainsi raconte t-il :

> *« Je suis donc allé au centre ville pour chercher de l'argent pour payer le voyage en Gambie. J'ai mendié pendant trois jours sans avoir assez d'argent. Le quatrième, j'ai rencontré un vendeur de poudre contre les cafards, je lui ai proposé mes services et il m'a employé pendant une semaine au bout de laquelle, il ma remis 1000 Frs. Quand, je me suis séparé de ce vendeur, je suis retourné mendier près du Palais de la République. J'obtenais entre 300 et 500 Frs par jour. Ce n'était pas suffisant et il me fallait acheter de quoi manger. Alors j'étais obligé de mendier tous les jours plus ».*

A son besoin premier de trouver l'argent pour rentrer chez sa mère s'ajoute la nécessité d'en trouver pour survivre dans la rue. Ses gains ne sont pas assez substantiels pour satisfaire tous ses besoins, et de fil en aiguille, il prolonge sa « carrière » de rue. Ce qui devait être un bref séjour dure plusieurs mois, jusqu'à ce que les équipes du Samusocial le rencontrent, le conduisent au centre et entament un processus de médiation familiale, qui aboutira à son retour en famille. On voit également dans cet extrait d'entretien que les rencontres faites en mendiant, peuvent servir de passerelle vers d'autres activités.

Souvent pratiquée pour satisfaire les besoins de base, la mendicité peut également être utilisée comme prétexte et préambule au vol. Il n'est pas rare que des enfants débarquent très tôt dans les maisons, ou à l'heure de la sieste, munis de leur pot de concentré de tomate caractéristique. Profitant du peu d'attention de leurs hôtes, commettant des stratégies de diversion, ils dérobent tout objet utile traînant dans la cour des maisons. Ecoutons Baba nous raconter comment son camarade et lui, se faisant passer pour des talibés mendiants, volaient des becs de gaz dans des maisons où les habitants faisaient leur sieste :

> *« Nous attendions vers 14h quand les familles ont fini de manger et se reposent dans les chambres pour entrer dans les cuisines. Nous nous faisons passer pour des talibés qui allaient chercher le reste des repas dans la cuisine ou alors nous faisons semblant de chercher le « daa*[31] *» pour écrire sur les tablettes. Alors nous grattons la face externe des marmites noircies par le bois de chauffe pour laisser entendre le bruit et faire croire que c'est ce que nous cherchons. Nous dévissons le bec des gaz que nous allions revendre à 1000 Frs pièce au marché ».*

Le fait d'aller vers les gens, en se présentant comme mendiant, découvre ainsi des possibilités nouvelles de gains. La mendicité et le vol peuvent faire bon ménage, surtout en période de vache maigre. A cet égard, il convient d'analyser de façon plus précise l'activité de vol et ses significations.

2. Voler

Le vol est pratiqué par certains enfants pour survivre dans la rue. Mais ils ne le pratiquent pas tous systématiquement une fois arrivés dans la rue, même si certains en ont fait l'expérience auparavant. Comme le souligne Annick Combier : « au départ, l'enfant peut survivre sans trop s'écarter des codes de la société. Nombre d'enfants l'ont prouvé, de façon toujours édifiante, préférant chercher mille et une occasions de gagner quelques centimes en travaillant » (Combier, 1994 : 47). Mais les exigences de la rue les amènent à franchir le pas entre des activités sûres mais peu profitables, et des activités plus risquées mais aussi plus bénéfiques. Souvent ils investissent des lieux où les rassemblements publics véhiculent des opportunités de gains. Pour ce faire, ils mettent à profit les bousculades dans les marchés ou lors de rassemblements religieux, mais trompent également la vigilance des vendeurs et passants, apprennent à se faufiler dans les domiciles et les parkings désertés.

[31] Sorte d'encre utilisée par les talibés pour écrire sur les tablettes traditionnelles de l'apprentissage du Coran. Elle est obtenue à partir de cette couche noirâtre qui s'accumule sur la partie extérieure des marmites quand on utilise du bois pour la cuisine.

Rarement en solitaire, ils opèrent en groupes et savent se raccorder à des filières qui permettent d'écouler leurs biens. Dans cet extrait, Badou nous raconte le mode opératoire de son groupe :

> *« Quelquefois, pour voler les* Toubabs *ou les Libano-syriens, nous sommes en groupe. Deux d'entre nous se collent à la proie en faisant mine de lui demander de l'aumône pour détourner son attention. Les autres essaient de le détrousser pendant que les deux premiers l'occupent. Quand ça réussit nous filons tous et nous nous retrouvons à notre planque qui se trouve en ville mais dans un endroit connu de nous seuls. Quelquefois aussi, le groupe se disperse pour faire des opérations individuelles mais nous nous retrouvons toujours pour partager le butin. Nous mettons en commun tous ce que nous obtenons et nous nous partageons l'argent après la vente des objets ».*

Pour ces enfants, comme l'avance Càrdenas dans une des rares études centrées sur l'argent dans l'univers des enfants, « la rue devient un centre d'opérations, lieu de travail et lieu de relations stratégiques » (Càrdenas, 1998 : 125). La rue fait donc l'objet d'un réinvestissement ou d'une réappropriation : elle devient en plus d'un lieu de vie, un lieu de gain et de travail. Au vu des compétences, stratégies et efforts déployés par les enfants, il convient sans doute d'étendre le domaine de définition du travail pour y intégrer des activités, certes illicites, mais dont la fonction, la finalité et la signification pour les acteurs eux-mêmes, ne s'éloignent pas forcément de celles d'activités licites. Du reste, ces activités sont facilitées par le « fonctionnement même de l'espace urbain qui rend possibles l'anonymat, la fuite, l'action rapide » (Càrdenas, 1998 : 125). Et comme le dit A. Combier, « l'étiquette de voleur ne définit pas en elle-même l'entière réalité de l'enfant de la rue. Elle est bien plutôt l'un des attributs quasi inévitables des conditions mêmes de la lutte qu'il doit mener pour survivre » (Combier, 1994 : 47). Il est aussi important de restituer les conditions de recours au vol, dans la rue, car l'on découvre alors qu'il s'agit d'une solution contrainte, faute de mieux, et fonction de compétences acquises par ailleurs. Ainsi, Tapha s'était déjà essayé au vol

avant d'arriver dans la rue, ce qui l'aide beaucoup après avoir fui sa famille :

> *« On me bastonnait souvent à la maison parce que je dérobais des choses. Un jour, j'ai volé le portable d'une de mes grandes sœurs qui était venue à la maison. Un jour aussi ma grand-mère m'a donné 500 Frs pour que je lui achète du «*poon[32] *». Je suis parti avec l'agent et ne suis plus revenu à la maison. Comme je connais Petersen et que j'avais l'habitude d'aller jouer avec les enfants là-bas, je suis donc allé directement. Ici nous vivons de vol. Moi je suis très doué pour ça ».*

Ses expériences de vol sont antérieures à sa vie dans la rue. D'ailleurs c'est à la suite d'accusations répétées qu'il fuit pour s'installer dans la rue. Ses compétences de voleur lui serviront dans la rue. N'ayant pas besoin d'être initié à cette activité, il s'y adonne dès son arrivée dans la rue. Ce qui n'est pas le cas de Pathé (10 ans) qui fait ses premières armes dans le vol à l'initiative d'un enfant plus âgé. Ce dernier âgé de 15 ans l'avait enrôlé avec trois de ses camarades, pour les employer à commettre des larcins. Il profite ainsi des avantages liés à leur âge et leur capacité à se faufiler et à filer. Il leur apprend comment procéder. Pathé nous raconte cet apprentissage :

> *« Quand il nous a vus, il nous a convaincu de venir avec lui. Il avait beaucoup d'argent sur lui ce jour et il nous a payé à manger à tous. Ensuite il a dit que nous aussi, nous pourrions aussi avoir autant d'argent que lui. Il a dit qu'il n'y a pas beaucoup d'argent dans la mendicité. Ainsi, il nous a montré comment soutirer les portefeuilles, et comment faire semblant de donner l'aumône à un aveugle pour prendre une pièce dans sa coupelle. Ensuite chacun de nous a essayé et c'est comme ça que nous avons commencé à voler ».*

Nouveau venu dans la rue, Pathé est placé au second plan dans cette pratique de vol en groupe ; il n'est pas d'abord directement mêlé à l'activité avec à charge pour lui d'observer pour ensuite pratiquer. On entre donc dans la carrière de voleur par un processus aussi progressif

[32] Le tabac pour pipe qu'affectionnent particulièrement les personnes âgées.

que l'on entre dans la rue. Pathé apprend à voler en même temps qu'il apprend à vivre dans la rue. Omar, quant à lui, est initié par son mentor qui lui apprend les rudiments de l'activité :

> *« Quand on est arrivés à Dakar, il m'a acheté à manger le premier jour et m'a dit qu'il fallait que j'apprenne le métier pour pouvoir me nourrir tout seul et ne plus compter sur lui. Alors il a commencé à me montrer comment s'y prendre et les endroits les plus lucratifs et les moments les plus propices. Il m'a beaucoup appris. Dans le métier c'est un grand ».*

Le terme de « métier » utilisé par Omar pour qualifier le vol est révélateur de la perception que les enfants peuvent avoir de cette activité. Le métier suppose des compétences, des aptitudes, un savoir-faire qui s'améliore avec l'exercice du métier en question. Mais surtout, c'est un moyen pour trouver les ressources nécessaires pour vivre.

Baba, lui, se retrouve à voler pour mieux s'adapter à la rue. En grandissant, la mendicité (activité dans laquelle les petits font plus de recettes parce qu'ils sont les plus à même d'apitoyer les passants) n'est plus suffisamment lucrative pour lui. Souvent, le changement physique entraîne un changement de l'activité menée dans la rue. Les jeunes enfants quand ils arrivent dans la rue s'adonnent le plus souvent à la mendicité, au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils investissent les petits métiers et/ou le vol[33]. Baba pour sa part, change de groupe pour en intégrer un autre qui lui sied mieux comme cadre de réalisation de ses nouvelles activités. Nous assistons à la formation d'un groupe autour d'une activité particulière :

> *« On était dans un grand groupe, où il y avait des talibés et des fakhmans. Alors, un beau jour nous avons décidé de nous séparer des talibés car nous, nous sommes des voleurs. Et nous sommes des*

[33] Sur cette question du changement d'activité selon l'âge, voir nous renvoyons à Biaya (2000 : 7-12).

> *grands, nous ne pouvions plus rester avec les petits. Et puis nous avions beaucoup grandi ».*

Baba et son groupe ne veulent plus mendier parce qu'ils sont devenus grands mais aussi, on peut du moins en faire l'hypothèse avec Marine Vassort, parce la mendicité « correspond à manifester publiquement un statut de dépendance qui se concilie difficilement avec la revendication d'une autonomie allant avec la fréquentation de la rue » (M. Vassort, 2004 : 83).

Le vol appelle un certain nombre de modes opératoires. Baba développe des compétences nouvelles, pour mieux tirer profit de cette occupation. Avec son groupe, il gagne en expérience et sa connaissance des méthodes s'affine. Il nous raconte comment il s'y prend :

> *« Moi j'étais un voleur et je volais de deux façons différentes, je volais dans les maisons et les pièces de voiture en stationnement que je démontais. Même de jour, je démontais les lampes les rétroviseurs, surtout sur les Mercedes. J'étais très doué, il y a des pièces que je démontais avec un bout de fil de fer, d'autres avec seulement la main. On revendait les pièces démontées au* market *».*

Eumeudou, est un enfant de 13 ans. Il a été hébergé pour raison médicale au centre pendant plusieurs jours. Lors d'une réunion hebdomadaire des équipes du Samusocial, il a été décrit comme un enfant spécialement doué pour le vol. Nous l'avons donc approché pour en savoir plus sur cette activité. Il nous décrit dans les détails les stratégies de vol utilisées avec ses camarades :

> *« Nous, notre spécialité c'est le vol de portable. Au niveau du bar sur l'avenue. C'est facile de voler les portables. Les clients sont souvent soûls et ne prêtent pas beaucoup attention à leurs affaires quand ils sont attablés. Nous faisons mine de dormir en attendant qu'ils se soûlent. Alors nous venons nous coller à la grille et nous glissons nos doigts dans leurs poches et prenons leurs portables. Nous nous agenouillons devant la grille en rang. Celui qui vole le portable le passe*

à celui qui le suit dans le rang et ainsi de suite. Le dernier va se cacher et nous avons un endroit pour nous retrouver enfin de soirée ».

Dans cette activité, ils se professionnalisent de plus en plus. L'occasion seule ne fait plus le larron. Les coups sont planifiés, les potentielles victimes clairement ciblées et le moment propice attendu. On note une organisation claire autour de l'activité avec une distribution des rôles. Des petits vols à la tire entre les passants ou sur les étals des marchés, ils peuvent aller jusqu'au braquage. Quand les risques deviennent considérables, certains en arrivent à recourir aux armes, mettant en danger autant leur vie et celle de ceux qu'ils attaquent. Ils apprennent à sélectionner les objets pour en tirer le plus d'argent possible, s'intéressant à des objets à forte valeur marchande et qui fait l'objet d'une forte demande par les receleurs. C'est notamment le cas des objets en or qui sont revendus à un prix inférieur à celui du marché.

« On était un groupe de 6, nous avons fait irruption dans une maison. Nous n'avions trouvé que la bonne. Comme j'étais le plus costaud, j'étais chargé de la maîtriser pour l'empêcher de crier. J'ai même dû la malmener, elle était zélée et ne voulait pas se tenir tranquille. Nous avons pris la boîte à bijou de la dame, il y avait des chaînes, des bagues et des boucles d'oreilles. Nous avons revenons tout le contenu à 180.000 Frs et on s'est partagé l'argent à parts égales ».

Dans cette activité, les enfants s'organisent, improvisent mais aussi s'adaptent aux imprévus, développant ainsi leurs compétences. Leurs butins sont de plus en plus importants même si les risques augmentent en proportion. Ils établissent des relations de complicité avec les autres acteurs de la rue que sont les receleurs créant ainsi réseau dynamique autour du vol. L'existence de receleurs qui favorisent l'activité de vol chez les enfants est racontée par Souleymane, garçon de 15 ans que nous avons rencontré dans le centre du Samusocial :

> *« Nous avons des grands dans le* market *à qui nous vendons tout ce que nous volons. Nous avons des points de rencontre pour leur fourguer tout ce que nous prenons »*[34]

Vivant dans le dénuement et côtoyant l'opulence dans la ville, les enfants des rues adoptent le vol comme une stratégie de survie, qui se supplée souvent à la mendicité dans la carrière d'enfant des rues. Cependant, cette stratégie expose bien davantage les enfants à des actions répressives autant de la part de population que des pouvoirs publics.

Pour autant, comme le dit M. M. Sierra, « le vol n'est pas seulement un moyen de subsistance mais aussi, celui d'obtenir un meilleur statut au sein du groupe » (Sierra, 1995 : 51). C'est une épreuve pour prouver au groupe qu'on est à la hauteur. Il a ici une fonction sociale d'intégration. Le groupe s'est formé autour d'une activité, mais celle-ci participe à sa pérennisation. Dans le récit suivant de Seydou, nous remarquons comment de stratégie, le vol glisse vers une activité génératrice de revenus essentielle au quotidien, sur le plan de l'estime de soi et de celle que l'on nous accorde :

> *« Un gars va venir te narguer avec ses beaux vêtements et ses jolies pompes. Tu sais comment il a fait pour les avoir. Tu es donc obligé de faire comme lui, car tu ne peux pas lui demander de l'argent. C'est un garçon qui a quitté chez lui comme toi, qui vit dans la rue comme toi. Tu dois être capable d'avoir tout ce qu'il a. Donc tu es obligé d'aller à* Xare badar [35] *comme lui ».*

Seulement ici, nous nous rendons compte que, parfois, « ils volent au-delà de leur besoins élémentaires et mènent grand train » (Combier,

[34] Un travailleur social du Samusocial nous apprend qu'il y a plusieurs types de receleurs qui travaillent avec les enfants de la rue : il y a d'abord les jeunes adultes qui se chargent d'écouler tout ce que rapportent les plus petits de leur « expéditions », il ensuite ceux qu'on appel les *goolumaan* qui sont dans les marchés et rachètent à bas prix les marchandises pour les revendre au prix fort. Il y a également certaines femmes restauratrices ou commerçantes.

[35] La comparaison est assez révélatrice car *Xare badar* signifie la guerre de Badr qui est la bataille la plus épique que le Mohamed a livré aux mécréants de Médine.

1994 : 47). Le vol n'est plus ici une stratégie de survie mais devient un mode de vie, où le but visé est le prestige et la valorisation de soi. Mais comme l'a montré R. K. Merton, les attentes de « déviants » sont tout à fait semblables à celles du reste de la population : ce sont surtout les moyens mobilisés pour les atteindre qui les en différencient (Merton, 1965). Ainsi, Baba nous explique comment par le vol, il parvenait avec ses camarades à se créer une autre identité différente de celle d'enfants des rues, en paraissant semblable à quiconque :

> *« Quand nous sortions dans la rue, habillés comme des princes, personne ne pouvait deviner ce que nous faisions pour avoir de l'argent. Dans la rue nous sommes comme tout le monde ».*

Dans cet extrait, les enfants cherchent à se fondre dans la masse en portant des habits de marque. Ils trouvent là le moyen de lutter contre leur exclusion, de sortir de la marginalité. Le vol leur permet de disposer de ressources matérielles et symboliques qui facilitent leur acceptation par la société. Il permet, ou du moins les ressources qui en sont tirées, un repositionnement social, même momentané Des enfants, que l'on pourrait hâtivement considérer comme « désocialisés », offrent une nouvelle représentation d'eux-mêmes. Ils prennent soin de mieux paraître dans leurs relations avec autrui. Ils se construisent ce qu'Erving Goffman (1973) appelle une « façade », ils sont dans la représentation. Ainsi dans la rue, Baba et ses camarades font un va-et-vient entre la scène représentée par leurs interactions avec une partie de la société, notamment les filles et les coulisses constituées de leurs lieux de rassemblement où ils redeviennent eux mêmes, c'est-à-dire des enfants des rues. Ils ne se différencient pas des autres jeunes urbains dont ils ont en commun les pratiques et les désirs. Dans cette vie de rue et de misère, ils n'aspirent pas moins à une vie « normale ». Quelquefois en pratiquant de petits métiers.

3. Exercer des petits métiers

Les petits métiers permettent, tout comme la mendicité, de tirer profit de la rue pour mieux y vivre. Se plaçant alors dans une logique de l'immédiateté, ils travaillent pour satisfaire leurs besoins élémentaires. C'est pourquoi nombre d'entre eux ne travaillent que quand le besoin se fait sentir. D'après nos observations, nous pouvons oser une catégorisation des activités de ces enfants selon l'âge et la durée dans la rue, sans pour autant négliger leurs aptitudes et leurs intérêts. Les plus jeunes et les nouveaux arrivants, se retrouvent plus dans la plonge, le portage des bagages, le balayage ou le ramassage d'ordures, la recherche et la revente de ferrailles. Les plus grands sont dans le commerce ambulant, l'alimentation comme serveur dans les fast-foods et la vente de drogues.

Le travail est alors une exigence de survie. Cependant, les enfants rencontrent maintes difficultés pour mener à bien certaines de leurs activités. Un enfant qui décide de pratiquer un petit commerce se heurte à la difficulté de trouver un capital de départ pour constituer un stock de marchandises. Et quand cette difficulté est levée, se pose la nécessité de les garder à l'abri des voleurs et racketteurs. Il faut aussi faire face à la concurrence ou à la saturation dans certains secteurs d'activités. El Hadj, un garçon de 17 ans, nous explique ses déboires quand il a cherché à exercer un métier :

> *« Au début j'ai essayé de laver les voitures au centre ville. Quand je suis arrivé le premier matin avec mon chiffon et mon bidon d'eau, j'ai rencontré deux garçons qui avaient aussi leur matériel. Ils me demandent ce que je faisais ici. Je leur réponds et ils me disent que je ne peux pas rester dans ce secteur parce que c'est leur territoire. Ils m'indiquent qu'ils sont tout un groupe et me montrent les limites de leur territoire. Seulement, c'est presque tout le centre-ville. Donc je ne pouvais pas travailler là sinon ils allaient me bastonner. Je me suis dis qu'il fallait trouver autre chose ».*

Les catégories ci-dessus mentionnées, même si elles permettent de noter des tendances intéressantes, ne sont pas totalement étanches. Car il n'est pas rare de rencontrer des enfants dans la débrouille, cumuler plusieurs activités, ou des enfants utilisés par de plus grands dans certaines de leur activités comme le vol et la vente de drogues. Ou alors des jeunes adultes se faisant passer pour des mendiants pour mieux voler.

Abdou, enfant fugueur rencontré dans la rue lors d'une maraude, nous raconte comment il utilisait ses jours de repos pour gagner un peu d'argent. Les jours de classe, il s'adonnait à la mendicité pour le versement du marabout et le reste du temps, il travaillait à son compte :

> *« Les jeudi et les vendredi étaient jours de repos, ces jours-là j'allais travailler dans une maison voisine où je balayais la cour moyennant 100 ou 200 Frs ».*

Dans ce travail, il trouve le moyen de compléter l'argent qu'il ne parvient pas à obtenir par la mendicité. Il se procure de l'argent de poche mais surtout évite les coups qu'il risque en cas de manquement au versement quotidien. Cheikhou, 12 ans, cherche pour sa part le moyen de prolonger sa fugue et de mettre plus de distance entre lui et ses éventuels poursuivants. Il a fugué de son *daara* en région et cherche à rallier la capitale le plus vite possible :

> *« Nous sommes restés pendant plusieurs semaines à mendier dans la gare pour trouver l'argent nécessaire pour aller à Dakar. En plus, Il y avait là une restauratrice chez qui nous faisions la plonge. Elle nous payait chacun 500 Frs et nous donnait à manger. Donc nous avons travaillé pour elle plusieurs jours et sommes partis à Dakar quand nous avons eu l'argent nécessaire ».*

Cheikhou s'improvise mendiant, travaille à la plonge, pas seulement pour vivre dans la rue, mais aussi pour gagner le plus rapidement possible l'argent nécessaire pour aller à Dakar. Il cherche le moyen de se maintenir dans la rue en cumulant deux activités économiques. Plus tôt il trouve de l'argent, plus tôt il échappe à ceux qui le cherchent pour le

ramener au *daara*. Le travail joint à la mendicité est donc pour lui, le moyen d'acheter sa sécurité. La proximité du *daara* et de la gare routière, siège de ses activités économiques, l'oblige à cumuler les activités pour écarter toute possibilité de retour au *daara*, synonyme de maltraitance.

De même, Baba aujourd'hui jeune travailleur, nous raconte comment, après avoir juré sur la tombe de ses parents il s'est détourné de ses activités délictueuses quotidiennes, en l'occurrence le vol, pour chercher à gagner sa vie. Nous notons dans son récit les différentes étapes dans sa « carrière » de jeune travailleur. La recherche d'un emploi stable qui constitue une possibilité pour lui de changer de milieu, à ce stade de sa vie de rue s'avère malheureusement infructueuse :

> *« Quand j'ai arrêté pour chercher du travail, c'était difficile car je n'avais même pas de carte d'identité. Et tous les gens que je connais vers qui je pouvais me tourner me connaissaient en tant que voleur. Ils ne pouvaient pas me faire confiance. Je me disais que personne ne pouvait avoir confiance en moi car je me connais moi-même ».*

La mort de ses parents constitue une rupture dans sa biographie. Sa vie prend une nouvelle tournure. Il décide de changer d'activité mais son passé de voleur le poursuit. Sa tentative de revenir à des activités non délictueuses ne se passe pas aussi simplement qu'il l'avait pensé. Son seul recours reste ses anciens camarades de rue et le milieu qu'il a jusqu'ici fréquenté. Ce qui l'amène à choisir une activité qui le met en rapport avec des gens qui seront moins tentés de le juger - en même temps avec la tentation de reprendre du service comme voleur :

> *« Donc je suis retourné dans le milieu non pas pour reprendre les mêmes activités car j'ai juré sur la tombe de ma mère de ne plus voler. J'ai essayé de trouver de l'argent avec lequel j'ai acheté des portables que je suis allé revendre dans le marché. J'achetais des trucs que je revendais pour faire des bénéfices. Je savais jouer au baby, donc j'attendais les enfants près du baby-foot et je passais toutes les soirées à rafler leur mise. Parfois je faisais l'arbitre pour leur partie de cartes.*

J'avais 1000 Frs pour trois parties arbitrées. Je gardais l'argent que je gagnais pour le réinvestir dans d'autres choses ».

Mais très vite, il se décourage. Ses nouvelles activités ne sont pas aussi fructueuses que le vol. Il veut abandonner cette activité, mais ne connaît que le milieu où il a passé les 5 dernières années de sa vie. Il semble vivre dans une impasse car l'horizon des possibles s'est rétréci pour lui. Durant ses dernières années passées en rue, il a pourtant acquis les aptitudes nécessaires pour en tirer profit. Prisonnier de sa réputation, il peut difficilement prétendre à un travail « hors rue ». La rue donc est le seul milieu, vers lequel il peut, selon lui, se tourner. Il continue son récit :

« J'ai commencé à vendre du yàmbaa *à* guétte gue[36] *; je vendais le cornet à 500 Frs. On en tire 100% de bénéfice. Si tu achètes de grande quantité tu peux en tirer 200% de bénéfice et même 300%. Si tu achètes en gros le panier entier qui fait trois kilos aux maliens qui te le bazardent à 80 000 pour s'en débarrasser, tu revends le Kilo à 75 000 par exemple tu te retrouves facilement avec 300% de bénéfice. Moi comme je débutais, j'achetais, par 15 000 Frs que je détaillais en des cornets de 500 Frs. Je me retrouvais avec des bénéfices de 100%. Comme je ne connaissais que mes gars, je ne pouvais faire des affaires qu'avec eux ».*

La vente de la drogue est lucrative. Cependant, malgré les gros bénéfices qu'il en tire, Baba ne semble pas satisfait de cette activité, car elle le met toujours en contact avec cette rue qu'il tente de quitter progressivement. Il se remémore les conseils de sa mère et veut changer d'activité pour honorer sa mémoire. Mais la recherche d'un emploi stable qui, pour beaucoup de jeunes de la rue qui décident d'en sortir, constitue une possibilité de changer de milieu et de forme de vie, est pour lui infructueuse. Ce qui le place dans une situation de précarisation dont il tente toujours de sortir :

« Maintenant j'ai quitté la vente du Yàmbaa, je faisais il y a quelque temps le journalier aux ICS, ensuite j'ai été dans un magasin. Bref je

[36] Un site de rassemblement des enfants aujourd'hui abandonné.

me débrouille comme je peux mais ce qui est sûr c'est que je ne prendrai plus rien qui appartienne à autrui car je l'ai promis à ma mère avant qu'elle ne meure ».

Baba n'a, jusqu'à la date de cet entretien, toujours pas trouvé de travail stable et vit au jour le jour de ce qu'il peut trouver. Comme on peut le remarquer, sa « carrière » de rue évoluant en dents de scie est des plus mouvementées. Selon Riccardo Lucchini la carrière de l'enfant de la rue doit être appréhendée dans une perspective séquentielle comme un processus qui rend compte à la fois des différentes étapes que traverse l'enfant en situation de rue et des événements (changement dans l'activité lucrative, rencontre avec une personne déterminante, entrée en institution, raréfaction des ressources, etc.) qui la déterminent. Aussi précise-t-il : « [pour chaque étape] il faut repérer un événement qui marque de manière différente la personne par rapport à une phase antérieure ou précédente » (Lucchini, 2001 : 80). En d'autres termes, la « carrière » de l'enfant définit sa trajectoire dans la rue, soumise à un jeu d'événements qui peuvent en modifier le cours. Avec l'histoire de Baba, nous comprenons mieux qu'« une carrière ne correspond pas à une trajectoire linéaire, car elle comporte des retours en arrière ou des arrêts dans la progression d'une étape à l'autre » (Lucchini, 2001 : 80). Elle reste donc singulière pour chaque enfant.

Il faut retenir que même si le travail des enfants dans la rue est une activité de subsistance, l'argent qui en est tiré ne sert pas seulement à acheter de la nourriture, du diluant, ou les petites joies comme le cinéma ou la compagnie d'une prostituée. Il sert aussi à soutenir la famille et donc à maintenir le contact avec elle ou se valoriser à ses yeux.

Le travail a ici une fonction intégratrice car il permet aux enfants de rompre ce comportement grégaire et d'établir des rapports avec leur environnement immédiat avec lequel ils cherchent à tisser des relations de confiance. Leur niveau de scolarisation étant en général très bas, la palette des activités qui s'offrent aux enfants des rues, n'est en elle même pas très large et ne permet pas toujours des gains substantiels. La plupart

du temps, ils se font engager comme éboueurs, porteurs de bagages, balayeurs, laveurs de voiture, marchands ambulants. Avec les revenus aléatoires qu'ils obtiennent le niveau de gratification est très bas. Mais les recettes qui en sont tirées permettent de maintenir quelquefois des relations avec la famille. C'est le cas souvent des jeunes travailleurs qui vivent dans la rue. Car malgré les liens distendus qu'ils peuvent avoir avec celle-ci la famille demeure très importante.

Les enfants dans leur marginalité ne sont pas totalement coupés du reste de la société. Quand la confiance s'établit entre eux et la population, les petits métiers deviennent parfois de solides passerelles. Nous avons noté, par exemple, de jeunes travailleurs qui ont des « mères », souvent des gargotières, à qui ils confient leurs marchandises, ou des boutiquiers qui leur donnent de la marchandise à revendre. Ainsi que des sites de rassemblements situés dans des zones à grande concentration d'habitations ou de commerces où, par un accord tacite, les enfants qui ne volent pas leurs voisins ne seront pas inquiétés. Des jeunes adultes nous ont personnellement escortée un jour que nous faisions notre marché pour la Tabaski, pour, d'après eux, décourager les voleurs qui grouillent dans les marchés à l'approche des fêtes. Quand de tels contacts sont établis les enfants cherchent souvent à les maintenir. Ouzin, un jeune de 15 ans, dans la rue depuis 6 ans, par le ramassage des poubelles s'est lié d'amitié avec les habitants d'un immeuble. Il nous raconte la sollicitude qu'ils lui témoignent, un jour qu'il lui arrive un fâcheux accident :

> *« Un jour que je faisais les poubelles, je me suis blessé avec les débris d'une chaise anglaise. Car souvent nous ramassons les poubelles pour les habitants d'un immeuble qui nous payent à chaque fin du mois. Ce jour, ce sont les habitants de l'immeuble qui m'ont amenés à l'hôpital et ont payé les frais médicaux. J'étais très touché par leur geste. Vraiment très touché. Maintenant je suis là-bas et je suis chargé de toutes les poubelles de cet immeuble ».*

L'amitié qui le lie aux habitants de cet immeuble, cette recherche de contacts, peut déboucher sur des rencontres qui modifient la biographie des enfants. Une rencontre décisive au moment où un enfant est réceptif peut modifier considérablement sa trajectoire dans sa vie de rue.

On comprend mieux la place importante qu'occupent les activités économiques dans la survie, et les perspectives professionnelles qu'elles peuvent ouvrir, à condition d'être étayé par d'autres supports, relationnels notamment. Mais pour survivre, il ne suffit pas de satisfaire les besoins primaires, il faut aussi réussir à faire face. Et un des moyens est le recours à la drogue.

Chapitre 6 - Les usages des drogues

La rue est un univers hostile où les épreuves sont multiples et qui exige un certain nombre de dispositions pour y vivre. L'âpreté de cette vie conduit souvent les enfants à recourir à la drogue pour faire face aux épreuves, pour mieux supporter leur quotidien, bref pour vivre dans la rue. A travers nos différentes observations sur les territoires des enfants, les séances de thérapie de groupe auxquelles nous avons participé au Samusocial, ainsi que les réunions hebdomadaires des EMA, nous notons une importante présence de la consommation de la drogue autant dans les discours sur les enfants de la rue que dans leurs comportements. La consommation de drogue, surtout des inhalants, sans être exclusive est très répandue chez les enfants de la rue à Dakar. Elle ferait, comme dit Lucchini, partie « du style de vie de ces enfants » (Lucchini : 352). Ce que d'ailleurs confirme Sora un jeune adulte de 16 ans rencontré sur un des sites de rassemblement qui nous confie :

> *« Le* mô[37] *fait partie de notre vie, il nous permet de résister et d'oublier. C'est pourquoi il est toujours avec nous. Nous sommes dans la rue, le* mô *est dans la rue ».*

Cependant, ceci ne nous dispense pas de chercher à décrypter les usages de drogues, de comprendre comment s'organisent les activités quotidiennes liées à la drogue (achat, vente, distribution consommation), ses implications au plan psychologique et sanitaire, en nous gardant de réduire celles-ci à des conduites délinquantes, comme l'on peut y être tenté à partir d'observations ponctuelles.

1. Initiation

La drogue la plus couramment consommée par les enfants des rues à Dakar est le diluant industriel, appelé *guinz* ou *mô*, même si on trouve également de l'alcool et du chanvre indien, mais de façon moins systématique. La raison de cette préférence viendrait sans doute du fait que ce produit est peu coûteux, autorisé à la vente, et facilement accessible[38]. La consommation de drogue, tout comme l'entrée dans la rue, obéit à un processus. En d'autres termes l'enfant qui arrive dans la rue et entre en contact avec la drogue ne se retrouve pas dépendant du jour au lendemain. Il emprunte souvent un cheminement qui va de l'initiation à la dépendance en passant par l'accoutumance. Comme le dit Riccardo Lucchini : « la notion de carrière est utilisée pour désigner le cheminement vers un état de dépendance. Cette notion englobe les premiers contacts avec la drogue, ainsi que les premières consommations puis son usage régulier. Les tentatives faites pour quitter la drogue ainsi que les rechutes font aussi partie de la notion de carrière » (Lucchini, 1993 : 165).

[37] Autre nom donné au diluant dans le langage des enfants.

[38] Avec 50 Frs (8 centimes d'euro) les enfants peuvent se procurer du guinz dans n'importe quelle quincaillerie. Par comparaison, un pain coûte 150 Frs.

Makho, garçon d'environ 17 ans, qui vit dans la rue depuis 5 ans nous raconte sa première prise de *guinz*. Nous nous entretenons dans le cabinet médical du Samusocial Sénégal où l'infirmière de garde vient de lui faire un pansement sur une blessure occasionnée par une bagarre :

> *« Une fois arrivé à Tivaouane je descends, car c'est le jour du* Gàmmu[39]*, et il y a beaucoup à manger et personne ne contrôle personne. Là j'ai rencontré des fakhman. C'est d'ailleurs là que j'ai appris à* guinzer. *A Saint-Louis je ne l'avais pas fait mais à Tivaouane j'ai essayé mais je n'ai pas continué car je n'ai pas aimé ».*

Makho est initié par ses camarades devanciers dans la rue, qui lui fournissent le produit et lui montrent comment faire. « C'est généralement grâce au milieu social en particulier à l'une de ses composantes – les camarades – que le jeune consomme pour la première fois un produit psychotrope. Les conditions dans lesquelles se fait cette rencontre sont primordiales, car elle a une influence durable sur l'expérimentateur. D'autre part, c'est à travers les camarades que le jeune accède aux sources d'approvisionnement », précise R. Lucchini (1998b : 172). Ce que confirme d'ailleurs, le récit de Malaal qui nous raconte comment son mentor dans la rue l'a initié à la prise de *guinz* :

> *« C'est lui qui m'a montré le milieu, m'a appris à faire du* diookh *(voler) et à prendre du* guinz. *C'est par curiosité en fait que j'ai commencé à prendre le* guinz. *Tous les gars avec qui j'étais prenaient du* guinz. *Je m'y suis mis pour être plus dans le coup. Il m'a aussi montré comment faire et où se le procurer ».*

Le mimétisme est, comme l'illustre cet extrait, une des modalités d'apprentissage de la consommation de drogue. Dans ce passage, nous notons que la curiosité mais surtout la volonté d'appartenir au groupe, de faire comme tout le monde, « d'être dans le coup » comme le dit Malaal, motive le premier contact avec la drogue. A travers cette première consommation, l'enfant cherche déjà à s'identifier au groupe auquel il

[39] C'est la fête commémorant la naissance du Prophète Mouhamed.

veut appartenir. Comme le souligne Werner, « Le premier contact se fait souvent par désir d'imiter leurs pairs ou de modifier un comportement comme celui d'être complexé (c'est-à-dire timide, maladroit, « honteux » en société) ou plus particulièrement dans leurs rapports avec les femmes. Ou bien encore, les jeunes y ont recours pour se débarrasser de leurs soucis et inquiétudes. Le premier contact est déterminant : que le néophyte sombre dans le sommeil et, dégoûté, il ne recommencera plus. Si au contraire, la première expérience est réussie, alors l'habitude se met en place rapidement » (Werner, 1993). Il semble que ces comportements décrits par Werner, qui a étudié l'utilisation de la drogue chez les jeunes de la banlieue dakaroise, se rapprochent dans bien des cas de ceux que nous avons observés chez les enfants des rues à Dakar. Par ailleurs, nous notons que l'apprentissage de la drogue se fait en même temps que celle de la rue. Connaître les endroits où trouver la drogue c'est apprendre à connaître en même temps la rue et ses niches.

2. Accoutumance

Après le mimétisme du début s'installe l'accoutumance avec la régularité de la consommation. Ces lignes tirées de notre carnet de bord retracent une scène où un enfant ne cachant plus sa consommation de drogue devant les travailleurs du Samusocial en maraude, l'avoue ouvertement :

> *L'un d'eux s'était précipitamment levé de son carton, en disant qu'il a besoin d'un bon verre de lait pour atténuer les effets du* guinz *qu'il vient d'inhaler. Il se met à danser, et à chanter. En fait, il titubait plus qu'il ne dansait. Il levait le pied difficilement mais s'avançait vers le docteur pour avoir un verre de lait. Après l'avoir bu, il revient vers nous toujours en disant avec le sourire que maintenant il pouvait aller dormir.*

On le verra dans l'extrait suivant, la présence de la drogue dans l'environnement immédiat de l'enfant est très déterminante par rapport à sa future consommation. A Tivaouane, pour son premier coup d'essai

Makho ne trouve pas le *guinz* à son goût. Mais une fois arrivé à Dakar, il rencontre à nouveau un autre groupe de fakhmans qu'il intègre et se laisse tenter. Là encore il nous conte sa mésaventure :

> *« Je fumais déjà en ce moment de la cigarette, mais c'est là que j'ai réellement appris à* guinzer. *Les premières fois où je l'ai fait, je devenais comme fou. Je jetais mes habits, me couchais tout nu par terre et je gardais les yeux rivés au soleil. Quelquefois je voyais des choses, je criais, par exemple qu'un* kànkurang[40] *était là et me poursuivais ».*

La consommation de la drogue entraîne une modification de la perception visuelle comme c'est le cas ici. Les troubles de la perception apparaissent avec une certaine fréquence chez les débutants et ont tendance à disparaître avec l'accoutumance si l'on en croit les enfants qui s'amusent souvent à nous raconter leur première aventure avec la drogue. A propos, voici ce que nous raconte Baba. Au moment de notre entrevue, installé sur une chaise dans la salle d'écoute du Samusocial, la casquette de travers. Il me faisait face de l'autre côté de la table et me parlait tranquillement :

> *« La première fois que j'ai essayé c'était pour faire comme mes amis, pour sentir le plaisir qu'ils disent ressentir. Je me souviens, tout de suite j'ai eu mal dans la tête, au cerveau et dans le nez. Il m'a demandé de le refaire et d'inhaler doucement. J'ai donc fait comme il a dit et j'ai ressenti un plaisir incroyable. J'ai ressenti une extraordinaire* prexion. *Ça m'a transporté dans un autre monde. Mais, dans ma première semaine j'avais quelquefois des visions. Je voyais des « sciences » quoi, des choses bizarres, je criais en disant ce que je voyais. Les autres garçons se moquaient de moi. Mais ça je crois que c'est plutôt dans la tête. Car tu es sous l'emprise du* guinz*, tu regardes un objet et tu penses « et si cet objet se mettait à marcher ? », tout de suite après tu le vois marcher ».*

[40] Le *kànkurang* est un être mythique couvert d'écorces rouges qui apparaît lors des manifestations célébrant la circoncision dans les villages mandingues de la Sénégambie. Il a pour fonction de protéger les circoncis contre les mauvais esprits. Ce faisant il parcourt, muni de sabres tranchants, les rues du village en terrorisant les populations pour débusquer les êtres maléfiques.

Son mentor lui montre comment s'y prendre pour atteindre ce plaisir recherché. Le processus de la consommation commence avec l'apprentissage, se poursuit avec le mimétisme avant de s'installer, avec la compréhension des effets du goût, avec l'accoutumance. Ainsi, selon Jean Pierre Warner : « Les usagers appellent *prexion* l'état altéré de conscience induit par l'inhalation de la fumée et *science* le flot d'images et d'idées en rapport avec la stimulation de l'imagination. La *prexion* chasserait les soucis et la fatigue, rendrait plus habile dans le travail manuel et même intellectuel (selon des étudiants et écoliers), permettrait de diminuer les inhibitions liées à la honte et provoquerait une agréable sensation d'euphorie » (Werner, 1993 :15). Seulement au-delà des effets recherchés, la consommation de la drogue n'est pas sans conséquences sur la santé des enfants, comme sur celle des adultes.

3. Effets de la consommation

Un jour en maraude, un garçon qui, dans ses bons jours, se montrait très avenant avec nous, adopte un comportement inhabituel lié à la consommation de drogue. Nous venons d'arriver sur le site Y., auquel il faut accéder après avoir traversé des chemins étroits et sinueux entre des ateliers de mécaniciens, de tôliers, de forgerons. Les enfants nous accueillent chaleureusement et nous proposent des bidons et des briques pour nous asseoir. Je suis assise un peu à l'écart des enfants pour mieux observer une partie de jeu de cartes :

> *A un moment donné, je reçois un léger coup de poing à l'arrière du crâne. Avant même de me retourner pour voir qui venait de me le donner, je vois le garçon qui tente de passer entre Rokhaya Diop (travailleuse sociale de l'EMA) et moi pour aller à la cabane en face. A la grimace que je fais en mettant ma main sur la tête, celle-ci me demande ce qui se passe. Je lui raconte et elle demande des explications au garçon. Ce qu'elle n'avait pas remarqué, c'est qu'il était très shooté. Il entre dans la cabane sans répondre à l'invective de Rokhaya. Un autre garçon qui venait d'assister à la scène, entre dans la cabane et*

> *l'empoigne en lui demandant de venir s'excuser. Il titube et manque de tomber. Il se laisse traîner jusque devant moi sans réagir ni dire un mot. Le garçon me demande de l'excuser car il est dans les vapes. Je lui dis que ce n'était pas grave le moins du monde et qu'il était tout excusé.*

Par ailleurs, plusieurs d'entre eux, à diverses occasions nous disent inhaler du diluant avant de commettre un acte d'agression, de vol, ou tout simplement avant une bagarre. Mais il importe de saisir la complexité des motivations et des effets de l'usage de drogue, qui n'est pas qu'au service d'une attitude délinquante.

Ainsi, « cette modification du comportement est peut-être elle-même une stratégie de survie adoptée par les enfants », comme le suggère R. Lucchini (1998: 167). L'effet recherché est ici un décuplement des capacités et aptitudes devant une exigence de survie. La prise de drogues peut ainsi répondre à un besoin physiologique comme les enfants soutiennent qu'elle permet de lutter contre la faim ou le froid, de réduire l'angoisse et l'anxiété. Elle est ici consommée pour ses effets intrinsèques qui aident à supporter l'insupportable, la vie dans la rue. Quand ils rencontrent des situations comportant des défis (l'agression), ou pour la maîtrise d'une situation conflictuelle (bagarre), les enfants recourent à la drogue.

Nous comprenons mieux l'usage de la drogue chez les enfants des rues à travers les fonctions qu'elle remplit. Dans le récit suivant, nous remarquons que le choix des différentes drogues est lié aux effets qu'elles produisent. Baba lors de notre entretien dans la salle d'écoute nous confie :

> *« Je buvais de l'alcool, j'inhalais du* guinz *et je fumais du* yàmbaa. *Le* yàmbaa *on le trouvait chez des grands qui dans la rue s'adonnent au trafic. Nous savons où les trouver quand on avait besoin soit de* guinz*, de* yàmbaa *ou de* corox. *Les* corox *sont des très petits comprimés qui font beaucoup dormir. C'est une drogue. Sa vente est interdite mais nous savons comment faire pour l'avoir. Mais moi je*

> *n'aime pas les utiliser parce que cela faisait trop dormir et tu deviens nonchalant. Tandis que moi dans mes activités ce n'est pas ce dont j'ai besoin. J'ai plutôt besoins d'être fort, courageux et entreprenant. C'est pourquoi les autres produits me conviennent mieux ».*

Le choix de la substance devient stratégique et obéit à un besoin précis, à une stratégie temporaire. Il existe une pluralité des usages de la drogue qui informe de sa multifonctionnalité. Interrogé sur les effets possibles des inhalants sur les comportements des enfants, le docteur Abdoulaye Diop, Médecin-chef du Samusocial Sénégal, nous confie :

> *« Les enfants qui consomment de la drogue sont plutôt sujets à une désinhibition qui leur donne une sensation de force, de puissance et d'absence de peur. Ainsi, lorsque l'enfant a consommé des inhalants, il entreprend des choses qu'il ne ferait pas sans avoir consommé au préalable de la drogue ».*

Comme le disent Sylla, Ndiaye, Sylla et Gueye, la consommation de drogue est considérée comme une conduite auto agressive car elle met en danger celui qui la pratique (Sylla et al., 2003 : 540) . Comme nous venons de le montrer, les conséquences sur les comportements des enfants sont très visibles mais ce qui l'est moins et est pourtant plus tragique, ce sont les conséquences sur le plan sanitaire. Sans vouloir être alarmiste, nous reportons ici des notes de terrain assez édifiantes. La scène se déroule dans l'ambulance lors d'une maraude. Cette nuit-là, curieux de savoir ce dont pouvait souffrir un garçon, arrivé en titubant à l'ambulance, nous y étions montés pour suivre ses échanges avec le médecin :

> *Le prochain garçon qui entre dans l'ambulance était arrivé à pas titubant, avec des mouvements qu'il contrôlait à peine. On avait l'impression que ses mouvements lui échappaient tellement ils étaient désordonnés. Rokhaya Diop l'appelle par son nom. Je lui demande s'il est connu du Samusocial depuis longtemps. Elle me répond qu'il est suivi en rue depuis plus de 5 ans. Le docteur qui le regarde s'asseoir difficilement, lui demande de poser à tour de rôle une jambe sur l'autre. Le garçon qui n'arrête pas de sourire sans raison, semble ne*

pas comprendre ce qui lui est demandé. Il fait répéter le docteur. Celui-ci s'exécute. Alors, il essaie d'exécuter le mouvement que lui a montré le docteur, avec beaucoup de difficultés. Il y arrive à peine, tout en continuant à sourire. Le docteur, qui restait calme, lui demande d'essayer avec l'autre pied. Le résultat est le même. Alors il lui demande de fermer un œil avec une main et essayer de regarder avec l'autre et de lui dire s'il pouvait voir clairement. Il pose une main tremblante sur l'œil gauche et dit qu'il ne voit qu'à peine. Il lui demande de faire la même chose avec le second œil. Il répond la même chose. Le docteur pointe son doigt vers lui et lui demande d'en toucher le bout avec un de ses doigts. Il dit d'accord mais tremble tellement qu'il n'y arrive pas, il rigole de sa performance. Le docteur, se tourne alors vers moi et me dit: « cela reste à confirmer mais il me semble qu'il présente un syndrome pseudo parkinsonien ». J'écarquille les yeux au diagnostic du docteur. Je me retourne vers le garçon, il sourit toujours en regardant le docteur, tout en tremblotant. Je suis soudain prise de tristesse. Je demande au docteur comment un garçon de son âge peut attraper une telle maladie. Il me répond qu'effectivement ce n'est pas normal à son âge, mais que ce sont les effets du diluant qu'il inhale depuis des années qui provoquent la dégénérescence de ses cellules. Alors il se tourne vers le garçon et lui explique qu'il doit impérativement arrêter le diluant car le syndrome qu'il vient de diagnostiquer ne régressera qu'avec l'arrêt de la consommation de diluant. Alors il se tourne vers moi et me dit : « bon, maintenant, nous allons traiter les pathologies sous-jacentes ».

Sa longue consommation de drogue concomitante avec la durée de son séjour dans la rue a produit de graves effets sur la santé de ce garçon. Toutefois, la consommation de drogues tout comme la vie dans la rue ne conduit pas fatalement à cette fin.

4. Tentatives d'abandon

Les tentatives de sevrage ne se concluent toujours pas par un succès. Il faut une « monnaie d'échange » suffisamment persuasive pour que ces enfants cessent leur consommation. Par exemple quand leur projet de

sortie de rue est bien mûri, les enfants sont conscients qu'un retour en famille ou une insertion professionnelle s'accommode difficilement de pratiques toxicomanes. Par un calcul, ils évaluent l'avantage à arrêter la drogue pour mieux être en résonance avec leurs nouvelles attentes. Très souvent la toxicomanie prend fin avec la sortie de rue. Amadou un garçon de 16 ans, orienté en famille depuis 2007 à Saint-Louis, et mis en apprentissage depuis lors, nous explique en ces termes sa détermination à arrêter la drogue quand il a voulu changer de vie. Nous l'avons trouvé dans son atelier de mécanicien à Saint-Louis :

> *« Moi le* guinz *j'en prenais beaucoup avec mes amis. On en prenait tout le temps, tous les jours. Mais quand j'ai décidé de rentrer chez moi j'ai compris que je devais arrêter. Quand je suis arrivé à Saint-Louis, les premiers jours ont été durs. J'ai même été malade. Mais j'ai tenu bon parce que je ne voulais plus retourner dans la rue. Maintenant, je suis là j'apprends mon métier et bientôt je deviendrai un grand mécanicien ».*

Ainsi tant qu'ils sont dans la rue, la drogue fait partie de leur mode de vie. Le changement d'univers peut donc motiver l'arrêt de la consommation. Cependant dans la rue, les tentatives de sevrage existent mais ne sont pas toujours couronnées de succès. Lors d'une maraude de nuit Makhou, garçon de 16 ans vivant sur le site Y, nous raconte ses essais avortés :

> *« Le* guinz *on le commence souvent par mimétisme et on finit par s'y habituer. Moi, des fois je dis que je vais arrêter mais je replonge toujours parce qu'autour de moi tout le monde prend le* guinz. *Quand tu as autour de toi tout le monde qui prend du* guinz *tu ne peux pas faire autrement. Alors je ne peux pas arrêter. J'en suis là ».*

On le voit ici l'environnement peut avoir un impact sur le comportement de l'enfant. Ils baignent dans un milieu où la présence de la drogue est quasi permanente, ce qui rend difficiles les tentatives de sevrage. Makhou ne trouve pas les ressorts nécessaires pour se soustraire définitivement de la consommation de *guinz* d'où ses timides essais non concluants. Par

ailleurs, les enfants sont conscients des effets que peut avoir la consommation de drogue sur leur santé. Ils en parlent souvent avec les travailleurs sociaux. Nous avons recueilli, sur cette question, l'avis de Ngor Ndour, psychologue au Samusocial Sénégal. Voici ce qu'il en dit :

> *« La contradiction dans laquelle se trouvent les enfants c'est que quand vous discutez avec eux, ils raisonnent très bien sur les méfaits de la drogue. Mais percevoir ces méfaits et accepter de rompre avec sont deux niveaux différents. En thérapie de groupe les enfants vous récitent comme un syllabaire les méfaits de la rue et pourtant ils y restent, les méfaits du* guinz *et pourtant ils l'utilisent. On se demande finalement pourquoi le discours ambiant ne suffit pas à créer la rupture. C'est parce que le raisonnement ne suffit pas à créer la rupture. A l'enfant, il faut proposer quelque chose qui lui fait gagner au change. Et il faut que l'enfant accepte de souffrir car c'est une véritable souffrance le sevrage. Si le jeu en vaut la chandelle, en général il le fait ».*

Ce qui ressort du propos de Ngor Ndour, et ce que nous confirment les histoires d'enfants qui ont cessé de consommer, c'est que l'existence d'une alternative crédible à la rue (retour en famille, travail, rencontre amoureuse) amène le jeune à arrêter la drogue. L'existence de cette alternative est une des conditions nécessaires pour qu'un enfant qui a appris à vivre dans la rue en y développant les compétences nécessaires à sa survie réussisse à rompre avec ce mode de vie. L'alternative à un comportement de rue doit être crédible et remporter l'adhésion de l'enfant pour faire naître une réelle motivation.

Alors qu'on serait tenté d'adhérer au raisonnement contraire qui laisserait croire que, pour s'en sortir, les enfants doivent d'abord arrêter de consommer de la drogue, et cesser séance tenante toute activité alors considérée comme délinquante. Ce changement de perspective peut avoir des implications politiques considérables car à la place d'une approche normative et répressive, l'accent est ici mis, bien davantage, sur la prévention et le dialogue. Ce qui va à l'encontre du traitement politique actuel de ces activités : aujourd'hui, la consommation de drogues est

considérée comme un délit et passible de peine d'emprisonnement, mais il n'existe que très peu de structures de prise en charge pour jeunes toxicomanes[41]. Pour la consommation de drogues, l'action répressive constitue la réponse institutionnelle. Mais il arrive dans leur « carrière » de rue, qu'un événement quelconque (maladie, décès d'un parent, rencontre avec une personne) les incite à arrêter la drogue. Cela a été le cas de Baba qui arrête l'alcool en prison parce qu'il ne peut plus s'en procurer, le *guinz* parce qu'une fille le lui demande :

> *« Ce qui m'a le plus incité à arrêté le* guinz *c'est parce que j'avais une copine qui habitait près de notre Q.G. Elle m'a beaucoup aidé à m'en sortir parce qu'elle m'imposait d'arrêter le* guinz *car je ne pouvais pas continuer de sortir avec elle et de prendre tout le temps du* guinz. *Elle connaissait mes activités mais ce qui la dérangeait le plus chez moi c'est le* guinz. *C'est la seule fille que je connaisse qui m'aime sincèrement ».*

Mais les tentatives les plus motivées ne sont toujours pas couronnées de succès. La rechute est souvent au bout surtout quand la source de motivation s'émousse petit à petit. Baba qui avait arrêté le *guinz* pour plaire à une fille, reprend la consommation quand sa relation avec la fille en question prend fin :

> *« Mais récemment j'ai touché à ça à l'occasion du 11 mai. Comme je suis un rasta, j'avais décidé de fêter Bob Marley. J'ai fumé du 1er au 11mai et là, la toux s'est déclenchée. Quelques jours après, ça s'est calmé et ça a repris il y a quelques jours. C'est ainsi que je suis revenu au centre. On m'a fait faire des analyses, j'attends les résultats ».*

Nous avons remarqué que la consommation est collective. Les enfants par groupe consomment ensemble le diluant mais chacun selon les moyens dont il dispose pour s'en procurer. La consommation collective

[41] En fait, il n'existe qu'un seul centre pour jeunes toxicomanes, financé par la coopération française : le Centre de sensibilisation et d'information « Jacques Chirac » situé à Thiaroye, dans la banlieue Dakaroise.

d'inhalant semble être associée à l'existence d'une identité collective[42] propre aux enfants des rues. Comme le dit R. Lucchini « elle est un moyen de socialisation et d'intégration sociale dans le groupe » (1993 : 172). Voici une scène tirée de notre carnet de bord qui décrit un des moments de consommation auxquels nous avons assisté. Lors d'une maraude de jour sur un des sites de rassemblement des enfants, une partie de cartes se dispute entre les enfants :

> *Un des joueurs distribue les cartes, M. sort sa bouteille de diluant, mouille un bout de la chemise posée sur ses épaule et le met dans sa bouche comme pour mieux se préparer pour la partie qu'il va disputer. Son camarade près de lui, lui demande de lui donner un peu de son* guinz. *Sans répondre, il tend la main à celui-ci. Ce dernier sort de sa poche une pièce de 50 Frs qu'il lui remet. M. encaisse la pièce et lui imbibe son bout de tissu qu'il s'empresse de mettre dans sa bouche.*

Comme le dit Annick Combier : « Il est difficile à un enfant de ne pas sacrifier au rite de la drogue dans une bande où son usage est répandu, par exemple. Rite de passage, la drogue a une fonction de code, fondateur d'un sentiment d'appartenance. Parce qu'il est quasiment impossible de survivre en solitaire dans la rue, la bande est à la fois refuge et lieu on ne peut plus exposé » (Combier, 1994 : 49). Le groupe constitue donc une communauté d'apprentissage à l'usage de la drogue en même temps qu'il participe à l'inscrire dans la quotidienneté des enfants. C'est également ce qui participe à expliquer pourquoi, lorsque les enfants entament un processus de sortie de rue, l'influence du groupe diminuant, l'arrêt de la drogue semble davantage possible. C'est enfin également que le besoin de drogue (en dehors de l'accoutumance), comme nous l'avons vu, est le plus fort lorsque le jeune doit se protéger, oublier ou se donner du courage pour faire face aux dangers et difficultés de la vie en rue ; ce « besoin » est donc moindre lorsque le mode de vie de l'enfant est davantage sécurisant.

[42] L'identité collective est constituée de liens d'appartenance, de représentations ou de valeurs communes. Ces liens, qui ne sont pas de nature affective, s'ancrent plutôt dans une mémoire commune, des valeurs et des projets partagés.

Chapitre 7 - Sociabilités

Comme nous l'avons vu précédemment, les enfants entretiennent une relation avec la rue, théâtre de leur vie quotidienne, qui peut étonner. Cette relation faite d'attachements, intrigue, fascine et force la curiosité de l'observateur. En considérant l'enfant des rues à l'aune de son rapport à cet espace, nous ne cherchons pas à réduire son identité à cette situation géographique négativement connotée, mais plutôt à comprendre comment il utilise cet environnement pour mieux faire face à ses contraintes. Il nous semble alors nécessaire d'explorer les réseaux de sociabilité ainsi que les pratiques sociales des enfants, qui brossent un tableau plus nuancé de la survie dans la rue qu'on ne le dresse par ailleurs : la rue apparaît comme un espace de socialisation, d'apprentissage, voire d'éducation, où sont façonnées des compétences et des identités, qui peuvent aussi se déployer dans d'autres espaces.

Ainsi, la connaissance empirique des épreuves auxquelles sont soumis les enfants des rues ainsi que des stratégies de survie qu'ils développent restent nécessaires à la prise en charge pratique de cette population. Stéphane Tessier ne dit pas autre chose en soutenant que : « l'espace public des avenues et des boulevards engendre un environnement spécifique dans lequel la vie de tous les jours se recrée de façon unique. Faite de modes de relations sociales autres, la rue crée un paysage riche mais fondamentalement différent. Au-delà des déclarations toujours rapides et péremptoires sur les aspects positifs ou négatifs de cet environnement, son analyse est nécessaire pour intervenir de façon efficace » (Tessier, 1995 : 35). Quelles sont donc ces relations qui se créent dans cet environnement et à quels besoins ou attentes répondent-elles ? Quelles sont les relations de sociabilité que peuvent entretenir des enfants souvent considérés comme « désocialisés » ? Quelle place occupent notamment les activités ludiques dans le quotidien de ces enfants ? Autant qu'un espace de circulation et qu'un espace économique où l'on gagne de quoi survivre, la rue est aussi un lieu de vie pour les

enfants qui l'investissent, voire, ainsi que nous le soutiendrons, le creuset d'une sous-culture.

1. Jeux de société

Explorer le côté ludique de la rue n'est peut-être pas aussi fortuit que l'on pourrait le croire. Evidemment, survivre au quotidien implique des activités de subsistance, mais celles-ci n'occupent pas tout le temps des enfants. Si l'on veut bien y regarder de plus près, on remarque alors l'importance des jeux et autres activités ludiques auxquels ceux-ci participent. Jouer c'est aussi faire société.

Au fur et à mesure que se déroule notre enquête, apparaît au plan empirique, l'importance des activités récréatives dans le quotidien des enfants. En effet, ces activités existent pour leur valeur intrinsèque : s'amuser. Mais au-delà, elles servent plus qu'à l'amusement. Elles sont créatrices de liens. La rue renferme sans conteste des conditions de vie extrêmes, où le dénuement (matériel et affectif) est la première chose visible. Cette rue appelle quotidiennement des stratégies d'adaptation (activités économiques, consommation de drogue, regroupement). Ces conditions de vie sont d'une telle âpreté qu'il semble illusoire de croire en l'existence de pratiques de sociabilité dans cet espace. Et pourtant, l'omniprésence de telles pratiques invite à reconsidérer les activités directement orientées vers la survie. Convenons en effet avec Michel Parazelli que « pour comprendre les pratiques de socialisation des jeunes de la rue, […] il est nécessaire d'analyser leur réalité non pas comme un développement pathologique ni comme une simple déviance face aux normes, mais davantage comme des tentatives de socialisation. » (Parazelli, 1995 : 293). Ce qui équivaudrait à envisager la rue comme un espace de « resocialisation » pour des enfants « exclus des lieux normatifs de socialisation que sont les institutions traditionnelles (famille, école, emploi, etc.) » (Parazelli, 1995 : 293).

La rue, espace de sociabilités

La littérature sur les enfants des rues mentionne les activités ludiques comme partie intégrante de leur vie de rue (Dallape, 1990 : 100-105 ; Sierra, 1995 : 69-74 ; Lallart, 2004 : 61 ; Wangré et Maiga, 2008 : 91-94). Quand elle parle des publics d'enfants d'Amérique comme d'Afrique, elle se limite à décrire la palette de jeux auxquels ils s'adonnent sans en explorer les pratiques associées de sociabilité. Il est vrai que les enfants s'amusent très souvent dans la rue, sous divers prétextes. Pour peu qu'on y regarde de plus près, on se rend compte que les activités ludiques remplissent d'autres fonctions. Le jeu est potentiellement socialisateur en ce qu'il permet l'apprentissage des statuts et des rôles, l'intériorisation des valeurs et des normes.

La rue apparaît d'autant plus « attractive » qu'elle est souvent appréhendée comme source de liberté par nombre d'enfants. Nous avons pu décrire comment elle agissait comme un aimant sur des enfants qu'une situation familiale étouffante poussait déjà à partir. Pour certains des enfants, la rue est un recours ; quand des facteurs incitent partir, la rue peut parfois rimer avec liberté et amusement. Cependant, une fois dans la rue les jeux, qui sont au cœur des interactions (dans et hors du groupe), favorisent la création de liens avec différents usagers de l'espace.

A côté des épreuves de la rue que nous décrivons, les enfants parlent aussi des moments de joie qui, sans être leur lot quotidien occupent une place importante dans leur vie. Les occasions joyeuses sont multiples dans la rue : déambuler en quête d'aventures, chanter, danser, se baigner en mer, jouer au baby-foot, au poker, etc. Souvent imprévus, ces moments peuvent être l'occasion d'une grande allégresse. Nous avons plusieurs fois été témoins de ces élans de gaieté auxquels nous prenons quelquefois part. La scène suivante se déroule sur un des sites de rassemblent des enfants, un début d'après-midi, elle est représentative d'innombrables scènes de ce genre que nous avons partagées avec eux. Nous rapportons celle-ci parce le contexte dans lequel elle se déroule la

démarque de bien des occasions de joie que nous avons partagées avec les enfants :

> *A quelques mètres de l'endroit précis où se trouvent les enfants, le son d'un tambour et des chants nous parviennent. Jean-Charles se tourne vers moi et me dit : « les enfants sont joyeux aujourd'hui » et je lui réponds : « ça danse bien on dirait ». Une minute après nous arrivons devant le bâtiment et nous nous garons à l'entrée.*

Des semaines auparavant, les enfants ont quitté leur site après une confrontation avec la police, pour investir un bâtiment où était logé le transformateur électrique, qui alimente le quartier situé à quelques dizaines de mètres. En fait le bâtiment est juste constitué d'un mur de clôture entourant le transformateur, placé dans un coin. Dans la « cour » ainsi créée, les enfants parviennent à se soustraire au regard des passants et des jeunes du quartier, qui viennent jouer non loin de là, en s'adossant au mur intérieur. L'endroit est large d'une dizaine de mètres. Dans un coin à droite trône un arbre complètement dégarni. Il n'y a donc aucune ombre pour s'abriter en cette période estivale.

A notre arrivée, nous sommes d'autant plus surpris par les chants et les danses qui nous parviennent que, trois jours auparavant, un des enfants du site a été mortellement poignardé lors d'une tentative de vol dans une maison. Ses deux camarades blessés ont été soignés au centre. Tout au long du trajet, l'équipe n'a cessé d'exprimer son appréhension quant à l'ambiance qui doit régner sur les lieux. Nous avons aussi longuement discuté de l'opportunité pour les enfants de rester dans cet endroit trop exposé. Pourtant :

> *De l'ambulance déjà nous pouvons voir l'effervescence qui règne dans ce lieu. Un grand cercle était formé par les enfants dansant autour des batteurs qui tapent sur de vieux ustensiles. Un des jeunes entonne à tue-tête un chant religieux et le reste du groupe fait le chœur. Ils crient plus qu'ils ne chantent mais ils semblent transportés. Les uns ont des gestes plus ordonnés que les autres, tandis que d'autres se contentent de tournoyer sur eux-mêmes. Au bout de quelques minutes et dans un*

> *enchaînement impeccable, un autre jeune prend le relais du premier chanteur. Sans briser l'ambiance, il enchaîne sur une nouvelle chanson, les « choristes » lui donnent la réplique avec un nouveau refrain. Les batteurs lui servent le rythme qui va avec et s'en donnent à cœur joie. Jean-Charles qui se tenait jusqu'ici près de l'ambulance s'avance au milieu du cercle et esquisse quelques pas de danse. Quelques enfants le retrouvent dans le cercle et dansent avec lui. Les autres crient et applaudissent de plus en plus fort. Je regarde les enfants et leur joie est contagieuse. Je souris à chaque pas maladroit, à chaque cri de joie. Même à l'écart d'eux, je suis dans l'ambiance.*

Des enfants épuisés par leurs conditions de vie retrouvent de la joie en se laissant aller à une danse aux accents exutoires. Le chant, la danse semblent ici l'expression d'une spontanéité, et répondent au seul besoin de s'amuser, d'être ensemble (la sociabilité pour elle-même dirait Simmel).

Cette scène de vie, particulièrement édifiante mais non pas extraordinaire, montre que le quotidien dans la rue n'est pas seulement fait de privations, de misères et de tristesses. Habitués à les voir se débattre pour survivre dans cet espace souvent inhospitalier, nous avons éprouvé du plaisir à partager leur joie. La rue peut donc selon les circonstances devenir récréative et créative (Boudreault et Parazelli, 2004).

Plus encore, le jeu paraît au centre des échanges entre enfants et les équipes du Samusocial Sénégal. Souvent utilisé pour les approcher et les mettre en confiance, il peut devenir un prétexte pour partager une partie de leur vie. Cette part de création du lien dans les activités ludiques, dont ne rend pas compte la littérature spécialisée, est tenue pour importante par les professionnels en charge des enfants des rues. Aussi est-elle souvent valorisée par les acteurs de terrain dans leur travail relationnel avec ces enfants. Ce qui explique d'ailleurs que notre arrivée ne soit pas vécue par les enfants comme une intrusion. L'activité en cours se poursuit normalement, et les enfants nous invitent même à y prendre part. Observé dans bien des circonstances, le jeu prend souvent racine

dans des endroits étonnants (cimetière, centrale électrique, grottes). C'est le cas dans cet extrait tiré de notre carnet de bord. Un après-midi de maraudes sur un autre site de rassemblement des enfants :

> *Nous avons trouvé les enfants assis en deux groupes sur le mur qui sépare la rue de la mer. Ils jouent au poker et les cris fusent à chaque fin de partie. En m'approchant de ce mur, je me rends compte qu'il est haut d'à peu près un mètre, d'une largeur équivalente et suit un virage. En me penchant légèrement vers la mer, j'aperçois en contrebas d'impressionnants rochers sur lesquels viennent s'échouer de grosses vagues. Au même moment, une partie venait de finir. Un des enfants qui sans doute est le gagnant se met à danser en se moquant de ses camarades qu'il venait de dépouiller. Une course poursuite s'engage sur le mur. Je tremble de peur à l'idée de voir l'un d'eux trébucher et tomber en contrebas. Je leur crie de faire attention et de ne pas courir comme ils le font. Ils ne semblent pas m'entendre. Sur quelques mètres, il se fait rattraper par ses camarades qui lui donnent de petits coups amicaux. Il rigole en continuant de faire ses grimaces. Il se débat, s'arrache des mains de ses « bourreaux » et improvise un chant qui déclenche l'hilarité de ses camarades.*

Dans la vie des enfants, le jeu occupe une place importante, qu'on ne peut manquer de remarquer quand on les observe. Il n'est pas seulement une parenthèse dans un quotidien insoutenable. Les enfants ne jouent pas seulement parce que la rue est un espace de liberté, exempt de tout contrôle. On y joue aussi parce que le jeu raffermit les liens entre les membres du groupe, tout en passant un bon moment. Les activités de survie (activités économiques) et la consommation de drogue sont à la base de la formation des groupes, mais on peut aussi supposer que les activités ludiques participent à leur dynamisme.

La scène suivante est tirée d'un compte-rendu d'activité de rue rapportée par Youssouph Badji, coordonnateur des EMA. Le 19 avril 2007 un match de football a été organisé à la demande des enfants. Voici son récit consigné dans une fiche maraude :

Les enfants de R. ont demandé une rencontre de football avec ceux de G. Comme nous avons l'habitude de leur fournir un ballon de foot, nous avons donc décidé de mettre les deux équipes en compétition. Les deux équipes ont été informées de la date choisie. L'équipe de G. devait recevoir l'équipe de R. sur son terrain. A l'heure du match, nous avons trouvé les deux équipes chacune à un bout du terrain à nous attendre. Après les salutations d'usage, le coup d'envoi a été donné par un jeune du quartier coopté pour faire l'arbitre. Au fur et à mesure que se déroule le match, les passants de plus en plus nombreux s'arrêtent pour suivre la partie. Des supporters spontanés applaudissent pour encourager les enfants, certains mêmes s'improvisent entraîneurs en donnant des consignes aux joueurs. Le jeu se déroule normalement et on avait l'impression de suivre un match de navétane [activités sportives hivernales] entre deux équipes de quartier. A la mi-temps les deux équipes avec un score nul sont venues chercher les rafraîchissements que nous avions apportés. Le match s'est terminé sur le même score. On a donc assisté à une prolongation, puis au tir au but sans que les deux équipes ne soient départagées. Nous sommes attendus que ce match qui a pourtant duré 120 min doit être rejoué ; 120 minutes pendant lesquelles ces enfants des rues se sont comportés comme n'importe quel enfant ; 120 minutes pendant lesquelles aucun d'eux, même ceux qui ne jouaient pas, n'a touché au diluant, à la cigarette, ni au chanvre indien ; 120 minutes pendant lesquelles, même le plus impulsif de ces garçons n'a tapé son vis-à-vis, ni n'a proféré des insultes ni des insanités. Pendant le même temps une population très prompte à les haïr, à les marginaliser est venue les applaudir.

Ce récit montre combien le jeu peut permettre aux enfants de prendre de la distance avec un quotidien inacceptable. Pour jouer ensemble, il faut d'abord un accord minimal sur le cadre de jeu : les règles. A travers le respect de ces règles, ils appliquent des normes sociales comme le respect de l'autre, l'acceptation de la sanction, etc. Il apparaît comme une sorte de médiation entre les enfants et le reste de la société. Le football en tant que jeu collectif contribue à faire comprendre la valeur du travail en équipe. Il intègre une dimension sociale interactive et favorise l'esprit de coopération. Les enfants sont ici moins attirés par les avantages

matériels liés à la victoire que par la joie de jouer. Les enfants des rues ne sont pas dénués du penchant qui les porte à s'amuser.

A côté des maladies, des carences affectives, de l'indifférence ou de la marginalisation, la joie et la gaîté existent dans la rue, et ne doivent certainement pas être tenues pour portions congrues. Ainsi que le dit A. Combier « lorsque la fête naît spontanément et vient colorer le quotidien, elle prend sur ses épaules les fardeaux bien pesants de ces enfants confrontés à une réalité d'adultes. Elle leur insuffle un regain d'insouciance et d'énergie dans cette lutte de chaque instant qui redevient alors un jeu. La joie peut éclater sans retenue au cœur d'un quotidien vécu dans l'instant présent. Elle est simple et sans calcul » (Combier, 1994 : 57).

Les enfants des rues s'adonnent aux mêmes plaisirs que tous les enfants du monde. Sauf qu'ils sont souvent obligés de travailler pour se les offrir, ainsi que le rappelle Bamour, enfant de 13 ans, dans la rue depuis 2 ans, hébergé au Samusocial, en attente de son retour en famille au moment de l'entretien :

> *« Dans la rue tout l'argent que nous gagnions, nous le réutilisions pour manger et aller au vidéo club. Mes amis et moi regardions des films de Jackie Chan, de Van Damme et de Rambo. Nous regardions souvent des films de vampires aussi. Mais souvent, nous étions tellement fatigués que nous dormions dans le vidéoclub et c'est à la fin qu'on nous réveillait. Mais malgré ça nous y retournons presque tous les jours ».*

Le soir le vidéo club est un des endroits les plus assidûment fréquentés par les enfants après le détour par les gargotes pour racler les restes de repas. Ils peuvent quelquefois assister à plusieurs séances tant que le permet la recette quotidienne. Leur temps est partagé entre les activités génératrices de gains et les loisirs. Les recettes engrangées dans les premières sont dépensées dans les secondes. Mais très souvent une activité peut revêtir à la fois un caractère économique et ludique. C'est ainsi que les enfants prennent souvent part à des manifestations

officielles (défilé du 4 avril, accueil d'hôtes étrangers, pèlerinages), culturelles (lutte traditionnelle, jeu du « faux-lion ») et sportives (football, basket-ball) car elles sont, entre autres, autant d'occasions de vols et de mendicité. En de telles occasions ils peuvent parcourir plusieurs kilomètres et même voyager d'une ville à l'autre. L'entremêlement d'un intérêt ludique et d'un intérêt économique apparaît bien dans cet extrait d'entretien avec Kakène :

> *« Moi, j'adore la lutte. Je vais au stade chaque fois qu'il y a un combat de lutte. Je connais tous les lutteurs et à chaque combat je peux dire à l'avance qui va gagner. Car je connais leur capacité et leur technique. Moi la lutte c'est tout ce que j'aime. Quand il y a un gala de lutte à Mbour je paie le billet et je vais y assister. Je fais mes affaires en même temps c'est vrai ; c'est l'occasion de s'adonner au vol ».*

Les enfants inventent ainsi leurs propres jeux dont les victimes sont les passants, les vendeurs ou les autres occupants de la rue. Ils trouvent souvent divertissant de leurrer un vendeur, de faire tomber un passant…tout en profitant du spectacle.

A travers ces activités économiques et récréatives, les enfants développement d'étonnantes compétences. Un jour en maraude de nuit, nous avons fait une découverte intéressante à ce sujet. Vers 21 heures nous sommes sur le site Z. :

> *J'étais là à observer le groupe de garçons qui jouent au poker quand mon regard est attiré par un petit garçon accroupi au pied du réverbère. Il me semble qu'il est penché sur une feuille et a un stylo à la main. Sans doute est-il entrain de dessiner. Je m'approche de lui sans faire de bruit pour ne pas le déranger dans sa concentration. A ma grande surprise, l'enfant était entrain de jouer aux mots mêlés. Il avait presque trouvé tous les mots. Alors je le salue et lui demande son nom, son âge, s'il est talibé, s'il avait auparavant été à l'école et où est ce qu'il a appris à jouer à ce jeu. Il me répond qu'il s'appelle A., il a 8 ans, il est talibé, il n'a jamais été à l'école. Il ajoute qu'il voyait souvent un autre talibé jouer à ce jeu. Et un jour il a essayé et depuis*

lors il cherche cette page dans les journaux qu'il ramasse dans la rue pour jouer. Après ces réponses, il se penche à nouveau sur son jeu, continuant à encadrer les mots qu'il trouve et à les barrer sur la liste des mots à trouver.

Comme on peut le voir la rue n'est pas seulement le lieu de la dégradation des capacités physiques et intellectuelles des enfants. Dans cet environnement défavorable, il arrive que des enfants créent les conditions de leur développement cognitif. « Aussi paradoxal que cela puisse paraître, cet univers de la rue qui valorise peu l'école et où on retrouve une prédisposition importante au décrochage scolaire, produit un espace utilisé par les jeunes pour apprendre, expérimenter, se modéliser et se socialiser » (Hurtebise et Vatz-Laaroussi, 2002 : 76). Les activités de survie appellent plus souvent des compétences physiques : il faut savoir courir vite il faut être fort. Mais ce qu'on ne dit pas souvent, c'est qu'elles font aussi appel à des compétences cognitives : il faut avoir une capacité de discernement pour évaluer les situations qui comportent des risques ou non, comme il est capital de déceler les motivations des différents interlocuteurs et adopter le comportement adéquat. Dans le récit précédent, notre surprise est légitimée par le fait que ce garçon s'adonne à un jeu, qui pour dire peu, ne lui est pas destiné. En nous fondant sur son âge et son capital culturel, nous pouvons dire qu'il a su développer dans la rue d'autres dispositions que son milieu d'origine ne lui permettait d'acquérir. Dans une perspective de prise en charge et de réinsertion, les activités ludiques constituent donc sans doute des moyens sur lesquels l'action peut s'appuyer.

Si les activités ludiques ont une force de socialisation pour les enfants, elles ne concernent pas tous les enfants de la même façon. Il nous paraît ainsi significatif que, selon l'âge, les enfants ne s'adonnent pas aux mêmes loisirs. Alors que les plus jeunes sont portés vers le vidéoclub, les baignades en mer, les tours en vélo, les plus grands penchent plus vers les jeux de cartes et le Baby-foot. Baba à qui nous avons posé la question, nous explique cette différence dans le choix des loisirs :

> *« Les jeunes talibés qui ne trouvent de l'argent que dans la mendicité ne peuvent pas s'adonner à de tels jeux, ils ne peuvent pas avoir de grosses mises. Alors que les jeunes voleurs peuvent miser 5000 Frs en une nuit parce qu'ils savent qu'ils peuvent trouver la même somme ou même plus le lendemain et donc ils peuvent miser gros. Et ça leur importe peu de tout perdre puisqu'ils peuvent gagner autant le lendemain. Donc ce sont les* defkat *[voleurs] qui jouent le plus au poker ».*

Le jeu paraît offrir des gratifications différenciées selon l'âge des enfants, entendu ici, semble-t-il, comme une progression dans la « carrière » d'enfants des rues (où le jeune voleur succèderait au jeune talibé, et ainsi de suite). Il procure ainsi à ceux qui peuvent se permettre de grosses mises de montrer leur capacité à tirer plus de profits de la rue que les autres. Dépenser son argent dans une activité « à risque » les valorise puisqu'ils prouvent en même temps qu'ils sont capables de reconstituer leur capital. Un jour en maraude de jour sur le site Y., un jeune qui venait de perdre une partie de poker, se lève pour céder la place à un autre garçon. Au moment de se lever, il remarque un sourire narquois sur le visage de celui-ci. Il le bouscule mais ce dernier ne réagit pas et le regarde s'en aller vers la cabane. Devant la porte de la cabane, il se retourne vers les joueurs en groupe et leur crie :

> *« Moi je suis un* Nàndité *et j'habite la ville. Ça ne me fait rien de perdre cet argent. Parce que c'est moi qui l'ai gagné à la sueur de mon front. Donc si je veux j'y mets le feu. Je vous donne rendez-vous demain. Demain j'apporterai de l'argent et je vous déplume tous autant que vous êtes ».*

Les paroles enragées de ce jeune permettent de voir comment il raccorde la connaissance de la ville, la capacité d'en tirer des ressources et la latitude de les dépenser à sa guise. Avec le jeu, les enfants deviennent des agents économiques, au même moment celui-ci est détourné de sa fonction première et devient une stratégie de survie. Il ne permet pas seulement de s'amuser mais offre aussi l'occasion de se faire de l'argent de poche. Dans ce cas, le choix des jeux n'est pas fortuit.

Passé un certain âge, l'investissement dans le jeu semble motivé par les avantages qu'il offre. Nous rapportons à l'appui de cette affirmation les propos d'Ousmane (16 ans) que nous avons l'habitude de rencontrer sur le site Z. Un soir nous sommes surpris de le trouver à l'écart du groupe d'enfants et non accroupi parmi eux entrain de jouer aux cartes ou aux billes. Il répond à notre demande d'explications :

> *« Ce sont des enfantillages. Moi je n'ai plus le temps pour ça. Regarde-les, ils passent toutes leurs soirées ici, à jouer et à crier jusqu'à ce que le sommeil les assomme. C'est fini pour moi ça. Moi maintenant je vais à* R *pour jouer au Baby-foot, je vois d'autres gars et je gagne de l'argent aussi. Je suis venu ici juste pour vous attendre. Après mes soins, je retourne à* R *voir les gars ».*

Ce que nous ne savions pas au moment de cet échange et que nous apprendrons par la suite avec les différents entretiens que nous avons, c'est que tous les enfants qui se regroupent dans ce site sont des *defkat* (voleurs) comme il les appelle lui-même. Ils ont en commun leur activité mais aussi leur distraction. La logique du gain informe les pratiques de sociabilité. On voit comment change le regard de l'enfant sur des jeux qui procurent peu ou pas de profit. Un autre de ses camarades nous dira lors d'une autre maraude que « quand la journée n'a pas été fructueuse on peut toujours venir se faire un peu de monnaie au baby-foot de R. »

Toutes ces scènes montrent comment la sociabilité s'inscrit dans le quotidien des enfants. Elle se manifeste dans des occasions ordinaires mais aussi à des occasions extra-ordinaires.

2. Des fêtes incontournables

Les fêtes religieuses paraissent aussi essentielles pour les enfants, signe supplémentaire s'il en faut, de leur participation à des moments qui ne relèvent pas seulement de leurs conditions de vie précaires. Les plus

importantes sont la Tabaski[43], la Korité[44] le Màggal[45] et le Gàmmu[46]. Pour la plupart des enfants, elles sont l'occasion de rendre visite à la famille. Cette observation remet en cause, du moins relativise la définition souvent donnée de l'enfant des rues considéré comme en rupture totale avec sa famille. Il serait différent de l'enfant *dans* la rue, car ce dernier entretient des relations avec sa famille, au sein de laquelle il retourne d'ailleurs souvent en fin de journée. Pourtant des enfants qui vivent dans la rue de façon quasi permanente, gardent aussi des occasions de renouer le contact avec leur famille même s'ils prennent prétexte des fêtes religieuses. Chez les enfants que nous avons rencontrés, nous retrouvons la même ferveur qui s'empare du reste de la population lors des fêtes religieuses. Un garçon que je rencontrais pour la première fois, en maraude me le fait sentir d'une façon singulière :

> *Je m'approche de lui sans savoir comment l'aborder. Mais tout de suite, il me vient à l'esprit qu'un donateur avait offert un mouton au Samusocial pour organiser la Tabaski pour les enfants hébergés. Et l'équipe avait décidé d'inviter ceux qui ne retourneraient pas en famille. Je le salue et sans attendre sa réponse je lui lance : « es-tu au courant que nous faisons la Tabaski au centre, nous avons déjà notre mouton. Tu peux venir si tu veux. Ce sera une belle fête » Il me regarde un petit moment et me dit en détachant les mots : « Soxna si, moi j'ai une famille. La Tabaski, je ne la passe ni dans la rue, ni ailleurs. Je vais dans ma famille. La Tabaski on la fête en famille. Tu me vois ici tout le temps que tu viens mais sache que chaque Tabaski je retourne en famille ».*

Les fêtes permettent, pour un moment et pour certains enfants, de mettre entre parenthèse la vie de rue. La fête contribue à amoindrir la distance et fonctionne comme un espace de conciliation pour rapprocher les enfants et leur famille. Les fêtes religieuses sont l'occasion de

[43] Correspond à l'Aïd el Kébir, autrement appelé fête du mouton.

[44] La fête de fin du Ramadan, ou Aïd el Fitr.

[45] Commémoration du retour d'exil de Cheikh Ahmadou Bamba, fondateur du Mouridisme.

[46] Commémorant la naissance du Prophète Mohamed.

réactiver les liens avec la famille qui d'ordinaire sont distendus. Nous avons noté d'ailleurs que les enfants hébergés dans le centre du Samusocial Sénégal insistent souvent pour que leur retour en famille soit programmé à la veille des fêtes religieuses. Comme si ces moments avaient le pouvoir de baisser la tension entre les enfants et leur famille. L'insistance dans le regard de cet enfant nous mit tellement mal à l'aise que nous avons fait part de cet échange à Youssouph Badji, responsable des EMA. Voici ce qu'il nous a répondu :

> *« Les enfants accordent beaucoup d'importance à la Tabaski. Par exemple même les plus réticents à retourner en famille le font quand même pendant la Tabaski. Et une fois la fête finie, ils retournent dans la rue. J'en déduis que ce n'est pas la famille qui les intéressent mais la Tabaski ».*

La fête est ce moment privilégié, toujours attendu avec impatience. Finalement les enfants des rues ont en commun le même engouement pour la fête que les autres enfants de leur âge.

Les fêtes religieuses font aussi office de repères chronologiques. La durée du séjour se calcule en fonction du nombre de Tabaski, Korité et Màggal qu'on y a passé. Le temps de la fête, les liens avec la famille se renouent, les conflits et les désaccords sont tus. Ceci transparaît dans les propos de Souleymane âgé de 20 ans, et vivant dans la rue depuis plus de 7 ans. Lors d'un entretien, il soutient que toute réinsertion familiale est pour lui vouée à l'échec, pourtant il nous confie :

> *« Moi je suis né d'un mariage mixte, mon père est catholique et ma mère est musulmane. Je rentre à la maison à Noël pour faire plaisir à mon père et à la Tabaski pour ma mère. Je ne m'entends pas très bien avec elle. Mais je rentre quand même pour sa fête ».*

La fête est l'occasion d'une trêve entre Souleymane et sa mère qui lui reproche de jeter l'opprobre sur la famille en vivant dans la rue. Les visites au domicile familial sont moins problématiques pour lui quand elles prennent prétexte des fêtes familiales et/ou religieuses que quand

elles sont guidées par la nostalgie ou la spontanéité. C'est pourquoi, sachant sa réintégration en famille peu probable, ces occasions de contact apaisé sont précieuses à ses yeux. Les fêtes religieuses sont pour lui et sa mère l'occasion d'une « transaction collusive ».

Pour autant, les enfants ne rentrent pas tous en famille à l'occasion des fêtes religieuses. C'est pourquoi, la plupart des structures de prise en charge organisent une fête qui leur est dédiée. Pour l'édition 2009 de la Tabaski le Samusocial Sénégal a sacrifié deux béliers pour cinquantaine d'enfants.

Accorder de l'importance aux sociabilités des enfants revient-il faire fi des difficultés quotidiennes auxquelles ils sont confrontés ? Il est compliqué, de toute évidence, de tenir à la fois des analyses sur la survie et des comptes-rendus de moments festifs, joyeux, ou tout simplement de distraction. La survie est un « labeur », comme le dit justement Kim Hopper (2010), auquel on n'échappe pas aisément, et où le divertissement a souvent les traits d'un malin subterfuge. Néanmoins, on ne peut ignorer la valeur qu'accordent les enfants à ces moments comme suspendus dans l'ordinaire de la survie. Dans ces moments, les enfants font valoir d'autres actions que seulement instrumentales et d'autres attachements que ceux du groupe d'appartenance. On peut alors penser, de façon critique, que les pratiques de sociabilités ne permettent pas seulement que de mieux continuer à survivre. On peut espérer toutefois, de façon réaliste, qu'elles esquissent également d'autres manières de construire un monde commun, et qu'elles disposent des prises, pour les intervenants venant en aide aux *nandités*.

TOTALISATION – UNE SOUS-CULTURE DE RUE

La volonté d'appréhender les enfants des rues à travers les différentes formes de sociabilité qu'ils entretiennent dans la rue répond à un besoin d'apprécier concrètement l'épaisseur des liens sociaux tissés et vécus dans la rue. La vie dans la rue est faite d'épreuves au quotidien qu'il faut surmonter pour survivre. Les activités ludiques, comme d'ailleurs les activités économiques, permettent de répondre à cet impératif. Mais ces activités se déploient au-delà de la satisfaction des exigences de la survie. Elles permettent des apprentissages, à l'intersection entre plusieurs mondes sociaux, qui forgent des compétences et des identités, dont la solidarité nous amène à formuler et soutenir l'hypothèse d'une culture de rue. Cette partie vise ainsi à rassembler (à « totaliser », selon l'expression de Dodier et Baszanger, 1997) l'ensemble de nos observations et de nos analyses, et donner forme à l'univers que nous avons exploré.

La culture peut être définie comme l'ensemble des manières d'agir et de penser propres à une société. Dans le cas présent, la culture de rue serait l'ensemble des activités, des croyances et des pratiques communes aux enfants, acquises et maintenues dans la rue.

Dans cette partie nous tentons ainsi de montrer les connexions entre sociabilités, langage et culture, pour mieux comprendre comment ces différentes dimensions participent à la définition de soi des enfants que nous avons rencontrés. Quelques précisions sémantiques s'imposent néanmoins.

En Afrique, la rue a maintes fois été considérée comme le théâtre d'une contre-culture dont les jeunes sont les acteurs, avec des visées revendicatives affichées : « en Afrique urbaine, l'émergence de la notion de culture de la rue est inséparable de celle du jeune, comme acteur social » (Biaya, 2000 : 14). Il ajoute plus loin que « sans toujours être nécessairement en rupture ou en marge de la société globale, la culture de

la rue s'en démarque cependant nettement par des logiques, des modes d'action de revendication violente (violence symbolique, langagière, retenue ou effective), en opposition à tout projet hégémonique de l'État » (Biaya, 2000 : 14). Les jeunes ici considérés sont ceux qui se positionnent comme de véritables acteurs politiques prenant part au changement de l'espace urbain en incarnant, comme le dit joliment l'auteur, les nouvelles « figures de l'indocilité ». Cette culture est souvent reliée à la violence comme mode d'affirmation d'une jeunesse en recherche d'une identité urbaine, en modelant ses pratiques de sorte à défier la puissance publique.

En ce qui concerne les enfants et jeunes des rues à Dakar, nous ne sommes pas à même de soutenir l'existence d'une contre-culture, définie d'abord par ses revendications et son opposition à la culture dominante. Nous ne leur connaissons aucune opposition systémique à une culture dominante[47]. Cependant il nous paraît, comme aux auteurs précités, primordial non seulement de considérer les enfants comme des acteurs sociaux, mais aussi de considérer leurs aspirations communes et les moyens déployés pour les réaliser.

Si l'on s'accorde pour dire que la sous-culture est une culture partagée par un groupe restreint d'individus, se différenciant ainsi d'une culture plus large à laquelle ceux-ci appartiennent, il nous est alors possible de postuler l'existence d'une sous-culture chez les enfants des rues à Dakar. Traduit de l'anglais *subculture*, le terme « sous-culture » qui ne rend pas toute la subtilité de l'anglais, peut laisser croire à un jugement de valeur hiérarchique qui situerait la sous-culture au bas de l'échelle. Précisons qu'il est au contraire question de montrer l'existence d'une culture qui, sans s'opposer aux standards sociaux, se pose comme un style de vie qui les sensibilise à leur statut et qui les distingue du reste de la société. Elle

[47] Les enfants nous racontent souvent leur participation à des manifestations de rue, contre les délestages et la hausse des prix des denrées de premières nécessités. Mais il nous semble qu'ils y prennent part plus par mimétisme, comme emportés par la foule, que par une volonté manifeste de contester.

n'est pas une subversion face à la « normalité » de la société dominante, elle décrit simplement les comportements et les valeurs communs aux enfants des rues. Dans cet espace se déroulent en effet la plupart de leurs interactions. Aussi soutenons-nous avec Marie Morelle que « l'idée que les enfants de la rue se meuvent dans une sous-culture urbaine juvénile dans laquelle ils puisent des référents identitaires est une évidence » (Morelle, 2007 : 188).

Nous préférons parler d'une sous-culture de la rue parce que les enfants des rues à Dakar ne construisent pas leur identité contre la société sénégalaise mais bien à partir d'eux-mêmes et de la rue. Cette sous-culture n'est donc pas à rechercher dans un conflit d'identité, mettant en scène des jeunes issus des classes populaires dans une posture oppositionnelle à la culture et à l'éthos des classes moyennes.

Dans la littérature sur les enfants des rues, il existe, comme le dit A. Colombo (2008), une tendance[48] à considérer l'espace de la rue comme étant potentiellement socialisateur. A ce titre R. Lucchini soutient qu'il est tout aussi important d'insister sur le fait que « l'enfant de la rue n'est pas uniquement une victime impuissante et totalement dépendante de son environnement. Il est aussi un acteur aux stratégies de survie multiples et qui utilise la rue de manière créatrice » (1995:14). En effet, nous avons pu montrer comment les enfants mènent des activités de survie, créent des liens, réaménagent la rue pour y vivre. En fonction des contraintes les enfants adoptent ce mode de vie en tant qu'acteur doté d'une capacité réflexive. Ils ne font pas que subir la rue, ils la créent. Le monde des enfants n'est donc pas dépourvu de rationalité. En souscrivant à ce propos, nous tenterons de voir comment les activités ludiques et économiques de rue peuvent être le terreau et le ferment d'apprentissages culturels.

[48] A ce propos, nous pouvons citer Lucchini (1993) ; Bellot (2000) ; Hurtubise et Vatz Laaroussi (2000) ; Dubuc (2000) ; Parazelli, M. (2002).

1. Les apprentissages liés aux activités économiques

Les activités économiques, pilier central de la vie des enfants dans la rue, paraissent s'organiser selon un modèle bien précis. Le changement dans l'activité de rue est régi par des normes se référant à l'âge et à la durée de vie dans la rue. Dans un entretien réalisé avec Baba, ce dernier retrace de façon éclairante le parcours suivi par les enfants au fil de leurs activités :

> *« Le job dans le milieu dépend de l'âge. D'abord c'est la mendicité pour la plupart sauf pour ceux qui viennent dans la rue déjà âgés. Quand tu es petit, souvent tu te contentes de mendier pour vivre. Tu ne te poses pas de question. Mais même mendier c'est une science, il faut savoir le faire et c'est dans la rue avec les camarades que l'on apprend. Après quelques temps, ils vont directement voler de la ferraille ou alors ils volent des sachets de tomate dans les marchés. Certains aussi vont voler dans les maisons soit les habits qu'on met à sécher soit les objets qui traînent. Ça dépend de ce qu'ils peuvent trouver. Et là encore quand tu es nouveau, les autres vont te montrer comment faire. Mais même pour le* yokhou *[vol], il y a un temps. Ensuite on passe à l'agression. A chaque fois, il y des choses à savoir pour bien faire son travail ».*

Le groupe des pairs est aussi une communauté d'expérience favorisant la transmission intergénérationnelle des acquis accumulés au fur de la « carrière » de rue, (et donc d'un modèle culturel) participant de fait à la formation de la personnalité de base de l'enfant des rues. Vivant souvent de mendicité aux premiers moments de leur arrivée dans la rue, les enfants apprennent le langage et la gestuelle nécessaires pour faire recette dans cette activité. A mesure qu'il grandit, l'enfant change d'activité, se « reconverti » dans le vol ou les petits métiers. Un enfant qui veut changer d'activité change souvent de groupe car comme nous l'avons vu la formation des groupes est souvent tributaire de l'activité de rue. Chaque changement d'activités correspond à une étape dans la « carrière » de rue, à laquelle correspondent de nouveaux apprentissages. Le savoir se renouvelle aussi dans la rue à travers les activités mais aussi au sein d'une même activité. Dans ce milieu, s'adapter est une condition

de survie. Aussi, apprendre une nouvelle activité, c'est à la fois découvrir une nouvelle modalité de la rue, et s'adapter. C'est apprendre le groupe et apprendre par le groupe. Comme dans le reste de la société, les éléments de cette sous-culture sont transmis par le truchement de l'apprentissage. A travers l'apprentissage des différentes activités de rue, les enfants des rues intériorisent les valeurs et les normes qui ont cours dans cet espace. Ce qui différencie un enfant des rues d'un autre de son âge c'est bien cette somme de connaissances (compétences) acquises et redéployées dans la rue qui lui confèrent un statut et informent ses pratiques. La logique des enfants des rues doit être comprise au regard de la vie quotidienne qui se déploie dans un milieu contraignant. Rapportée à la nécessité de survie, on voit apparaître des stratégies pour s'en sortir qui doivent être comprises comme « des compétences urbaines qui réfèrent au réseau des semblables et identifient, entre autres, des codes communs de lecture et de maîtrise du quotidien ; mais aussi des compétences transactionnelles qui sont celles de l'altérité avec le semblable ou le différent. » (Hurtubise et Vatz Laarousi 2003 : 84). Pour mendier par exemple, il ne suffit de tendre la main. Encore faut-il savoir reconnaître les donneurs éventuels ou potentiels, reconnaître les endroits, les heures et les jours où les gains sont plus substantiels. L'activité appelle donc des connaissances techniques connectées à des connaissances urbaines. Ces stratégies sont le ferment d'une sous-culture, c'est-à-dire d'un réseau complexe de croyances et de pratiques en réaction à cet environnement qui les comprime. « Les activités de rue sont vécues comme de vrais métiers, analogues aux emplois légaux » (Hazard, 2003 : 387)

Un vendredi matin, nous avons été invités par les enfants à une séance de thérapie de groupe. Au bout de quelques minutes de discussions Ngor Ndour, le psychologue clinicien, saisit au vol un thème de discussion qui commençait à se dégager : les liens d'amitié et de confiance dans la rue. Il recentre le débat là-dessus. Plusieurs enfants se sont prononcés, en se montrant particulièrement loquaces. Un des récits a cependant plus attiré notre attention non pas seulement parce qu'il décrit des liens forts entre

membres d'un groupe d'enfants, mais davantage parce qu'il montre comment des enfants sont amenés à développer des compétences surprenantes qui détonnent souvent avec leur jeune âge :

> *Un enfant de 10 ans se lève de sa chaise, fait deux pas jusqu'au centre du cercle formé par la douzaine d'enfants et prend la petite poupée posée sur le tapis et qui symbolise la parole. Il retourne tranquillement à sa chaise et commence à parler avec une voix timide : « moi dans la rue, j'avais des amis. Djiby, Mousa et Ali et on va partout ensemble. Ali est celui qui garde l'argent que nous gagnons dans la journée. Il mettait ensemble tout l'argent et il le comptait devant nous. Ensuite il demande à chacun ce qu'il veut manger, il regarde si l'argent suffit et il nous paie ce que nous voulons selon ce que chacun a apporté. Le reste il le garde soigneusement pour le lendemain ».*

Cet enfant que décrit son camarade, apparaît comme l'argentier du groupe qui, au-delà de ses qualités personnelles d'équité et d'intégrité, fait preuve d'une gestion rigoureuse des finances du petit groupe, dépensant les rentrées globales d'argent au prorata des gains individuels. Ses qualités que lui reconnaissent ces camarades font de lui le régulateur, capable de pondérer les tensions dans le groupe auparavant mis en mal par les indélicatesses d'un autre enfant, mis hors du groupe après avoir plusieurs fois dépensé l'argent commun à des fins personnelles. Il existe donc des normes et des comportements valorisés dans le groupe. En tant qu'instance de contrôle il prévoit des gratifications (confiance des pairs) et des sanctions (renvoi du groupe). Les compétences interpersonnelles au sein du groupe sont régies par des normes.

En réponse à leur situation de marginalité le groupe des pairs propose un espace de sociabilité qui favorise l'intériorisation des conduites de rue. L'acquisition de ces différentes compétences permet d'évoluer avec aisance dans la « carrière » de rue. La vie dans la rue n'est donc pas anomique ; les conduites ont une finalité : la survie, mais restent malgré tout encadrées par des normes qui régissent à la fois la vie du collectif mais aussi les transactions avec le public.

> *« Il y a des règles dans le job. Quelquefois on travaille à deux. Et quand on est en plein dans le job dans une maison par exemple nous utilisons un parler que nous sommes seuls à connaître. Un parler que les innocents ne connaissent pas. Mais tous ceux qui sont là doivent se comprendre pour que le job se passe bien. Quand un camarade te fait un coup d'œil, il faut savoir ce qu'il veut te dire. Quelquefois on n'est même pas obligé de parler ».*

Dans le groupe donc se fait l'apprentissage des compétences qui servent à tirer de la rue, les ressources de survie. Mieux, l'acquisition de ces compétences garantit la cohésion du groupe car elles sont les codes qui permettent de bien réagir à certaines situations, donc à répondre aux attentes du groupe.

La *socialisation* qui est un ensemble de mécanismes par le biais desquels les individus font l'apprentissage des rapports sociaux est donc présente dans la rue malgré la distance des instances de socialisation primaire, que sont la famille et l'école. L'agent socialisateur dans la rue est fondamentalement le groupe des pairs qui prend le relais souvent dès l'entrée dans la rue. La vie dans la rue autant que les activités qui s'y mènent sont régies par des règles que les nouveaux venus acquièrent, assimilent et intériorisent au contact des plus anciens, par apprentissage, mimétisme et suggestion. L'intelligence de la rue ainsi que la culture de la survie ne sont pas des données spontanées. La maîtrise des modalités de la culture de survie renforce l'identité collective des enfants des rues. Cette collectivité dans laquelle l'enfant se trouve enserré est le véhicule des codes, des normes et donc de la culture de rue.

Ainsi, selon le groupe mais aussi selon l'activité, le contenu de la socialisation transmis par l'agent de socialisation (ici le groupe) est spécifique. Quand le groupe est consommateur de drogue, d'autres types d'apprentissage se font jour.

2. L'apprentissage lié à la consommation de drogue

Partis des familles et des *daaras*, les enfants, au cours de leur séjour dans la rue, accèdent à une sous-culture de survie, dont ils intériorisent les formes de pensée, les normes et valeurs dans un processus de socialisation que certains auteurs comme Parazelli qualifient de « marginal » (2000). Car il ne s'organise pas selon les axes considérés par la culture dominante comme la condition d'une intégration dans la société. Cependant, comme tout autre mode de vie, celui de la rue s'organise autour de normes et de codes qui régissent les comportements individuels et collectifs des enfants qui y vivent. L'un des moteurs principaux de cette socialisation est le groupe. Au nombre de ces apprentissages, certains se font autour de la consommation de drogue. Nous avons vu plus haut, comment la consommation de drogues commence avec l'initiation des pairs, comment l'accoutumance s'installe avec la consommation régulière qui finit par créer une dépendance. La drogue, qui répond à un besoin identitaire, joue un rôle intégrateur. Aussi sommes-nous intéressés de découvrir les fondements sociaux et culturels liés à la drogue. Reconsidérons les propos de Sora qui nous disait :

> *« Le* mô *fait partie de notre vie, il nous permet de résister et d'oublier. C'est pourquoi il est toujours avec nous. Nous sommes dans la rue, le* mô *est dans la rue. »*

L'enfant établit ici une relation de concomitance entre leur présence et celle de la drogue dans ce même espace, moins pour montrer l'omniprésence de la drogue que son intégration dans leur style de vie. En effet, la rue est lieu où les conditions de vie sont extrêmes. Consommer de la drogue est une des stratégies qui permet de tenir et de faire face. La drogue est un moyen de vivre la rue, mais aussi de vivre le groupe. Souvent elle s'apprend avec celui-ci qui, ce faisant, socialise le néophyte. Tous les enfants toxicomanes que nous avons interrogés nous avouent avoir commencé avec un enfant rencontré ou en intégrant un groupe de pairs. Consommer de la drogue s'apprend : c'est le produit d'une socialisation à l'œuvre dans un processus d'apprentissage. Le

groupe constitue l'environnement social de l'enfant dans lequel il apprend à consommer. L'usage quotidien de la drogue remplit une fonction socialisante à travers l'affiliation au groupe. Moussa, 12 ans, se remémore son initiation à la drogue le premier jour de son arrivée dans la rue. Une fois le premier contact établi et le premier repas partagé, la discussion tourne au tour de la consommation de drogue. Ayant remarqué son camarade en train de sucer un bout de chiffon qu'il imbibait avec un liquide contenu dans une petite bouteille, il lui pose la question. Ecoutons l'enfant :

> *« Je lui ai demandé qu'est-ce que c'était. Il m'a répondu « goûtes si tu veux savoir ». Je lui réponds « je ne goûte pas alors que je ne sais pas ce que c'est ». Il insiste en me disant tu ne sais pas ce que tu perds, ça c'est mieux que la nourriture. De toute façon si tu n'y goûtes pas aujourd'hui, tu le feras un de ces jours si tu veux rester dans la rue ». Moi je ne voulais pas goûter mais c'est lui qui m'a dit que c'est bon, alors j'ai ramassé un bout de chiffon et je lui ai demandé de l'imbiber. Alors il a sorti sa bouteille en me disant : « pour cette première fois je te mets juste un peu. Car il faut y aller doucement avec cette chose là. Mais la prochaine fois je vais bien imbiber ton chiffon ». C'est comme ça que j'ai commencé ».*

Moussa apprend donc à consommer progressivement du *guinz*, en même temps qu'il apprend que celui-ci est un allié indispensable, du moins important, quand on vit dans la rue. Cette tendance à considérer la drogue comme modalité de la vie de rue présente dans le discours des deux enfants précités, est récurrente dans celui de bien d'autres qui disent consommer pour appartenir au monde de la rue, *bëgg bokk* (du wolof : vouloir en faire partie). Prendre du *guinz* c'est faire partie des *nàndités* (initiés). Mais le néophyte encore incapable de contrôler les effets de la drogue sur son comportement est encore un *ngaaka* (non initié). Suivons Moussa, 12 ans :

> *« Moi au début j'étais un* ngaaka*, à chaque fois que je prenais du guinz, je toussais beaucoup et les autres se moquaient de moi. Mais maintenant, je suis le chef de tous ces gars qui se moquaient. Il y a*

des enfants d'ailleurs à qui j'ai montré comment faire pour ne pas avoir mal à la tête la première fois ».

Tous les enfants qui vivent dans la rue n'ont pas le même rapport à la drogue. Les enfants des écoles coraniques qui mendient dans la rue et retournent au *daara* en fin de journée ou le week-end par exemple, refusent avec véhémence de se laisser traiter de fakhman, car disent-ils, ils ne consomment pas de *guinz*. Alors que chez ces derniers, elle devient une modalité essentielle de la vie de rue. Chez les enfants mendiants ou talibés, la drogue est quasi-absente. N'ayant pas encore franchi les différentes étapes de la « carrière » de rue, nous pensons que leur identité d'enfants des rues n'est pas encore totalement construite et elle n'est d'ailleurs pas inéluctable. Ils sont certes dans la rue, mais ne se sont pas totalement éloignés de l'univers de la « conformité » sociale. Ils ne sont pas encore amenés à commettre des actes délictueux ni à fréquenter le monde de la délinquance, ils ne sont pas encore entrés en contact avec la drogue.

La dimension sociale des drogues apparaît ainsi comme une caractéristique trop souvent oubliée dont il faut tenir compte dans la mise en œuvre de toutes les politiques de prévention.

3. L'apprentissage linguistique

Le langage peut être considéré comme une manifestation culturelle et une production sociale qui permettent de caractériser ou de distinguer une population. Les enfants des rues à Dakar, ont mis en œuvre un ensemble spécifique de symboles qui remplit des fonctions diverses et participe à la perpétuation de la sous-culture de rue. Cette sous-culture, en tant que système organisé de représentations régi par des codes, fait appel au langage pour s'exprimer. En effet, c'est le langage qui rend possible l'existence de cet ensemble articulé dans lequel viennent prendre sens les activités et les comportements de rue. Au fur et à mesure de nos rencontres la richesse de leur vocabulaire nous est apparue. Nos

tentatives pour en maîtriser quelques mots, que nous glissons dans nos interviews surprenaient et amusaient les enfants. Aussi ont-ils commencé à nous qualifier de *nàndité*, c'est-à-dire de connaisseur, ou d'initié. Dès lors, nous avons cherché à savoir quelle place ce langage occupe dans leurs interactions quotidiennes. La scène suivante se déroule sur un nouveau site investi par les enfants à la suite d'un « déguerpissement » forcé de leur ancien territoire, qui a été le théâtre du meurtre d'un enfant par un de ses camarades. Nous avons trouvé une cinquantaine d'enfants. L'un d'entre eux s'est approché de nous et nous partons sur une discussion des plus informelles :

> *L'enfant tape très fort dans ma main et me dit* wa biguir buiguir[49]*, je lui réponds la même chose. Il rigole franchement et me dit « toi, tu en es ». J'entrevois là une brèche pour l'interroger sur le langage qu'ils utilisent souvent entre eux. Ne voulant pas laisser passer l'occasion, je lui dis : « je n'en suis pas car il y certains noms que je ne connais pas ». Il répond « à bon quel nom ? », je lui montre mon téléphone en lui disant « ça par exemple », « ah ça, on l'appelle* call*, répète », je répète «* call *», il rit à nouveau. Après quelques secondes de réflexion, il ajoute mais maintenant, on l'appelle* wakhou *et je lui dis « ah bon pourquoi ? » Oui parce que maintenant même les* ngaaka *l'appellent comme ça alors nous on change ». Je lui demande donc vous, vous avez votre langage et quand les autres commencent à l'utiliser vous le changez. Un autre garçon plus âgé qui nous observe depuis le début visiblement intéressé par la discussion s'approche et me dit : « Mais parce que si nous parlons comme tout le monde, quelqu'un va passer par là et va nous entendre parler et va dire aux autres que les fakhmans sont là-bas et ensuite, les gens vont nous tomber dessus ».*

Les enfants des rues à Dakar ont au fil du temps développé un jargon autour de leurs activités. Les mots ainsi créés, décrivent les occupations mais aussi leurs préoccupations. Le langage utilisé par les enfants répond d'abord à la volonté de tenir secrètes les conversations surtout quand celles-ci ont trait aux activités délictueuses. A travers la création de

[49] Onomatopée qui ne signifie rien a priori, mais rappelle un refrain de chant dans le jeu du faux lion.

nouveaux termes, les enfants se démarquent de la population non instruite. Ce langage remplit aussi d'autres fonctions, ainsi que le laisse entendre un des garçons, Ibou, rencontré en maraude :

> *« Toi tu sais très bien ce que nous faisons dans la rue. Les affaires quoi. Tu vois ce que je veux dire. Mais ça on ne peut pas en parler comme si nous discutons de n'importe quoi. Les autres ne doivent pas comprendre ce que nous disons. C'est pourquoi nous avons notre façon de parler ».*

Les enfants ont créé un champ lexical qui leur est propre. Ce langage permet à ses locuteurs de se reconnaître comme appartenant à une collectivité dont il garantit la cohésion. C'est un référent unitaire pour ceux qui l'utilisent. Celui-ci connaît des évolutions, surtout quand sa vulgarisation atteint le reste de la population. Les enfants perpétuent ce langage qu'ils assimilent et transforment. Il a donc un dessein sécuritaire dans cet espace où la méfiance est de rigueur (De Latour, 1999). De plus, comme le suggère E. De Latour, il semble que « le plaisir des mots nouveaux et cryptés suscite sans cesse de nouvelles inventions » (De Latour, 1999 : 78). Le langage peut donc revêtir un caractère ludique. Un jeu auquel ne participent que les initiés. Ainsi le téléphone portable, sera successivement appelé, *call* (du nom anglais), *caw*, et enfin *wakhou* (du wolof, *wakh* qui veut dire parler). Ses évolutions langagières ont pour but la démarcation avec le reste de la population.

La détention d'un parler codé paraît ainsi resserrer les liens du groupe autour des membres qui sont seuls à pouvoir le décrypter. Comme pour la plupart des activités et les comportements de rue, les nouveaux sont initiés par les anciens. Le jargon a également une fonction identitaire car il permet la reconnaissance mutuelle des membres du groupe renforçant leur identité. La création lexicale des enfants des rues fait une large part à l'humour et à la dérision[50]. Seulement, comme O. Douville le disait à propos des enfants des rues à Bamako : « Il n'est pas question de

[50] Cf les noms dépréciatifs donnés à certains enfants par leurs camarades.

postuler ici l'existence d'un pidgin ou d'un créole, ni même de supposer une inventivité dans la compétence linguistique de ces adolescents, mais seulement de constater la dérive du langage parlé vers un langage-code, très resserré à des verbes d'action et à des codifications de la domination ou de la soumission, qui devient l'idiolecte propre à tel ou tel regroupement d'enfants » (Douville, 2003/2004 : 21). Des différences apparaissent, semble-t-il, entre les enfants des rues de Bamako et ceux de Dakar, à travers les objectifs affichés de leur langage de rue. Ce qui nous a le plus frappé c'est justement cette créativité dans le langage des jeunes de la rue à Dakar non pas tourné vers la revendication politique mais simplement centré sur leur quotidien. Ce qui nous conforte dans notre idée que ces enfants ont développé une sous-culture dont ce langage est le véhicule. En ce qui les concerne, ce langage est un mélange de français, de wolof, d'anglicismes et de néologismes. Ce langage de la rue tourne autour de la drogue, du vol, des filles, de la police qu'il faut fuir, etc. Aucune dimension politique ou revendicative ne peut être trouvée à ce jargon. Nous disons donc avec Marie Morelle que « nous pouvons prendre conscience d'un langage de rue. S'il ne s'agit pas d'une langue proprement parlée, au moins les enfants en dessinent les contours. Les thèmes principaux autour desquels s'édifie ce langage sont révélateurs des référentiels majeurs de la rue. Le vol, la drogue et la prostitution sont présents dans le discours de manière récurrente » (Morelle, 2008 : 185).

Comme nous l'explique un jeune rencontré au centre du Samusocial, l'argot de la rue se développe au sein du groupe réuni autour d'une activité. La plupart des mots créés ont trait aux activités de rue. La maîtrise du langage permet de viser l'efficacité car il entre en scène dans le théâtre des opérations. Au cours de nos échanges nous lui avons demandé de nous narrer une scène où ce langage serait au centre des échanges. Il nous raconte comment ce langage pourrait être utile lors d'une « opération » de vol :

> *« Quand quelqu'un s'approche, il faut bien prévenir ton camarade sans que l'autre ne sache ce que tu dis. C'est pourquoi, nous avons*

> *notre façon de parler. Nous utilisons aussi beaucoup de verlan et de mots anglais. Comme ça quand quelqu'un approche je te dis « il est entrain de* come one[51]*. Chez les pickpockets par exemple quand l'un dit à l'autre* jar na *(vendu) cela veut dire qu'il a réussi à détrousser le passant. Donc vous vous éclipsez vite. Quand je te dis le «* kiil[52] *» est mort, ça veut dire que je l'ai eu. Le* kiil *c'est la cible. Quand vous êtes sur un coup, tu n'appelles jamais ton camarade par son prénom. C'est pourquoi on s'appelle tous Balla. Quand tu me dis* Balla le kiil est bon. *Je comprends que tu veux dire que celui qui vient est une bonne proie. Et moi, je te dis* tancal ma ko *(bloque le) et quand ça présente des complications je te dis* kiil bi jarul *(le* kiil *n'est pas vendu) et tu laisses passer la proie. Quand on entre dans une maison par exemple et que sans être attendue, la bonne rapplique, tu dis à ton camarade* Balla mbindus bangui came on *(Balla, la bonne s'amène), alors il te dit* saralléle *(cache-toi ou tiens-toi tranquille), tu lui réponds* djiguiniko ou saale ko *(distraie-la) ou alors* xànjulma ma seey *(fraie moi un passage que je sorte). Comme ça il demande de l'eau à boire ou de l'aumône, le temps que la bonne aille chercher de l'eau ou quelques graines de riz, tu cherches ton chemin. Tu vois chaque job a son langage ».*

Il existe donc un conditionnement social qui préside à la création de ce langage. L'intention qui accompagne sa mise en œuvre dépend pour beaucoup des contraintes dans lesquelles ce langage est déployé. Le langage utilisé par les enfants a pour fonction de crypter le message, dans le but qu'un non-initié (*Ngaaka*) ne le comprenne pas. Ce langage est donc le véhicule de cette sous-culture de rue. Il favorise la communication entre ceux qui en ont l'usage en forgeant un cadre symbolique commun. Ils emploient des mots qui n'appartiennent pas aux registres linguistiques de la société sénégalaise. Pour tenir secrète une conversation ou pour s'identifier, les enfants ont créé un champ lexical qui leur est propre. Nous retrouvons ici des marques d'appartenance au groupe à travers la détention d'un langage, à fonction doublement intégratrice et régulatrice des rapports au sein du groupe.

---

51 « Come on » signifie venir en anglais.

52 Kill signifie tuer en anglais.

Ce langage définit une forme de connaissance sociale de la rue et de ses contraintes, élaborée à partir d'expériences de la rue. Il permet donc une adaptation plus grande à l'environnement

Au regard de tout ce qui précède, la rue se donne à saisir comme un ensemble cohérent et structuré. Il y a des pratiques permettant de survivre, de nouer des contacts et de créer un mode de vie autonome. La rue est certes une marge mais une marge réorganisée et restructurée par les enfants. La rue ne paraît plus aussi anomique que le laisserait penser un regard de survol. La sous-culture de rue est la toile de fond sur laquelle se tissent les logiques de survie. Comme tout autre mode de vie celui-ci s'organise autour des normes et des codes qui régissent les comportements individuels et collectifs.

4. Le *Nàndité*

Le *Nàndité* au sens où l'entendent les enfants, est celui qui a compris (appris et assimilé) comment vivre et survivre dans la rue. Il ne renvoie pas seulement à la consommation de drogue mais aussi à la capacité à vivre dans la rue. Il est tout de suite qualifié de *gentle boy*[53] et on dit de lui que *bokk na* (il en est). Chez certains enfants, la drogue devient très vite essentielle dans le processus d'identification. Il existe des pratiques et des expériences de socialisation qui traduisent un désir de construction identitaire. Celles-ci permettent aux enfants de se construire socialement en tant qu'enfants des rues. Tant que l'enfant perçoit la rue comme pourvoyeuse de moyens toujours susceptible de résoudre ses problèmes, il se reconnaît dans la rue et revendique ce statut. C'est d'ailleurs pourquoi, l'épuisement des ressources coïncide souvent avec le désir de sortir de la rue. D'où le caractère ambivalent de la rue que décrivent les enfants : « elle est tantôt bonne, tantôt mauvaise ». C'est pourquoi, certains enfants renient parfois l'identité d'enfants des rues, tandis que

[53] De l'anglais *gentleman.*

d'autres la revendiquent. Mais la plupart sont fiers de ce qu'ils y ont appris. Les enfants se vantent de savoir se débrouiller seuls dans cette « jungle » et défient les enfants restés dans le cocon familial de s'aventurer dans leur milieu. Cette identification à la rue s'accentue avec le temps et prend forme avec la durée de la carrière et le franchissement des différentes étapes. Comme le dit Ousmane, 16 ans :

> *« On différencie très bien un* ngaaka *d'un* nàndité*, un enfant de la rue et un enfant qui n'est pas dans la rue. On les reconnaît à leur comportement. Quand tu prends deux enfants, un de la rue et un autre qui n'est pas dans la rue, il suffit de les observer marcher ou parler et tu fais la différence. Et quand tu les mets ensemble, ils ne peuvent pas composer longtemps. Je te donne mon propre exemple. Ceux avec qui j'ai grandi dans mon quartier, je ne peux plus composer avec eux. Quand je rentre je reste seul. Moi j'ai déjà dépassé tout ce dont ils parlent. Quand tu viens dans le milieu, tu apprends des choses que même ton père ne connaît pas. Moi je connais toutes les drogues alors que mon père ne ferait pas la différence entre une feuille de menthe pour le thé et une feuille de yàmbaa ».*

Ce qui nous permet de dire que les enfants sont les premiers conscients de leur identité et savent décrire les comportements qui la caractérisent. A travers leur mode de vie, à travers les stratégies d'adaptation à la rue (activités économiques et ludiques, consommation de drogue, compétences linguistiques), qu'ils entretiennent quotidiennement, les enfants apparaissent comme les promoteurs de cette culture. Ainsi, dans la rue d'autres agents de socialisation prennent le relais de la famille, de l'école, et de l'Etat. Les valeurs et les normes apprises et transmises tournent autour de la vie de rue, d'où la différence de comportements décrits dans les propos ci-dessus. A l'image de ce qui se fait dans la société globale, les apprentissages se font en fonction des attentes et des aspirations des agents socialisateurs. La rue impose un mode de vie dont il faut connaître les rouages. Le groupe que l'on peut qualifier d'« assimilationniste » travaille à la reproduction des comportements de groupe, des comportements de rue. Ce processus d'apprentissage des normes et valeurs que nous nommons socialisation est par ricochet le

vecteur de la sous-culture de rue. L'apprentissage prend forme avec l'imitation de ceux qui par leur ancienneté deviennent les modèles de référence. Elle s'incarne dans les normes véhiculées par le groupe et qui président aux interactions autant en son sein qu'au-delà de ses frontières. Elle permet à la fois la reconnaissance par les pairs et par le reste de la société. Nous notons aussi l'acquisition de certaines habilités spécifiques liées à la consommation de drogue. La recherche de la drogue s'accompagne de la découverte de niches urbaines. Savoir trouver la drogue c'est connaître la rue.

Plus la rue satisfait les besoins de l'enfant, plus il prolonge son séjour et s'identifie à ce style de vie. Lors d'une discussion informelle avec Antoine Gomis, travailleur social, coordonnateur du centre du Samusocial, il nous confie que :

> *« Le fakhman se considère et est effectivement considéré par ses semblables comme tel, d'abord quand il intègre un groupe et surtout quand il participe aux activités du groupe (vol, prise de drogue etc.). L'autre facteur marquant dans la carrière d'enfant de la rue, c'est la prison, car dans la rue, quand un enfant n'a pas fait la prison, il n'est pas considéré. Et pour exister dans le groupe, l'enfant a besoin de s'imposer, en refusant la domination des autres et pour ce faire, il doit faire face dans la bagarre, accepter de prendre des coups, mais surtout être capable d'en donner, voire même d'utiliser une arme pour se défendre ».*

Ainsi l'intégration effective dans le groupe est tributaire d'un certain nombre d'exigences. Il faut mériter d'appartenir au groupe en prouvant sa capacité à se conformer à son mode de vie. C'est ainsi que des comportements apparemment déviants sont valorisés. La drogue ainsi que le détour par la prison sont « valorisants » pour les enfants. Un tel parcours est considéré comme le summum des étapes à franchir pour asseoir sa place dans la rue. Les enfants affichent leur consommation de drogue et souvent se vantent d'être allés en prison. Ceux qui n'y sont jamais allés, s'inventent des séjours en prison pour être respectés par leurs camarades. Un jour, je discutais avec un chef de groupe et je lui

demandais les nouvelles d'un des enfants. Il me répond tout fier : *« il est au « jeel », il est bon maintenant »*. Le mot wolof utilisé est *mëtal na* qui traduit littéralement veut dire : « il est arrivé au bout, il a accompli le parcours ». Mais ce qu'il ne savait pas, et que nous a confié Antoine Gomis, c'est qu'en fait, le garçon avait juste changé de ville, pour se faire oublier et revenir auréolé de gloire.

Les enfants apprennent et transmettent aux nouveaux venus les moyens d'y vivre en les initiant, ils les socialisent au mode de vie de la rue. Ce faisant, ils favorisent l'insertion des nouveaux venus en inculquant les principes de vie dans la rue. Pour autant, les nouveaux enfants ne sont pas seulement des récepteurs passifs de cette identité dont ils participent à la construction, à la transmission et donc à la pérennisation de leur culture.

Parler de culture pour rassembler les analyses de notre enquête peut sembler exagéré. Du point de vue adulte de la culture savante, la culture des enfants des rues ne saurait évidemment pas exister. Par ailleurs, un autre observateur pourrait lui-même refuser cette qualification, au motif de la variété des origines, des sites et des pratiques des enfants rencontrés à Dakar. Néanmoins, les enfants paraissent bel et bien faire la différence entre eux et le reste de la société, et ils fondent cette différence sur des pratiques et des appartenances distinctes et reconnaissables.

En ce sens, parler de culture des *Nandités* ne vise pas à circonscrire, au risque de reléguer plus encore une population marginale, de façon romantique, voire populiste (Wacquant, 2002). Il en va plutôt d'une forme de reconnaissance de l'expérience, des compétences, et des attachements pratiques des enfants, ceux par lesquels ils survivent, sous le regard stigmatisant d'autrui (Duneier, 2002).

Dans cette perspective, parler de culture, c'est connecter la description à l'action, rappeler que toute intervention auprès des enfants passe par la reconnaissance moins de leur étrangeté, que de leur appartenance laborieuse, pour reprendre le mot de Kim Hopper, au monde commun.

CONCLUSION

Cette recherche a permis de soulever des questions, et de proposer des éléments de réponse à deux ensembles d'interrogations, sur les trajectoires d'arrivée dans la rue des enfants d'une part, sur leurs modes de vie d'autre part. Ce questionnement, volontairement général et ouvert, amorce un travail pour mieux connaître les enfants, mieux agir auprès d'eux, dans un contexte scientifique marqué par la relative rareté et la dispersion des connaissances. Plusieurs enseignements peuvent être tirés de cette enquête ethnographique menée aux côtés des équipes du Samusocial Sénégal pendant 18 mois.

Le processus d'arrivée dans la rue : troubles du proche et expérimentation du monde de la rue

Le spectacle de la pauvreté et de la déréliction de certains enfants dans les rues de Dakar tend à leur assigner des attributs et un statut d'étrangers (Simmel, 1908). Il favorise l'assimilation hâtive et erronée de la marginalité sociale de ces enfants à un état, soumis tantôt à l'opprobre, tantôt à la compassion. Il s'agit bien plutôt de considérer un processus, qui suppose d'interroger les enfants sur leur propre histoire. Que nous apprennent donc ces récits ?

On ne naît pas dans la rue, pas plus au Sénégal qu'ailleurs ; ainsi que l'affirmaient déjà les *bacoramans* de Ouagadougou : « la rue n'a pas d'enfants » (Garcia Sanchez et al, 2009 : introduction). Comprendre l'exclusion des enfants, si l'on nous permet l'usage « incongru » (Watson : 1989) de cette catégorie exogène au contexte sénégalais, implique de saisir un processus qui s'enracine dans le milieu d'origine. Les enfants rencontrés à Dakar ont ainsi tous rendu compte de problèmes familiaux à l'origine de leur départ dans la rue. Remarquons que cette conclusion

converge avec les principales enquêtes menées sur les parcours d'arrivée dans la rue des enfants, en Afrique subsaharienne.

Les récits des enfants des rues de Dakar rencontrés au cours de notre enquête mettent généralement l'accent sur un événement déclencheur, qui les a poussés à quitter leur foyer (la maison familiale ou le *daara*) et à rejoindre la rue. Mais cet événement a lui-même son histoire : il renvoie, rétrospectivement, à un trouble (perte d'un parent, violence subie, expérience d'injustice), qui s'est amplifié à plusieurs occasions, au point de devenir insupportable. Ce motif ouvre une brèche dans l'histoire familiale de l'enfant, qui peut déboucher sur le monde de la rue.

Ce monde de la rue ne représente pas pourtant un vide, dans lequel se jetteraient les enfants, de façon inconsidérée, irrationnelle, voire pathologique. L'image du vide comme d'un sol effondré sur lequel les exclus clopineraient et tenteraient en vain de bâtir une autre histoire, est aussi tentante pour définir un mode d'action mi-compassionnel mi-répressif, qu'insatisfaisante pour forger des outils adéquats aux perspectives des acteurs ; cette analyse paraît valable ici comme ailleurs. En effet, le monde de la rue se construit petit à petit comme un espace avec ses aspérités et ses prises (Joseph, 1999). Le terme de « prise », traduit de l'anglais *affordance*, désigne à la fois ce qui peut être pris et une disposition matérielle à être pris. Il s'applique bien à l'espace public tel qu'appréhendé par les enfants rencontrés, dont ils apprennent pas à pas à identifier et mobiliser les ressources (les endroits où dormir, les coins où mendier ou encore les genres de personnes à solliciter pour obtenir quelques pièces).

Par conséquent, il est important de ne pas dissocier les troubles du proche, qui rendent peu à peu le monde familial invivable pour l'enfant, et l'expérimentation du monde de la rue, par des fugues répétées, ou encore la pratique quotidienne de la mendicité. Le monde de la rue devient ainsi un espace habitable et une alternative crédible à la souffrance vécue dans le monde d'origine ; sans pour autant constituer

une option souhaitable pour les enfants, ce qui pose également la question des alternatives au retour en famille pour les enfants en danger dans la rue.

Le labeur de la survie : expérience et compétences urbaines

Les enfants vivent dans les rues de Dakar dans des conditions sanitaires déplorables. Les installations de fortunes ou le spectacle d'enfants sans aucun abri, au cœur de la ville, dans ses artères les plus fréquentées, peuvent se fixer dans la mémoire du passant comme l'emblème de la survie. Le dénuement matériel, la crasse, l'absence apparente de frontière entre le dedans et le dehors, caractériseraient une existence misérable. Mais une telle image ne rend pas compte de la variété des situations rencontrées. Cette variété, pourtant, renseigne bien davantage sur les modes de vie des enfants, qui mettent au premier plan leur expérience et leurs compétences urbaines.

Le quotidien des enfants rencontrés à Dakar – comme ceux étudiés dans d'autre pays – est évidemment d'abord tourné vers la survie, vers la satisfaction des besoins élémentaires. Les efforts déployés autorisent à parler, après Kim Hopper (2010), d'un « labeur » de la survie. La recherche de gains par la mendicité, le vol ou d'autres activités illicites, mais aussi par l'exercice de petits boulots, occupe une bonne partie du temps et des préoccupations des enfants. La consommation de drogue apporte un sentiment de sécurité dans un environnement précaire, où les agressions sont courantes, où la violence fait partie du quotidien. Le concept de « labeur » met ainsi en exergue les épreuves quotidiennes auxquelles sont confrontés les enfants. Mais il permet aussi d'insister sur l'agir des enfants, comme le préconisent au demeurant des études récentes.

De fait, les activités orientées vers la survie décrivent des compétences, que l'on peut qualifier d'urbaines. Les enfants savent tirer partie de la

ville, de ses niches, de ses réserves. Ils développent des stratégies pour survivre, sur le fond de leur pratique du tissu urbain. L'expérience de la ville alimente une connaissance et des savoir-faire, qui obligent l'observateur à considérer l'envers socialisé et socialisant de l'exclusion. Il y a sans doute plus de valeur heuristique à interroger d'abord les enfants dans ce qu'ils font et savent faire, que d'après ce dont ils manquent. Le fait même que les enfants des rues de Dakar se qualifient d'initiés (*nàndités*), nous invite à avancer sur cette voie.

La culture des *Nàndités*

Nous avons alors cru utile, au cours de notre travail, de nous arrêter longuement sur les activités qui ne relèvent pas directement de la survie. Dans un premier temps, nous n'y avons guère prêté attention. Nous aurions pu commettre une double erreur.

Une erreur empirique d'abord, qui aurait consisté à ne pas restituer une partie importante de la vie quotidienne des enfants. Au motif que survivre prime sur toute autre considération, nous aurions pu tenir tout autre type d'activité comme résiduel. C'est peut-être ce qui explique le peu d'importance généralement consacrée aux loisirs, aux jeux, aux divertissements, dans la plupart des recherches sur les enfants des rues. Cela traduit certainement une inquiétude portant sur le devenir des enfants (comment peuvent-ils grandir en survivant ?). Mais on peut penser que cette inquiétude comporte à son tour une forme d'aveuglement aux activités, non plus résiduelles, mais marginales, des enfants. Les sociabilités ordinaires des enfants semblent leur permettre de tenir, de continuer à survivre, et ouvrant sur d'autres mondes que celui de la rue (Garcia Sanchez et al., 2009).

Nous aurions ainsi pu commettre une autre erreur, de représentation cette fois. Négliger les formes ordinaires de sociabilités des enfants pour n'étudier d'eux que leurs activités de survie, c'est sans doute manquer un

trait important de l'expérience des enfants, à savoir l'entremêlement, le passage entre le jeu et la survie. Si l'on y regarde alors de plus près, on remarque que les enfants tiennent plusieurs rôles, sur des scènes différentes, où il ne s'agit pas que de survie, mais aussi d'attachements et d'appartenances, qui constituent leur identité. Sous cet angle, des valeurs comme celle de l'honneur, paraissent extrêmement structurantes de l'appartenance au groupe, et plus généralement, de l'attachement à une culture d'initiés. Parler de culture ne vise alors pas à fonder une différence radicale entre eux et nous, mais bien à rendre visibles et à reconnaître des expériences, des compétences, des aspirations, qui maintiennent un monde commun, là où un regard passager ne remarquerait que du vide et des différences.

In fine, l'accent mis sur les expériences et les compétences des enfants peut paraître mal placé, au regard de leurs conditions de vie extrêmes, comme des intrigues familiales qui les ont conduits dans la rue. Il ne doit pourtant pas laisser entendre que les enfants y vivent convenablement, comme le veut un préjugé tenace. Bien au contraire, il vise à écorner ces stéréotypes par lesquels les enfants des rues apparaissent comme des êtres immoraux et intrinsèquement déviants, ou bien comme des êtres en défaut, d'histoire et d'appartenances, et au fond comme des agents simplement passifs. Ces représentations ne rendent pas justice aux efforts et aux significations déployés par les enfants pour faire face à un environnement particulièrement contraignant et stigmatisant, et à l'ordinaire de menaces et de violences. En outre, elles ne disposent pas à agir correctement, c'est-à-dire au niveau des premiers concernés. Elles invitent à une action, ou répressive (afin d'éradiquer des comportements délinquants), ou corrective (afin de redonner aux enfants ce qu'ils ont perdu). L'une et l'autre nous paraissent mal ajustées aux transformations identitaires et capacitaires des enfants. Sur le plan de l'action en effet, l'expérience et les compétences des enfants doivent nous apprendre, non pas évidemment à lutter contre eux, non plus seulement à agir pour eux, mais bien plutôt à agir *avec* eux.

PISTES D'ACTIONS ET DE REFLEXION : AGIR AVEC LES ENFANTS DES RUES

Dans cette enquête, nous avons pu prendre la mesure de ce que les enfants considèrent comme important pour leur prise en charge, fondée sur l'identification de leurs propres besoins. Aussi mettons-nous ici en forme et soumettons-nous à la réflexion une série de réflexions, s'appuyant sur l'expérience des *nàndités*.

Par ailleurs, durant cette recherche, nous avons été en contact avec des structures de prise de charge et nous avons eu l'opportunité d'observer différents modes d'actions, tout en posant un regard d'autant plus distancé et réflexif sur les actions déployées qu'il résonnait avec le point de vue des enfants.

L'ampleur du phénomène exige certes la conjugaison des efforts, mais sans doute également que l'on compte enfin *avec* les enfants (et non plus seulement sur eux) pour définir des solutions appropriées.

En s'appuyant sur les observations réalisées au cours de ces 18 mois d'enquête, le Comité de Pilotage assurant le suivi de la présente étude a proposé d'aller plus loin, en formulant des recommandations élargissant le spectre de la réflexion. Pour un plus grand pragmatisme, les actions envers les enfants des rues nous sembleraient gagner à tenir compte de réflexions portant sur plusieurs plans, à la fois sur les méthodes et pratiques de prise en charge, dans le travail en réseau et dans la formulation de recommandations d'ordre politique et sociétal.

1. La prise en charge

- Tout travail avec les enfants de la rue doit d'abord faire fi des stéréotypes stigmatisants qui incitent à les considérer avant tout comme des êtres faibles qu'il faut aider sans les consulter. Ils sont effectivement des victimes mais ne sont pas dénués de capacités à

prendre des décisions. Un des volets de la prise en charge devrait consister à *accompagner* les enfants dans leur projet de vie.

- Les enfants rencontrés ont fait part de leur soif/besoin de reconnaissance, c'est pourquoi tout travail avec les enfants de la rue gagnerait à les reconnaître comme des acteurs, dotés d'expériences et de compétences.
- Les structures de prise en charge et les stratégies éducatives devraient tenir compte des compétences et expériences acquises par les enfants dans le quotidien de la survie. Nos échanges avec les enfants ont également relevé que certaines de ces expériences et compétences acquises ou développées dans la rue ont des caractères positifs, et il conviendrait dès lors de les valoriser.
- La prise en charge devrait se faire au cas par cas et tenir compte de l'âge de l'enfant, de sa durée de vie en rue, de la nature des liens entretenus avec le milieu familial et des compétences acquises dans la rue, mais également et surtout de la volonté de l'enfant. Ce qui suppose de travailler en collaboration avec celui-ci dans la définition de sa propre prise en charge.
- L'identification des motifs de départ des enfants – à partir du moment où ces derniers sont prêts à les révéler – est une démarche indispensable, qui permet notamment d'apprécier la possibilité d'un retour en famille. Tant que les motifs du départ persistent, l'enfant réintégrera difficilement la famille. D'où l'importance de reconstruire (pas forcément à l'identique !) ce qui est brisé, par un travail de médiation, afin de réconcilier l'enfant et son milieu. La réussite de ce travail de réconciliation dépend de la profondeur du différend ou du ressenti qui oppose ou éloigne l'enfant et sa famille, aussi devra-t-il se faire de façon graduelle pour venir à bout des éventuelles résistances.
- Il faut savoir reconnaître les situations dans lesquelles toute réintégration familiale est impossible, et donc ne pas l'envisager comme la seule option, ou forcément la plus souhaitable. Même si

la sortie de rue est la solution idéale pour les enfants, elle n'est pas envisageable pour tous par une réintégration dans le foyer d'origine. Il faut évaluer en amont la pertinence et la faisabilité de la réintégration de la famille que l'enfant a fuie ou dont il a été exclu.

- L'impossibilité du retour en famille ne doit pas nécessairement impliquer d'abandonner tout projet de réconciliation familiale, la relation maintenue par les enfants avec leur famille revêtant une importance particulière à leurs yeux. De même, la réconciliation familiale ne doit pas nécessairement être envisagée comme ayant nécessairement vocation à réintégrer l'enfant dans sa famille : maintenir ou renouer un lien, surmonter les différends, pacifier les relations, comprendre les raisons de la rupture, sont des résultats de la réconciliation familiale qui pourront être positifs pour l'enfant, même s'ils n'aboutissent pas à un retour en famille.
- Tout comme la réinsertion familiale, l'entrée dans une institution peut poser problème à des enfants attachés à leur liberté et à leur autonomie. L'imposition de règles strictes est évoquée comme l'un des freins à l'entrée ou à la permanence des enfants dans les structures d'accueil. C'est pourquoi il serait souhaitable que l'autorité soit négociée et non imposée aux enfants, en particulier dans les premiers temps. Autrement ils s'inscrivent dans une nouvelle rupture, avec un rejet de l'institution ou une instabilité institutionnelle. C'est ce qui fonde l'utilité de lieux de court terme, à vocation transitoire, dans lesquels les règles de vie permettent à l'enfant de ne pas vivre une rupture trop forte entre sa vie à la rue et sa vie en structure d'accueil, et où il peut effectuer librement des aller-retour avec la rue le temps de se stabiliser, sans être pour autant en rupture avec l'institution, avant d'envisager une relative permanence dans une structure de moyen terme.
- Compte tenu des retards scolaires, pour les enfants pressentis pour le placement en apprentissage de métiers, il serait souhaitable que les maîtres d'atelier mis à contribution dans l'insertion

professionnelle des enfants soient informés de leur passé et sensibilisés sur les difficultés possibles d'adaptation, dans la mesure où l'enfant donne son accord pour ce faire et tout en maintenant la confidentialité de certaines informations.

- Au niveau sanitaire, les enfants sont très peu informés des maladies auxquelles leur mode de vie les expose, des possibilités de prise en charge, et des formes de prévention. En plus des soins de santé primaires offerts dans la rue, une politique d'information, de sensibilisation et de prévention devrait être mise en œuvre, jusque sur les lieux de vie des enfants.

2. Le réseau inter-associatif

- Une meilleure coordination des structures de prise en charge, qu'elles soient associatives ou étatiques comme les AEMO, à travers la redynamisation du réseau existant et son ouverture à d'autres structures situées à Dakar comme en régions est préconisée.
- La création de structures, le développement des capacités des structures existantes ou leur déploiement dans les régions d'origine des enfants paraissent également souhaitable, les régions d'origine des enfants étant celles où les structures de prise en charge semblent les plus absentes ou les plus démunies.
- Pour une meilleure efficience et une cohérence dans les interventions, les structures de prise en charge devraient mener un travail de réflexion autour des objectifs et des stratégies, et définir un plan d'action commun. Ce plan d'action pourrait avoir pour objectif de fédérer et de coordonner les actions des différentes instances qui gravitent autour des enfants de la rue. Cette collaboration à des fins d'échanges et d'informations permettrait d'avoir une meilleure visibilité des actions et ainsi éviter les redondances et pallier aux insuffisances actuelles de la prise ne charge. Ce type d'échange et de coordination doit s'appuyer sur

des fédérations déjà existantes telles que le Parrer, la Cape ou la Conafe, entre autres.

- Mettre sur pied une stratégie de communication, de sensibilisation et de plaidoyer à travers les médias (publics, privés, communautaires) afin de sensibiliser l'opinion publique sur la problématique des enfants de la rue et de limiter ainsi la stigmatisation dont ils sont victimes.
- L'échange et la capitalisation des bonnes pratiques sont des outils qui gagneraient à être systématisés en tant qu'activité du réseau. Cet échange de savoirs et de savoir-faire peut emprunter différentes formes (séance de travail, table ronde, ateliers de partage d'expérience, colloques, séminaires nationaux et internationaux).
- Le soutien à la recherche-action sur l'enfance en difficulté de façon générale et les enfants des rues en particulier semble nécessaire pour explorer les nombreux angles morts de cette recherche. Ce type d'étude renvoie en particulier à des questions sociales et sociétales telles que l'évolution de la structure familiale et de son rôle éducatif/protecteur, la parentalité et la responsabilité parentale, les modes de régulations et alternatives à la famille quand elle devient source de violences et de souffrance pour l'enfant.

3. L'action politique et sociétale

La question de la volonté politique est déterminante dans la lutte contre la présence des enfants dans la rue. Il revient à l'Etat de veiller au respect des droits des enfants, notamment à travers une application plus rigoureuse des lois.

- La Loi nationale n° 2005-06 criminalisant l'organisation de la mendicité d'autrui en vue d'en tirer profit, notamment dans son article 3 ; de l'article 298 du Code pénal qui criminalise les

violences physiques infligées à un enfant, et des dispositions de la Loi n° 2005-06 relative à la lutte contre la traite des personnes, qui criminalise la traite des enfants conformément au Protocole des Nations Unies contre la traite des personnes.

- Redéfinir des politiques sociales ciblant mieux les régions d'origine des enfants pour lutter contre la migration des enfants vers les zones urbaines.
- Il serait souhaitable que l'Etat sénégalais, de concert avec les Etats voisins, travaille à une harmonisation des législations sous-régionales en matière de protection de l'enfance.
- Pour lutter contre la dispersion des ses actions en faveur de l'enfance vulnérable, l'Etat et la Ville de Dakar devrait créer un point focal qui concentre la politique sociale en faveur de l'enfance, aujourd'hui dispersée entre les ministères de la Famille, de l'Éducation, de la Justice, de l'Intérieur, des Affaires sociales, la Ville. La création de ce point focal suppose la désignation claire d'un l'organe chargé de l'élaboration d'une stratégie cohérente.

BIBLIOGRAPHIE

Aptekar L., « Street children in the developing world: a review of their condition », *Cross cultural research*, 28, 3, 1994, p.194-244.

Becker H, S., *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métaillé, 1986.

Becker H. S., *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002.

Biaya T. S., L*es jeunes, la violence et la rue à Kinshasa. Entendre, comprendre décrire*, Dakar, Codesria, 2000.

Biaya T. K., « Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa) », *Politique africaine*, 80, 2000.

Bompard F. et Marguerat Y., *Le temps, l'argent et le sexe, note sur la psychologie de l'enfant de la rue, en Afrique Noire*, IRD, 1996.

Bop C., « Les laissés pour compte », *Vie et Santé*, 3, 1990, p. 27-29.

Bottelin A., *La santé des enfants des rues : situation actuelle et défis. Programme de la fondation Mérieux et perspectives d'élargissement du soutien aux enfants*, Mémoire de master spécialisé « organisations internationales, OIG, ONG », IEP de Grenoble, Grenoble, 2009.

Boudreault P. W. et Parazelli M. (dir), *L'imaginaire urbain et les jeunes. La ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2004.

Càrdenas, L., Z., « La représentation de l'argent et les enfants de la rue », in Tessier S. (direction), *A la recherche des enfants des rues*, Paris, Karthala, 1998, p. 117-143.

Cefaï D. (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003.

Cefaï D. (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Editions de l'EHESS, 2010.

Chaniac L. « Marginalité active et marginalité passive chez les jeunes de N'Djamena (Tchad) », *Cahiers de Marjuvia*, 2, 1996, p. 38-50.

Charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant, Addis-Abeba, 1990.

Colombo, A, *La reconnaissance : un enjeu pour la sortie de la rue des jeunes de Montréal*, Thèse de doctorat, Montréal, UQAM-INRS, 2008.

Colombo A., « La sortie de la rue des jeunes à Montréal : processus ou objectif d'intervention ? », *Nouvelles pratiques sociales*, 16, 2, 2003, p. 192-210.

Combier A., *Les enfants de la rue en Mauritanie*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Cousein M., *Etude prospective pour améliorer la prise en charge psychosociale des jeunes de la rue*, Paris, Samusocial international, 2008.

Dallape F., *Enfants de la rue, enfants perdus ? Une expérience à Nairobi*, Dakar, Enda, Série études et recherches, 1990.

De Latour E., « Les ghettomen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 129, 1999, p. 68-83.

De Sardan O. et Tidjani A. M., *Les enfants de la rue à Niamey*, Niamey, Lasdel, 2002.

Dénommée J., *Systématisation des outils de recherches*, Dakar, Plan International, 2007.

Diop M. C., « L'administration sénégalaise et la gestion des « fléaux sociaux » », *Afrique et développement*, Dakar, Codesria, 10, 2, 1990, p. 5-32.

Diop M. et Lagunju A., *Les Enfants Talibés Mendiants Bissau-guinéens, leur Vie, leur drame*, Dakar, Terre des hommes Sénégal et Enda Graf Guediawaye, 2006.

Diouf A. S. D., *Sensibilisation/ prévention des enfants de la rue de la rue de Dakar aux IST/ SIDA*, Dakar, Samusocial Sénégal et Institut d'hygiène sociale, Dakar, 2005.

Dodier N., Baszanger I., « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 38, 1, 1997, p. 37-66.

Douville O., « Avec les enfants des rues », *Enfance et Psy*, 2, 22, 2003, p. 143-149.

Douville O., « Enfants et adolescents en danger dans la rue à Bamako (Mali), questions cliniques et anthropologiques à partir d'une pratique », *Psychopathologie africaine*, 2003-2004, 32, 1, p. 55-89.

Dubuc S., *Jeunes de la rue et famille. Des productions sociales et des stratégies collectives au travers des mouvances du réseau,* Rapport de recherche présenté au conseil québécois de la recherche sociale. Sherbrooke, Sherbrooke, Université de Sherbrooke et Coalition sherbrookoise pour le travail de rue, 2000.

Duneier M., « What Kind of Combat Sport Sociology Is ? », *American Journal of Sociology*, 107, 6, 2002, p. 1551-1576.

Duprez D. et Kokoreff M., « Usages et trafics de drogues en milieux populaires », *Déviance et société*, 2000, 24, 2, p. 143-166.

Emerson R. M., Fretz R. I. et Shaw L. L., « Prendre des notes de terrain. Rendre compte des significations des membres » in Cefaï D. (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Editions de l'EHESS, 2010, p. 129-168.

Enda Graf Sahel : *Capitalisation des bonnes pratiques en matière d'éradication de la mendicité des enfants au Sénégal : expérience pilote de la région de Thiès : villages de Lélo, Touly, Pallal et Soune*, Dakar, Enda Graf Sahel, février 2008.

Ennew J., « Difficult circumstances: some reflections on « street children », *Africa Children youth and environment,* 13, 1, 2003, p. 203-210.

Erny P., *L'enfant et son milieu en Afrique noire,* Paris, l'Harmattan, 1987.

Fall A. S. (dir), *Systématisation pour l'émergence du potentiel des enfants et des jeunes des cités urbaines. Le cas du Sénégal (rapport final)*, Dakar, Plan international, 2005.

Fall A. S., *Bricoler pour survivre. Perception de la pauvreté dans l'agglomération urbaine de Dakar*, Paris, Karthala, 2007.

Fall A. S., alii, *Les familles dakaroises face à la crise*, Dakar/Paris, IFAN /ORSTOM / CEPED, 1995.

Fall A. S. et Gueye C., *Urbain-Rural. L'hybridation en marche*, Dakar, Enda Tiers-monde-APAD, 2005

Fall A. S. et Massart G., *Pour une intervention d'écoute active. Sur la trace des enfants ouest africains,* Dakar, Plan International, 2007.

Fall A.S. et Ndiaye A. L., *Analyse de la situation des adolescentes défavorisées dans les régions de Dakar et de Thiès*, Dakar, Unicef / Fnuap / Ifan / Ird, 2003.

Fernandez M. P*., Les enfants des rues, drogues vih /sida : la réponse de l'éducation préventive, programme d'éducation des enfants en situation difficile*, UNESCO, disponible sur le site http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001301/130151f.pdf

Firdion J.-M., Marpsat M., et Bozon M., « Est-il légitime de mener des enquêtes statistiques auprès des sans-domicile ? Une question éthique et scientifique », *Revue Française des Affaires Sociales*, 2, 3, 1995, p. 27-49

Garcia Sanchez P., Le Méner E., et Yaro I., *Les enfants des rues à Ouagadougou. Une étude interactionniste*, Rapport du Samusocial International, du Samusocial Burkina Faso et de l'Union Européenne, Ouagadougou, 2009.

Girard V., Estecahandy P., Chauvin P., *La santé des personnes sans « chez soi »*, Rapport à la Ministre de la Santé et des Sports, Paris, La documentation française, 2010.

Goffman E., *Asiles*, Paris, Minuit, 1969.

Goffman E., *La Mise en scène de la vie quotidienne*, tome 2, Paris, Minuit, 1973.

Goffman E., *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1977.

Goffman E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

Gold R.I., « Jeux de rôle sur le terrain » in Cefaï D. (dir.), *L'enquête de terrain*, Grafmeyer Y. et Joseph I. (dir.), *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004.

Hannerz U., *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1983.

Hopper K., « De l'ethnographie à l'engagement. L'enquête coopérative et impliquée », in Cefa D. (dir.), op. cit., 2010, p. 473-492.

Hurtubise R., Vatz Laaroussi M., « Réseaux, stratégies et compétences : Pour une analyse des dynamiques sociales à l'œuvre chez les jeunes de la rue », *L'Homme et la société*, 143-144, 1, 2002, p. 87-63.

IDE, *Enfants en situations de rue. Prévention, intervention, respect des droits*, 13e Séminaire de l'IDE, 16 au 20 octobre 2007.

Unicef, Banque Mondiale, *Enfants mendiants dans la région de Dakar*, Understanding children's work project working paper series, 2007.

Joseph I., *La ville sans qualités*, Paris, L'Aube, 1999.

Josse E., « Les enfants des rues. L'enfer du décor », 2006, article consulté sur le site http://www.victimology.be

Kuyu C., « Otages dans la rue » in Tessier S. (dir.), *A la recherche des enfants de la rue,* Paris, Karthala, 1998, pp. 276-296.

Lallart M. J., « Les enfants de la rue : leurs lois », *Savoirs et cliniques,* 1, 2004, p. 59-65.

Laplantine F., *La description ethnographique*, Paris, Nathan, 1996.

Larouche A., « L'expérience carcérale dans le parcours des jeunes de la rue à Montréal », *Champ pénal / Penal Field* mis en ligne le 13 mai 2009. URL : http://champpenal.revues.org/document7139.html.

Ledésert S., *Un état de la littérature en sciences sociales sur les enfants de la rue : l'affirmation récente d'une recherche critique*, Mémoire de Master 1 de recherche en sociologie, Paris-Cachan, Paris 4 – Ecole Normale Supérieure de Cachan, 2009.

Le Roy E., « Crises, mondialisation, complexité sociale : spécificités des situations et généralités des pratiques », in Tessier S. (dir.), *A la recherche des enfants de la rue,* Paris, Karthala, 1998, p. 178-179

Lucchini R., *Enfant de la rue, identité, sociabilité, drogue*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1993.

Lucchini R., « Images de l'enfant en situation de rue et interventions », in Tessier S. (dir.), *A la recherche des enfants de la rue,* Paris, Khartala, 1998a, p. 259- 275.

Lucchini R., « L'enfant de la rue: réalité complexe et discours réducteurs », *Déviance et société*, 22, 4, 1998b. p 347-366.

Lucchini R., « Carrière, identité et sortie de la rue : le cas de l'enfant de la rue », *Déviance et société*, 25, 1, 2001, p. 75-97.

Lugalla J. et Kibassa C., *Poverty, Aids and street children in East Africa*, Melen Edwin Press, 2002.

Marguerat Y., « Rue sans issue, réflexions sur le devenir spontané des enfants de la rue », *Cahier de Marjuvia,* 5, 1993, p 84-92.

Marguerat Y. et Poitou D., « A l'écoute des enfants de la rue en Afrique noire », Paris, Fayard, 1994.

Marguerat Y., « Note sur les enfants de la rue et la drogue », *Cahier de Marjuvia,* 6, 1998, p 59-60.

Marguerat Y., « La vie des enfants de la rue à Butare (Rwanda) », *Jeunesses marginalisées*, 2, 2003a, p. 78-80.

Merton R.K., « Structure sociale, anomie et déviance », *in Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin, 1998.

Morelle M., *La rue des enfants, les enfants des rues*, Paris, CNRS Edition, 2007.

Morelle M., « Les enfants de la rue à Yaoundé (Cameroun) et Antananarivo (Madagascar) », *Autrepart,* 45, 2008, p. 43-57.

Mucchielli L., « Délinquance et immigration : le sociologue face au sens commun », *Hommes et migrations*, 2003, 1241, p. 20-31.

Ndao A., *Les jeunes et les enfants balisent les voies en Afrique de l'ouest. (Ethnographie sur les axes Bénin-Togo-Ghana- Nigéria*), Dakar, Plan international, 2008.

Norris, C., *Analyse des principaux défis en matière de protection de l'enfance*, Dakar, Plan International, 2005.

Ogien A., « Sociologie de la déviance et usages de drogues. Une contribution de la sociologie américaine », *Documents du GDR Psychotropes, Politique, Société*, 5, Paris, 2000.

Orwell G., Dans la dèche à Paris et à Londres, Paris, 10/18, 2004.

Parazelli M., « L'espace dans la formation d'un potentiel de socialisation chez les jeunes de la rue : assises théoriques », Québec, *Cahiers de géographie du Québec*, 39, 107, 1995, p. 287-308.

Parrer (Partenariat pour le retrait et la réinsertion des enfants de la rue), *Document d'orientation stratégique*, Dakar, février 2007.

Poitou D., « Les racines de l'exclusion : influence des croyances africaines sur la socialisation de l'enfant des rues » in *Cahier de Marjuvia,* 2, 1996.

Pirot B., *Enfants des rue d'Afrique centrale*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Plan international, *Protocole de recherche. Projet pilote de la recherche. A l'écoute des expériences des enfants et des jeunes agents de notre monde contemporain*, Dakar, Plan international, 2007.

Prolongeau H., « Les enfants perdus du Sénégal », Paris, *Libération*, 15 juin 2009.

République du Sénégal-UNICEF, *Analyse de la situation de l'enfant et de la femme au Sénégal*, Dakar, Unicef, 2000.

Réseau global action jeunesse- France, *Les enfants des rues au Sénégal*, Biliki, Paris 2005.

Revel J., *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Editions de l'EHESS, 1996.

Rivard J., « Des pratiques autour des jeunes/enfants des rues : une perspectives internationale », Nouvelles pratiques sociales, 17, 1, 2004, p. 126-148.

Salmon-Marchat L., *Les enfants de la rue à Abidjan*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Samusocial Sénégal, *Rapport annuel 2007*, Dakar, Samusocial Sénégal, février 2008.

Samusocial Sénégal, *Rapport annuel 2009*, Dakar, Samusocial Sénégal, mars 2010.

Serras C., *Sur le carreau, une étude sur la précarité sociale dans trois villes de Mozambique*, Dakar, CODESRIA, 2005.

Sierra M. M., *Les enfants de la rue à Bogota, violence et tendresse,* Paris, L'Harmattan, 1995.

Simmel G., « L'étranger » in Grafmeyer Y. et Jospeh I., op. cit., 2004 [1908]

Simmel G., *Les pauvres*, PUF, 2005.

Simon-Calafuri D. et Djimbaye A., « Des alternatives à l'exclusion ; précarité en milieu urbain », *Journal des Africains*, 72, 1, 2002.

Snow L.; Anderson L., *Down on their Luck*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1993.

Snow D., Mulcahy M., « Stratégies de maîtrise de l'espace, de résistance et de survie des sans-logis à Tucson, Arizona » in Cefaï D. et Joseph I. (dir.), *L'héritage du pragmatisme*, Paris, L'aube, 1999.

ONU, *Convention internationale des droits de l'enfant*, 20 Novembre 1989.

Stoecklin D., *Enfants des rues en Chine. Une exploration sociologique*, Paris, Khartala, 2000

Sylla A., Ndiaye M., Sylla O. et Gueye M., « Conduites auto-agressives de l'adolescent africain», *Médecine Tropicale*, 63, 4-5, 2003, p. 539-543.

Talibés 2002, *Bilan de l'action menée au sein du partenariat Nord-sud par l'association sénégalaise ATT (And Taxawu Talibé) de Saint-Louis et l'association française IMRAGEN*, Talibé 2002, 2002.

Tay A., « Enfants des rues : fatalité ou responsabilité » ? Article disponible en ligne à l'adresse suivante ; http://cristal.inria.fr/maranget/volcans/04.96/enfants.html

Tessier S. (dir.), *Langages et cultures de la rue*, Paris, Karthala, 1995.

Tessier S. (dir.), *A la recherche des enfants de la rue*, Paris, Karthala, 1998a.

Tessier S., « Deux axes de recherche : la notion de Groupe et le travail de l'enfant » in Tessier S. (dir), *A la recherche des enfants de la rue*, Paris, Karthala, 1998b, p. 55-66.

Tessier S., « Distances, ponts, liens et chausse-trappes » in Tessier S. (dir.), *A la recherche des enfants des rues*, Paris, Karthala, 1998c, p 13- 38.

Thomas W. I., « Définir la situation », extrait de *The Unadjusted Girl*, [1923], traduit dans Grafmeyer Y., Joseph I. (dir.), *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004.

Tabu O. K., «La violence quotidienne des enfants de la rue : Bourreaux et victimes à Lubumbashi», in *Le bulletin de l'APAD*, n° 27-28, *Violences sociales et exclusions. Le développement social de l'Afrique en question*, URL : http://apad.revues.org/document3043.html.

Tostan, *Rapport de la journée de réflexion pour une synergie d'action pour appuyer le gouvernement à poser des actes concrets pour l'amélioration des conditions de vie des talibé*, Tostan, Dakar, mars 2007.

Faye O. et Thioub I, « Les marginaux et l'Etat à Dakar », in *Le mouvement social*, n°204, 2003/3, p93-108

Trussell R. P., « The children's streets. An ethnographic study of street in ciudad Juarez, Mexico », *International social work*, 1999, 42, p.189-199.

Unicef, Banque Mondiale et BIT, *Etude sur la protection sociale et la protection de l'enfant en Afrique centrale et de l'Ouest. Cas du Sénégal*, Dakar, Unicef, 2005.

Unicef, Banque Mondiale et BIT, *Enfants mendiants dans la région de Dakar*, Understanding children's work project working papers series, Dakar, novembre 2007, Unicef, *Rapport annuel 2006*, New York, 2007.

Vassort M., « « J'habite pas, je suis de partout ». Les jeunes errants à Marseille, une question politique », *Espaces et sociétés*, 2004, 1-2, 116-117, p. 79-92.

Wacquant L., « Scrutinizing the Street : Poverty, Morality and the Pitfall of Urban Ethnography », *American Journal of Sociology*, 107, 6, 2002, p. 1468-1532

Watson R., « Le travail de l'incongruité », in Castel R., Joseph I. (dir.), Le *parler-frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, 83-99.

Werner J.-P., « Urbanisation et déviance, Études anthropologiques sur la drogue au Sénégal » in *Cahiers des Sciences Humaines*, ORSTOM, Paris, 1993, 29, 1, p. 3-32.

William M. M. R., Diagne M., Fall A. S., *A l'écoute des expériences des enfants et des jeunes, agents de notre monde contemporain, Rapport du Sénégal*, Dakar, Plan international, 2006.

Zeineidi-Henry D., *Les SDF et la ville. Géographie du savoir survivre*, Paris, Bréal, 2002.

ANNEXES

1. Guides d'entretien

Enfants :

- Age, milieu d'origine
- Raisons de la présence dans la rue
- Trajectoire
- Durée dans la rue
- Expérience de la rue
- Groupe, amitié
- Moyens de subsistance
- Contact avec les structures de prise en charge

Maîtres coraniques :

- Nombre d'enfants dans le daara
- Hébergement : internat et externat
- Mode d'accès : inscription, recrutement, confiage
- Tranche d'âge
- Durée moyenne de séjour
- L'apprentissage
- Mendicité
- Nourriture
- Les maladies
- Rapport avec le voisinage
- Les bastonnades
- Les fugues

Structures de prise en charge :

- Nom, affiliation, date de création, statut de l'organisation
- Objectifs, missions, population cible
- Méthode de travail
- Lieux et moments de travail
- Personnel : qui ? Combien ? Depuis ? Quand ?
- structures partenaires. Nature du partenariat, avantage, inconvénients
- Bilan, perspectives
- Avis sur la question des enfants des rues au niveau local et national
- Esquisses de solution aux problèmes des enfants des rues

2. Corpus

Listes des missions d'enquête effectuées en Région :

- Saint-Louis : 01 juin au 10 juin 2009
- Diourbel et Touba : du 04 au 13 2009
- Kaolack : Du 04 au 10 août 2009

Liste des personnes interviewées à Saint-Louis :

- Gardien animateur de la Liane
- Infirmier animateur de la liane
- Adjoint de la directrice de la Liane
- Directeur de Clairenfance
- Coordinateur national de l'association des jeunes travailleurs du Sénégal, chargé de programme « enfants et jeunes travailleurs à Saint- Louis » à Clairenfance
- Directrice de la liane
- Gardien - animateur à Jardin d'espoir
- Co-fondateur de « jardin d'espoir »
- Animateur à ATT (And Taxawu Talibés)
- Directeur de l'AEMO de saint Louis
- Enfants fugueurs orienté par le Samusocial à la liane
- Enfants Fugueurs hébergés à La Liane
- Talibés hébergés au centre la Liane
- Maître coranique du daara Abdoulaye Cheikh Seck
- Membre du réseau des écoles Coranique, membre du comité directeur de la coopérative des Maîtres coraniques de Saint-Louis
- Maître coranique
- Maître menuisier en charge de la formation de Babacar Seck placé en apprentissage
- Ancien fakhman orienté à la Liane par le Samusocial et placé en apprentissage en menuiserie
- Maître vulcanisateur chargé de la formation de O. placé
- Ancien fakhman, orienté par le Samusocial et placé en apprentissage par la liane
- Talibés rencontrés à la gare routière de Saint-Louis
- Talibé rencontré à la gare routière de Saint-Louis
- Présidente de l'association des femmes de Ndiollofène : dont les 60 membres sont chacune marraine d'un talibé du quartier.

Liste des personnes interrogées à Djourbel et Touba :

- Travailleur au centre polyvalent de Diourbel
- Travailleurs sociaux de l'AEMO de Diourbel
- Oncle de A. enfant orienté en 2009
- Maître coranique à Touba
- Maître coranique à Touba
- Maître coranique, secrétaire général ligue national des écoles coraniques du Sénégal
- Père de A.., enfant orienté
- Commissaire de Police de Touba
- Travailleur social AEMO de Mbacké
- Directeur de l'action sociale de Touba
- Policier à Touba avec qui nous avons visité les sites de rassemblement des enfants à Touba
- Père de A., enfant orienté
- Père de K.
- Mère de M. enfant orienté 2009
- Visite du daara de serigne Sidy Bousso
- Nous avons aussi fait un focus groupe avec l'association des Maîtres coraniques du quartier de Médinatou à Djourbel

Liste des personnes interrogées à Kaolack

- Oustaz D., maître coranique, président de l'association des maîtres coraniques de Kaolack
- Ndèye Fall, Marraine d'un Daara,
- Oustaz S., maître coranique
- Oustaz F, maître coranique
- Mansour S., Directeur Enda-action jeunesse Kaolack
- Oustaz B., maître coranique Médina Baye
- Madame M., direction régionale de l'action sociale
- M. N. Direction du développement local
- M N., AEMO Kaolack
- M N., développement communautaire
- S., président de l'association
- P. S., gardien animateur
- Grégoire, gardien animateur au centre de Ndorong
- S., ancien enfant de la rue hébergé au centre d'hébergement de Ndorong

3. Lexique

Abiku : signifie littéralement « nés pour mourir » chez les Yoruba. Le terme abiku désigne à la fois un type particulier de possession décrit chez les Yorubas (peuple du Nigeria), et l'esprit, agent de cette possession.

Bëgg bokk : vouloir en faire partie

Bokk na : il en fait partie, « il en est »

Buujumaan : récupérateur (quelqu'un qui fait les poubelles)

Call : téléphone en anglais

Corox : comprimés psychotropes

Daara : école coranique

Daa : encre utilisée par les talibés pour écrire sur les tablettes

Defkat : signifie littéralement « celui qui fait » et désigne le voleur dans le langage des enfants

Diénguou : désigne d'abord le fait de se rebeller contre plus fort que soit, de manière quasi suicidaire. Sens détourné par les enfants : le fait souvent dans une bagarre de s'affliger des incisions sur le torse et les bras pour montrer à sa bravoure

Diookh : signifie entrer par effraction, voler

« Faire du grec » : Expression courante des enfants des rues pour définir l'acte homosexuel

Fakhman : dérivé du mot Wolof Fakh qui signifie briser, casser, rompre. C'est ainsi que les enfants s'appellent eux-mêmes, car ils ont rompu avec leur famille, l'école, la société, le marabout

Gàmmu (ou Gamou) : fête commémorant la naissance du Prophète Mohamed

Goolumaan : de l'Anglais « Goal », receleurs qui travaillent avec les enfants des rues. Ils se trouvent sur les marchés et rachètent à bas prix les marchandises pour les revendre au prix fort

Guinz : diluant industriel

Guinzman : celui qui consomme du guinz

Jar na : vendu, pour dire que la proie est dans le filet

Jeel : dérivé de « jail » qui signifie prison en anglais

Kànkurang : un être mythique couvert d'écorces rouges qui apparaît lors des manifestations célébrant la circoncision dans les villages mandingues de la Sénégambie. Il a pour fonction de protéger les circonscris contre les mauvais esprits.

Karou : « faire les poches »

Kiil : dérivé du mot « kill », tuer en Anglais

Kiil bi jar na : la proie est dans les mailles

Korite : Aïd el Fitr, fête fin du Ramadan

Lindia : faire le guet

Lindiaman : jeunes qui accompagnent les enfants qui vont voler pour faire le guet

Màggal : commémoration du retour d'exil de Cheikh Ahmadou Bamba, fondateur du Mouridisme

Market : Marché en anglais

Mëtal na : signifie littéralement en Wolof « il est arrivé au bout », « il a accompli le parcours »

Mô : autre nom du diluant industriel

Nambaan : signifie étymologiquement mélange. C'est une préparation souvent faite à base de tamarin, de citron, de piment et de poisson fumé. Cette préparation est souvent utilisée dans le traitement de l'angine pour ses propriétés antalgiques

Nàndité : dérivé de Nànde qui signifie savoir, comprendre, le terme *Nàndité* désigne de façon plus subtile l'initié. Les enfants que nous avons rencontrés emploient ce terme, pour désigner ceux qui ont appris et parviennent à vivre dans la rue

Ndeyu daara : « marraine » chez qui les enfants trouvent de la nourriture, vêtements, protection gratuitement ou en échange de quelques menus services

Ngaaka : terme péjoratif signifiant ignorant, non initié

Poon : tabac pour pipe

Prexion : désigne l'état euphorique dans lequel se trouve le consommateur de Guinz après sa prise.

Soxna si : Madame

Tabaski : Aïd el Kébir, fête du mouton

Talibé mendiant : est le talibé qui souvent mendie pour se nourrir et ou assurer le versement quotidien imposé par le marabout

Talibé (*taalibe*) ou garibou (au Mali) : étudiant coranique

Toubab : mot pour désigner le blanc, et par extension l'occidental

Xare badar : signifie la guerre de Badr, qui est la bataille la plus épique que Mohamed a livré aux mécréants de Médine

Xoy : Montrer quelque chose pour susciter l'envie, se pavaner

Yàmbaa : chanvre indien

Yokhou : voler

Yoolemaan : informateur, indicateur

Le Samusocial Sénégal

Créé en mai 2003 le Samusocial Sénégal est une ONG sénégalaise, adhérente à la charte et au code déontologique du Samusocial International. Elle s'appuie sur les méthodes et les principes du Samusocial de Paris expérimentés depuis plus de 15 ans auprès des sans-abris, et développés dans de nombreuses villes de France et dans le monde.

Le Samusocial Sénégal a pour objectif d'améliorer la situation des enfants en danger dans la rue et d'éviter l'aggravation de leur détresse. Il cherche à mettre en place un processus de prise en charge, au nom de la dignité due aux enfants, et d'une manière générale à toute personne exclue des mécanismes de prise en charge traditionnels.

La mission du Samusocial Sénégal consiste à intervenir selon les principes de l'urgence auprès des enfants des rues au Sénégal ou en grand danger dans la rue. Et cela notamment :

- En allant à la rencontre des enfants en les considérant comme des victimes n'ayant plus la force ni la volonté d'aller vers les structures de droit commun ou vers toute autre association ;
- En mettant hors de danger les enfants selon des procédures d'urgence médico-psycho-sociale ;
- En favorisant la réinsertion des enfants grâce à un réseau de partenaires institutionnels et privés ;
- En soutenant les actions se rattachant directement ou indirectement à la problématique de « l'enfance en danger ».

Le Samusocial Sénégal intervient dans le domaine de l'assistance médicale et psycho-sociale aux enfants des rues. Plus qu'un remède à long terme, c'est une méthode de sauvetage : aborder ces enfants dans l'urgence, établir un contact efficace afin de pouvoir envisager, après les premiers secours, la post-urgence ; puis permettre d'installer des dispositifs plus durables, ceux de l'insertion et du développement.

- Les équipes mobiles d'aide (EMA) : constituées d'un travailleur social, d'un médecin et d'un chauffeur-animateur, elles sillonnent Dakar quotidiennement, de jour comme de nuit, à bord d'une camionnette facilement identifiable, pour repérer les enfants en

situation de rupture familiale et/ou sociale, et leur apporter aide et protection. Elles offrent une protection médicale, une aide psychosociale et un appui nutritionnel à ces enfants quotidiennement exposés aux dangers de la rue. Elles agissent en « maraudes » (sillonner les rues afin de repérer les enfants en danger), et effectuent des tournées sur les territoires de vie des enfants.

- Le centre d'accueil et d'hébergement permet la mise à l'abri des enfants les plus en danger dans la rue. C'est un lieu qui aide les enfants à reconstruire des repères spatiaux, temporels et sociaux, affectifs. Ils peuvent y trouver un cabinet médical professionnel ouvert 24H/24, 7 jours/7, une prise en charge psychosociale par un psychologue clinicien et des travailleurs sociaux, et enfin des loisirs et activités de resocialisation animés par des professionnels possédant un panel de méthodes d'épanouissement de l'enfant.

Entre le 15 novembre 2003 et le 28 février 2010, le Samusocial Sénégal a effectué 2.200 maraudes, répertorié 3.500 enfants, distribué en rue 57.000 appuis nutritionnels et dans le centre 68.500 repas. 12.000 soins médicaux ont été dispensés, 3.500 entretiens psychologiques et sociaux ont été menés. 865 enfants ont été hébergés et 200 d'entre eux sont retournés dans leur famille durablement.

Le Samusocial International

Depuis sa création en 1998, et sur la base de l'expérience réalisée par le Samusocial de Paris depuis 1993, le Samusocial International a développé un modèle d'action spécifique dans le cadre de la lutte contre l'exclusion sociale en milieu urbain. Partant du constat que, du fait de leur situation d'exclusion sociale, sanitaire, économique… les personnes les plus vulnérables ne sont pas en capacité d'aller vers les services qui pourraient leur venir en aide, un Samusocial est un dispositif d'urgence dont l'intervention repose sur les principes suivants : permanence, mobilité, professionnalisme, pluridisciplinarité et travail en réseau.

Dans ce cadre, le Samusocial International appuie le développement de structures mettant en œuvre ces principes en déployant un dispositif de prise en charge s'appuyant sur un ou plusieurs services opérationnels,

suivant les problématiques sociales identifiées et selon le système d'acteurs et de services existant dans lequel il doit s'inscrire. Il s'agit ensuite, au delà de la mise en place de services d'urgence sociale pour les personnes les plus exclues, de faire reconnaître leurs besoins spécifiques et de mener des actions de plaidoyer, de formations et d'enseignements pour inscrire les actions et services mis en place à leur intention dans le cadre plus large des politiques d'action sociale locales, nationales et internationales, tout en développant les expertises et savoir faire nécessaires.

Ainsi, au-delà de sa mission d'accompagnement dans la mise en place de dispositifs opérationnels, le Samusocial International assure les différentes activités suivantes, toujours dans une dynamique d'appui à ses partenaires locaux et de travail en réseau :

La formation continue : Le Samusocial International assure la formation des équipes Samusocial et appui le transfert des compétences à toutes les structures partenaires. Ses formations concernent le travail de rue, l'abord psychopathologique, l'analyse des pratiques, le recueil des données, les gestes de premiers secours… La formation constitue le cœur de l'intervention du Samusocial International. Il s'agit en effet de garantir un transfert de savoirs et de savoir faire, afin de contribuer au développement de compétences nationales dans la connaissance et les réponses aux questions de la grande exclusion.

Le développement des capacités institutionnelles locales : Le Samusocial International assure un appui technique permanent à ses partenaires Samusocial, en fonction de leurs besoins et de leur degré de développement et d'autonomie, en termes capacités de gestion, de mobilisation de fonds, de bonne gouvernance, de développement associatif, de planification stratégique, de développement de partenariats et de réseaux… L'ancrage du Samusocial dans le système d'acteurs privés et publics local est l'un des aspects importants sur lesquels le Samusocial International travaille avec ses partenaires locaux.

L'analyse et le plaidoyer : Des études de la situation des enfants et adultes de la rue sont pilotées par le Samusocial International à partir des informations collectées par les Samusociaux. Ces études sont diffusées dans le cadre d'actions de sensibilisation, de plaidoyer et de concertations avec les pouvoirs publics et la société civile pour construire ensemble des réponses durables de prévention et de réponse à la grande exclusion.

Le renforcement du réseau : Il s'agit de développer au niveau local, européen et international, la coordination entre les différentes structures prenant en charge les personnes vivant à la rue et la continuité de ces parcours, autour d'une conception partagée de l'approche des personnes en grande exclusion.

Les enseignements : Le Samusocial International a mis en place et coordonne un diplôme interuniversitaire "Abord des enfants errants, en danger, dans les rues des mégapoles" depuis 2003 avec les Universités Paris VI et Paris XII, ainsi qu'un module d'enseignement sur « Villes et exclusion » dans le cadre du Master Affaires Internationales à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Cette expérience française conduit par ailleurs le Samusocial International et les Samusociaux nationaux à vouloir développer les partenariats avec les universités et centres de recherches dans les pays d'intervention.

Depuis sa création en juillet 1998, le Samusocial International a contribué au développement de 13 projets, en Afrique (Mali, Burkina Faso, Sénégal, Congo), en Europe (Russie, Roumanie, Belgique), en Amérique Latine (Pérou), dans le Maghreb et le Moyen-Orient (Maroc, Algérie, Egypte) et dans les DOM-TOM (Martinique, Guyane). Le Samusocial International est aujourd'hui partenaire de douze structures nationales Samusocial et directement opérateur d'un programme en cours de développement. Sept de ces dispositifs sont spécialisées dans la problématique des enfants et jeunes de la rue : à Bamako, Pointe-Noire, Ouagadougou, Dakar, Le Caire, Moscou, Casablanca.

Dans le cadre de sa stratégie d'appui aux structures locales, le Samusocial International réalise un transfert de compétences acquises de par son

expérience de travail dans différents contextes et dont il fait bénéficier ses partenaires locaux. Cette méthodologie optimise non seulement le professionnalisme des structures partenaires mais également le renforcement durable des capacités locales dans la lutte contre l'exclusion sociale.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Graphi Plus, Dakar

Dépôt Légal juin 2010, Dakar, Sénégal

Nàndité

ENQUÊTE SUR LES ENFANTS DES RUES À DAKAR

Victimes d'un développement social inégalitaire et d'une croissance urbaine chaotique, de nombreuses personnes se retrouvent sans abri et progressivement deviennent totalement exclues de la société. Les enfants en sont les premières victimes : privés de protection et d'affection, sans soutien familial, les enfants des rues sont exclus des structures sanitaires, sociales et éducatives de droit commun et sont trop faibles ou trop désocialisés pour se rendre d'eux-mêmes vers les structures d'aide existantes. Leur état, tant au niveau physique que psychologique, se détériore d'autant plus rapidement qu'ils sont confrontés à des conditions de vie très dures. Ils n'ont pas d'autre choix que de développer des stratégies de survie dans la rue en se forgeant de nouveaux repères, par le biais notamment de l'appartenance à un groupe d'enfants et d'une identification à un territoire dans la rue. Ces traits caractéristiques de la population des enfants des rues permettent de comprendre le comportement de ces enfants, qui préfèrent rester dans la rue où ils ont leurs repères et se sentent en sécurité, plutôt que demander de l'aide. C'est ce que cette enquête sociologique, menée durant 18 mois, tente d'appréhender et de comprendre, à travers de nombreux témoignages et observations.

samusocialInternational | samusocialSénégal

unicef